

JQ
3381
.A98
D46
no.37

REVOLUTION
DEMOCRATIQUE
AFRICAINE

P
D
G

THEORIE
ET PRATIQUE
DE LA REVOLUTION

N° 37

Handwritten text in a cursive script, likely a letter or document, spanning the majority of the page. The text is faint and difficult to decipher due to the age and quality of the paper.

TABLE DES MATIÈRES

1 ⁰) Les Groupements ethniques, le Parti et la Question Nationale par le Camarade Ahmed Sékou Touré	5
— Détribaliser l'homme et son esprit	8
2 ⁰) La cohésion nationale et la lutte de classes par le Camarade Mamady KEITA	24
3 ⁰) La théorie et la pratique de la Révolution par le Camarade Docteur DIALLO Alpha Taran	43
— Les Risques de divorce	47
4 ⁰) De la théorie de la Révolution Culturelle Socialiste en Guinée par le Camarade Louis Béhanzin	78
a) — Motion de Peuple	79
b) — Classes sociales et cultures	86
c) — De la révolution culturelle socialiste en Guinée	96
5 ⁰) L'Etat et la Révolution par le Camarade KABA Sékou	110

Digitized by Google

J 9
3381
.A98
D46
no. 37

**THÉORIE ET PRATIQUE
DE LA RÉVOLUTION**

INDIANA UNIVERSITY
LIBRARIES
BLOOMINGTON

dm

6/7/84

LES GROUPEMENTS ETHNIQUES
LE PARTI ET LA QUESTION NATIONALE
PAR LE CAMARADE AHMED SEKOU TOURE

Les tribus, les ethnies sont des groupements sociaux historiquement constitués, caractérisés par la communauté géographique, linguistique, l'identité de mœurs et de coutumes.

Elles sont des nations en formation, si leur développement historique continue à s'effectuer sur le plan vertical.

Or, la colonisation imposée par l'Europe à l'Afrique, a, par le hasard de la conquête militaire, découpé et réparti en entités distinctes entre différentes puissances impérialistes, les mêmes ethnies. Par contre au niveau d'un même territoire colonial, ont été arbitrairement soumis aux mêmes lois, au même système économique, administratif militaire et culturel, de nombreux groupements sociaux différents.

La nouvelle situation imposée par la domination coloniale favorisera au fur et à mesure que les différentes tribus prendront conscience de l'identité de leur sort face à l'exploitation et à l'oppression qu'elles subissent de la part des colons étrangers, une unité d'action en vue de s'affranchir de ce carcan d'indignité.

D'ailleurs l'unicité des nouvelles structures politiques, économiques, sociales tisse et renforce nécessairement entre les diverses tribus associées des liens objectifs et moraux dont l'effet unificateur entravera de plus en plus leur développement particulier sur le plan vertical tout en leur conférant sur le plan horizontal une nouvelle et plus

large personnalité commune, provoquera inéluctablement l'affaiblissement continu des bases particularistes des petites collectivités ethniques.

L'Afrique précoloniale, qui a pourtant connu beaucoup de splendeur pendant la période des grands empires a été stoppée dans son organisation en communautés nationales. La colonisation a aggravé cette situation par le partage qu'elle a fait de l'Afrique. Mais il serait erroné de croire qu'elle a inventé les ethnies. Ce qu'elle a créé ou favorisé, c'est l'exclusivisme ethnique ; elle a exacerbé le sentiment et l'égoïsme ethniques pour les besoins de sa cause, de telle sorte que dans les limites géographiques arbitraires qu'elle a imposées à des communautés ethniques différentes, chacune en était arrivée à perdre de vue que le principal artisan de l'oppression était non l'ethnie voisine mais le système colonial.

L'apparition de groupements ethniques n'était pas fortuite. Pourquoi dans notre pays la première manifestation de lutte contre l'oppression coloniale, fut-elle un réflexe ethnique ? En d'autres termes, pourquoi ce furent des groupements ethniques qui se tuèrent d'abord et quelle cause avaient-ils en vue ?

Pour les groupements ethniques, la question était réglée dès lors que le régime colonial dont ils ne mettaient jamais en cause l'existence donnait l'apparence de respecter la personnalité de chacune des ethnies en présence, dans sa structure comme dans ses rapports avec les autres ethnies. Chaque ethnie croyait à sa libération politique dès lors qu'elle était reconnue comme une véritable entité par le régime colonial. C'est pourquoi la faveur que ces groupements ethniques ont eue auprès du régime colonial n'avait d'égale que la fureur de celui-ci à combattre la naissance de tout mouvement politique véritable et l'aptitude de celui-ci à poser en termes de lutte politique la

contradiction entre l'ensemble des ethnies et le régime colonial. Or aucune communauté ethnique ne pouvait seule mener à son terme sa libération. La libération de chacune des communautés ethniques de l'oppression coloniale passait nécessairement par la libération simultanée de toutes les communautés ethniques. Et la libération de toutes les communautés ethniques exigeait non pas une plate-forme ethnique commune qui ne pouvait être trouvée, en raison des contradictions existant entre ethnies ainsi que de l'étroitesse de toute plate-forme ethnique, mais une plate-forme, un programme politique face à l'ennemi commun exerçant à l'endroit de tout le peuple une oppression politique identique. C'est pourquoi aux groupements ethniques, il fallait nécessairement substituer un mouvement politique de libération nationale. C'est pourquoi également le PDG ne pouvait pas ne pas devenir en Guinée, le Parti de la libération de toutes les communautés ethniques. La dénonciation de l'action des groupements ethniques n'a jamais été un acte de guerre dirigé contre les communautés ethniques elles-mêmes. Le tribalisme, le régionalisme, en un mot l'exclusivisme ethnique est un facteur qui a aidé le régime colonial à maintenir sa domination et qui aide aujourd'hui encore l'impérialisme à écarteler les Etats africains. C'est pourquoi le Parti a lutté contre ce facteur dissolvant en plaçant la lutte sur le terrain qu'il fallait, en indiquant que la contradiction fondamentale à résoudre se situait entre l'ensemble des ethnies et le régime colonial entre la domination étrangère imposée par l'impérialisme et la volonté de liberté et de dignité de notre Peuple. L'expérience a montré que la lutte du Parti était juste puisqu'elle a abouti à la libération politique, à la libération de toutes les communautés ethniques dont aucune, prise isolément, n'a été l'artisan de sa propre libération politique, de même qu'aucune ne peut se suffire, ni se vanter de se passer des autres. La survie de chacune

est conditionnée par la participation de toutes à la naissance et au développement d'une communauté plus large, économiquement et politiquement plus viable, d'une communauté nationale. C'est pourquoi le Parti a mis l'accent dès l'indépendance, sur la nécessité d'observer une stricte égalité entre les communautés ethniques, tout en soulignant que chacune périrait en tant qu'ethnie si elle s'excluait de la communauté nationale. Le développement de la culture nationale par la renaissance de nos langues et leur notation par l'écriture, témoigne de la grande sollicitude du Parti, visant non la destruction des communautés ethniques mais leur véritable épanouissement, celui-ci ne pouvant s'accomplir que par et dans la communauté nationale. **Créer une nation harmonieuse et forte, former un Peuple responsable, libre et digne, voilà la haute et exaltante mission que doit accomplir pleinement la Révolution Guinéenne !**

La meilleure forme de lutte contre l'exclusivisme ethnique ne doit pas consister en une négation pure et simple des ethnies qui, elles, existent bel et bien, ni même dans l'exercice de quelque répression. La meilleure forme de lutte contre l'exclusivisme ethnique doit consister en une prise de conscience des conditions de survie et d'épanouissement de chaque ethnie par un développement, un renforcement et un épanouissement encore plus grand de toute la communauté nationale. Pas de survie d'une ethnie si la nation périt sous l'action dissolvante des particularismes ethniques !

DETribALISER L'HOMME ET SON ESPRIT

Le tribalisme est une réalité socio-historique, et parfois, en certains endroits, une réalité économique et culturelle.

Aucune phraséologie, aucune profession de foi, aucune sublime intention, fut-elle d'un accent révolutionnaire,

d'une pureté inégalée, ne peut avoir raison du tribalisme.

Ceci est une évidence que malheureusement beaucoup de camarades, emportés par la magie des mots, oublient souvent. Le tribalisme est une réalité, avons-nous dit. En tant que telle, il ne peut être vaincu que par la lutte, une lutte entêtée et profonde, afin de transformer progressivement le réel négatif en un réel positif.

Chaque étape de l'évolution de la société réclame une forme d'organisation correspondante. Le tribalisme a été une de ces formes d'organisation.

Une tribu organisée, s'agissant de la structure sociale, est supérieure à une famille organisée, car elle est de dimension sociale plus grande. Si l'homme est l'individu par rapport à la famille celle-ci constitue la première cellule sociale et représente de ce fait la première communauté. Cette communauté se caractérise par des rapports de confusion d'intérêt, de solidarité de sort, de sentiments intimes se traduisant en comportement conscient de la communauté à laquelle l'individu est totalement intégré.

Aussi est-il facile de comprendre qu'à l'échelon d'un village chaque famille devient individu et le village la société, la communauté avec des dimensions plus grandes que celles de toute autre famille demeurant partie intégrante, alors qu'au niveau de l'arrondissement cette même société ou communauté villageoise prendra à son tour les dimensions d'un individu, l'arrondissement étant à ce niveau la société, la communauté. Il en est ainsi de l'arrondissement comparé à la région administrative, et de la région par rapport à la nation, enfin de la nation par rapport au continent ou à l'Univers.

L'Humanité repose ainsi sur l'homme doué de toutes les facultés et aptitudes exprimant l'essence humaine, et au-delà de l'homme, il n'y a plus, selon les formes orga-

niques par lesquelles les hommes s'associent dans le temps et dans l'espace, que des sociétés, des communautés aux dimensions plus grandes. Par rapport à un échelon inférieur, chaque stade de l'organisation a valeur d'individu reflétant une personnalité singulière caractérisée par des intérêts particuliers et une somme de capacités particulières, alors que le même échelon par rapport à un stade inférieur, prend la qualité de société intégrant dans sa personnalité nombreuses autres personnalités et dans son intérêt une multitude d'intérêts. C'est ainsi que ce qui est « un » est à la fois « un » et plus d'un ; l'unicité renferme donc la multiplicité tant qu'elle peut être décomposée sans porter atteinte aux critères et aux intérêts vitaux de l'homme qui demeure l'échelon premier de toute organisation sociale. Dans son existence, l'homme n'est à l'aise que devant ce qu'il connaît. Il traite avec aisance, facilité et efficacité les problèmes de sa connaissance, de même il aime vivre en compagnie de ceux qu'il connaît et avec lesquels il a des liens de communauté : communauté géographique, communauté historique, communauté culturelle, communauté sociale, communauté idéologique ou politique, communauté d'intérêt multiforme. Par contre il affecte des démarches timides et parfois soupçonneuses à l'égard de ce qu'il ne connaît pas et par rapport aux personnes fussent-elles de son village ou de sa famille avec lesquelles sa conscience n'établit aucun lien d'association, aucune réalité d'identité ou de solidarité. C'est ainsi que dans un village, des familles peuvent être opposées par des conflits internes, chacune d'elles défendant ce qu'elle pense être de son intérêt particulier, alors que s'agissant des problèmes communs à nombreux villages appartenant à un même arrondissement les habitants de ce même village se confondraient aisément en une seule communauté apte à défendre face aux autres villages ce qu'elle penserait être de son intérêt particulier.

Ces dissensions internes vues dans les rapports entre les villages d'un même arrondissement perdraient de leur acuité ou s'élimineraient totalement au profit d'une contradiction opposant cet arrondissement à d'autres arrondissements réunis en région administrative. Chaque arrondissement marquerait la même tendance à ce niveau en défendant avec vigueur et passion ses intérêts par rapport à ceux des arrondissements groupés dans la même entité administrative alors que lorsqu'il s'agira de représenter cette même région administrative sur le plan national, celle-ci représentera une personnalité unique paraissant indivisible et s'opposant avec plus de vigueur aux autres régions dans la recherche et l'obtention de ce qu'elle considère comme son intérêt propre.

Le tribalisme qui recouvre l'esprit d'auto-défense d'une communauté sociale, géographique, économique et culturelle prend ainsi au fur et à mesure que les problèmes abordés s'élèvent aux dimensions diverses du village, de l'arrondissement, de la région et de la nation des formes d'expression et des démarches pratiques données. Les Etats africains dont les groupes ethniques s'opposent avec violence dans les divers domaines de la vie nationale verraient les éléments de ces mêmes groupes faire une cohésion lorsqu'ils sont à l'extérieur des frontières nationales, car les uns et les autres, face à d'autres groupes raciaux, à d'autres réalités politiques, économiques étrangères à leur communauté originelle se sentiraient étrangers à ce contexte et s'approcheraient instinctivement entre eux, originaires d'un même Etat. En effet les militants des diverses associations ethniques d'un même pays constituent à l'extérieur de ce pays une seule et unique association : l'association des Dahoméens, l'association des Togolais, l'association des Maliens, l'association des Nigériens etc... etc... Au niveau du continent africain les particularismes qui s'attachent à chaque Etat et qui se

traduisent parfois en comportement hostile de populations des différents Etats cessent d'exister dès que sur le continent européen, américain ou asiatique les ressortissants des différents pays africains se retrouvent. A l'extérieur du continent africain ils sembleront appartenir à une même nation, défendre une même patrie, car à cet échelon ils ne verront plus que la personnalité globale et unique de l'Afrique et non plus celle des Etats la constituant. Cette tendance naturelle, si elle n'est pas comprise comme l'une des démarches de l'homme à la recherche de la sécurité, de la confiance, en un mot du bonheur, risque de faire durer longtemps les manifestations tribales qui s'expriment concrètement par elle. L'élément tribal prend ici figure de social, mais ériger cette démarche en système de vie c'est s'adonner à la paresse intellectuelle, c'est faire fi de la réalité de la lutte de classes, c'est favoriser la confusion entre toutes les tendances plus ou moins progressistes, plus ou moins réactionnaires qui caractérisent l'existence individuelle des hommes quels que soient par ailleurs leur lieu de naissance, leur société, leur région, leur couleur ou leur langue de culture.

Le tribalisme a donc été une étape historique nécessaire. Plus que l'individu isolé, plus que la famille, l'organisation tribale a été un nouveau pas vers la constitution d'un ensemble social plus vaste.

Prenons quelques exemples concrets :

— En Guinée, pendant la période coloniale, la réalité nationale était presque inexistante. Très souvent, à cette époque, la solidarité face à l'arbitraire colonial, face aux mille et une difficultés de l'existence, ne pouvait se concevoir que dans le cadre de la tribu. Un jeune malinké se rendait-il à N'Zérékoré, à Labé ou à Conakry ?

Sa première question était de demander l'adresse d'une famille malinké, quelle qu'elle soit, persuadé qu'il était d'être accueilli dans cette famille, au simple énoncé de son nom. En très peu de temps, il s'intégrait à sa nouvelle famille, en devenait un membre à part entière.

L'organisation tribale, la morale qui en constituait le soubassement, permettaient cette identification immédiate, ce contact direct, cette affection spontanée, cette hospitalité qui garantissaient à tout élément de la tribu gîte, nourriture et sécurité.

Un voyageur, lorsqu'il est hébergé par un hôte qu'il connaît, se sent mieux à l'aise que lorsqu'il est accueilli, nourri et logé par un inconnu.

Disons la vérité : pour apprécier correctement un homme, quels que soient ses qualités et ses défauts, il faut le connaître. On est plus attaché à un idiot, à un homme léger que l'on connaît qu'à un inconnu vertueux.

Les sentiments que peut nourrir un être humain à l'égard de son semblable passent d'abord par l'appréciation de ses sens. Ce n'est qu'à une étape ultérieure, lorsque les contacts humains se multiplient, que les premiers sentiments éprouvés sont pris en compte par la conscience, faculté de synthèse et de régulation, en vue d'être formulés de façon presque définitive. Lorsqu'on rencontre un homme ou une femme dans la rue, on a tout de suite une première impression de la personne rencontrée. Cette impression est instantanée. Elle est celle des sens. Mais si le contact se répète, se multiplie, les premières impressions sont progressivement rationalisées, corrigées.

Tel homme jugé au départ méchant, renfermé, se révèle par la suite juste, franc et ouvert. Par contre, tel

autre dont l'apparence avait réussi à prendre en défaut les sens, est perçu sous son vrai jour d'homme fourbe.

Ainsi, l'appréciation correcte d'un homme n'est pas possible à distance, mais bel et bien grâce à des contacts directs et prolongés.

Or, avant la réalité nationale, seule la tribu favorisait ces contacts fructueux. Elle était le cadre le plus large de la rencontre entre les hommes, de leur solidarité, de leur confrontation.

Un décès, un baptême, un mariage sont-ils annoncés? On voit tout de suite affluer, souvent même sans qu'on les invite, des hommes et des femmes dont la seule référence est l'origine ethnique. De la communauté ethnique dérivait un sens civique, une sorte d'obligation mutuelle entre les membres.

Cette solidarité naturelle, dans le sens primitif du mot, nous avons eu à l'observer au niveau même de nos établissements scolaires et de nos unités militaires.

Une enquête sociologique très simple a révélé en effet que certains de nos étudiants se groupent par origine tribale pour étudier ensemble, sortir à plusieurs pour aller saluer les parents ou pour se distraire. Beaucoup de nos cadres reçoivent ces visites, alors qu'ils n'ont presque jamais l'occasion de voir chez eux des étudiants d'une origine ethnique différente de la leur.

Souvent, lorsqu'on reproche à tel citoyen de ne fréquenter que les gens de sa tribu, il répond : « Je sais que c'est mauvais mais à qui d'autre pourrai-je confier mes problèmes, mes difficultés ? Auprès de qui trouverai-je compréhension, soutien et assistance, si ce n'est auprès de mes parents, auprès de ceux qui connaissent ma famille, de ceux qui sont du même village que moi ? »

Ainsi donc, il est aisé de constater que la tribu remplit des fonctions précises, que ces fonctions découlent de nécessités sociales et économiques.

Le tribalisme en tant qu'étape historique nécessaire, devient caduc dès lors qu'une nouvelle étape qualitative supérieure surgit. Cette nouvelle étape, c'est l'avènement de la Nation, ensemble social encore plus vaste que la tribu.

Lutter contre le tribalisme, ce n'est pas lutter contre l'amitié, la fraternité, la compréhension, la solidarité entre les hommes. **C'est faire assumer ces fonctions non plus par la tribu, mais par l'ensemble national.**

Combattre le tribalisme, c'est faire comprendre à tout un chacun qu'avec l'avènement de la Nation, la persistance de l'esprit tribal devient un anachronisme, une manifestation réactionnaire, une vision rétrograde, arriérée de l'évolution sociale. De même qu'à un moment donné, tout un chacun a contribué à franchir les frontières de la famille pour donner naissance à l'ensemble social dénommé tribu, de même aujourd'hui chacun a pour devoir de participer au dépassement de la tribu au profit de l'ensemble social supérieur dénommé Nation. La tribu, en effet, est devenue de nos jours un cadre trop étroit pour la solution des aspirations des larges masses populaires.

Elle est devenue historiquement inutile, voire négative parce qu'elle est désormais dépassée par le niveau d'organisation du pays et la nature nouvelle de ses exigences de développement historique.

Combattre le tribalisme, c'est donc lui substituer une forme d'organisation sociale supérieure. Cette organisation doit embrasser l'ensemble du Peuple et ce, dans tous les domaines de l'activité humaine. Elle doit être sincèrement démocratique, permettant à chaque citoyen quelle que soit son origine sociale, de bénéficier des mêmes droits, des

mêmes devoirs, de la même sécurité matérielle et morale que tous ses concitoyens. Une telle organisation ne saurait tolérer la discrimination, les préjugés, l'injustice

Ici nous devons particulièrement attirer l'attention de nos cadres sur les responsabilités qu'ils doivent assumer dans la lutte pour la liquidation totale des séquelles du tribalisme. Car il faut le reconnaître, certains de nos Camarades sont encore prisonniers des barrières tribales. Bien qu'ils se réclament tous les jours de la Révolution, leur attitude, face à certains problèmes est souvent dictée par des considérations d'ordre tribal.

Un militant vient-il leur soumettre un problème ? Selon que ce militant est de la même ethnie qu'eux ou qu'il est d'une autre ethnie, son problème bénéficiera de leur attention ou sera relégué aux oubliettes.

Dans les services dont ils assument la direction, ils choisissent leurs proches collaborateurs au mépris de la hiérarchie administrative, mais uniquement sur la base de l'harmonie tribale.

Un commis, s'il est de la même ethnie que le Directeur, aura en pratique plus de tâches à accomplir que le Directeur Adjoint qui, lui, aura eu le malheur d'appartenir à une autre ethnie. Ce commis sera omnipotent dans le service, proposant par ici des sanctions, par là des prébendes, devenant l'homme à tout faire du Directeur et l'âme damnée du service.

Et on verra un Directeur d'origine Malinké flanqué de son chauffeur malinké, de son comptable malinké, et si possible de sa secrétaire malinké, régenter un service ou une entreprise d'Etat dans le plus pur style tribal.

Un Directeur d'origine peuhl, guerzé, soussou ou Kissi agira de la même manière, accordant à certains travailleurs des privilèges pour la seule et irrationnelle

raison qu'ils sont de la même origine ethnique que le premier responsable du service. Semblable au tribalisme, l'esprit de caste divise arbitrairement les hommes. Il n'est pas rare de voir des projets de mariage entre jeunes compromis par des parents réactionnaires qui y voient telle ou telle incompatibilité et très souvent pour des considérations de caste ou de tribu.

Certains continuent à penser qu'un Touré, un Barry, un Diallo ou un Caba est supérieur à un Dioubaté, à un Kouyaté ou à un Gaoulo.

D'autres, avec les mêmes conceptions archaïques pensent également que les cordonniers, les bijoutiers, les forgerons sont des hommes tarés, en tout cas de qualité humaine inférieure.

Ces conceptions irrationnelles et le comportement qu'elles traduisent dans les faits sociaux sont d'un passé révolu. Ils doivent donc prendre fin parce que fondamentalement bannis par la Révolution en même temps que les autres formes de l'arbitraire.

L'Article 45 de la Constitution de la République, qui condamne toute manifestation de racisme, doit s'appliquer dans toute sa rigueur à tous ceux qui, au mépris de l'œuvre déjà accomplie par le P.D.G. et des idéaux de la Révolution, perpétuent le régionalisme et le tribalisme dans notre pays.

Notre pays a le droit d'être fier de ce que, sur le plan de l'action concrète comme sur celui de la vision de la Société nouvelle que réclament sous tous les cieux les larges masses populaires, il joue véritablement un rôle de pionnier. Cela, nos pires ennemis le reconnaissent.

Et c'est pourquoi nous devons être plus que jamais exigeants. Un peuple digne de ce nom ne saurait être un simple agglomérat d'hommes.

Un peuple digne de ce nom se définit par un ensemble de dénominateurs communs, d'objectifs communs, une vision commune de l'avenir, une organisation commune sans lesquels aucune nation ne peut survivre. Or, le peuple de Guinée satisfait à toutes ces exigences mobilisé dans les rangs de son Parti, il a engagé une Révolution totale qui le qualifie chaque jour et qu'il mène avec une maîtrise sans cesse renforcée.

Il s'est fondu en une seule et éternelle réalité, celle d'un peuple debout, libre et conscient, attelé à la construction de son avenir, d'où les notions d'origine raciale ou sociale seront à jamais bannies.

Nos cadres commettraient une grave erreur s'ils pensaient que le tribalisme est un fait exclusivement Africain. Le tribalisme, nous ne le dirons jamais assez, est un fait historique. Bien sûr le colonialisme s'en est servi en Afrique, il l'a exacerbé pour diviser profondément les peuples africains afin de les rendre toujours plus faibles face à l'occupation étrangère.

Mais ce n'est pas le colonialisme qui a donné naissance au tribalisme.

La conception tribale de la vie sociale existe sous tous les cieux. De nos jours encore, dans les pays dits évolués, où l'on se moque à longueur de journée des querelles tribales en Afrique, les manifestations du tribalisme sont faits quotidiens.

En Belgique, Flamands et Wallons, malgré des siècles de coexistence, se pourchassent à qui mieux-mieux.

En France, les Bretons ont créé leur Front de Libération Nationale qui se manifeste de temps à autre par quelques plasticages des bâtiments publics.

En Louisiane, aux Etats-Unis d'Amérique, des citoyens s'enorgueillissent d'appartenir à la race de ce qu'ils

appellent « WASP » White Anglo-Saxons Protestants (Les protestants Blancs Anglo-Saxons).

En Suisse, en Irlande du Nord et nous en passons, l'armée est souvent appelée à intervenir pour réduire les menaces de guerre civile qui persistent toujours.

Quant à certains autres pays, on a contourné le problème du tribalisme grâce à quelques subtilités juridiques concernant la protection des minorités ethniques ou nationales.

En effet certains régimes étouffent la libération de l'homme en lui substituant ce qu'ils appellent « le droit de minorité » ; c'est-à-dire la garantie collectivement reconnue à un groupe ethnique d'assurer la défense de ses intérêts particuliers et de participer en tant qu'entité sociale aux institutions nationales :

— Assemblées législatives, pouvoir exécutif, conférences culturelles etc... Cette conception du droit et cette pratique démocratique constituent une véritable atteinte à l'équilibre réel de l'homme social et de la Nation. La Démocratie, la Liberté, pour être effectives et efficaces, doivent demeurer impersonnelles et indivisibles. Les méthodes de composition des assemblées législatives et du gouvernement ne sauraient être fondées que sur la volonté, la liberté et la responsabilité de chaque citoyen. Le citoyen n'est pas défini par sa couleur, ni par son origine ethnique ou religieuse. Dans un Etat Démocratique, tous les citoyens sont égaux en droits et en devoirs. Certes, dans ce sens, des entités démocratiquement constituées et constituant des collectivités homogènes doivent intervenir à la place des citoyens les constituant. Comme exemples pratiques, on peut évoquer ici pour ce qui est de la structure électorale d'un parti politique, les comités de base, les sections ou les fédérations, et sur le plan de l'organisation de l'Etat, les communes villageoises, les arrondissements et les régions administratives. Mais ni le facteur religieux, ni

l'origine ethnique, ni la langue de culture des citoyens ne sauraient être considérés comme des points d'appuit à un véritable système démocratique.

C'est pourquoi les méthodes de combinaisons ethniques servant à la composition des directions d'un parti politique, d'un syndicat, ou à la formation d'un Gouvernement, ne sauraient prétendre à toute l'efficacité désirable en raison de leur caractère irrationnel et même opportuniste.

Certes, des éléments réactionnaires, convaincus de ne pouvoir bénéficier de la moindre représentativité à travers un système de démocratie intégrale, tentent et tenteront dans tous les pays d'exploiter à leur profit les considérations irrationnelles de religions, de race ou même de couleur ; il appartient à la fraction consciente du peuple d'opposer à leur méthode et à leur prétendu « réalisme » une ligne politique exclusivement tendue vers l'égalité absolue des êtres et leur libre expression. Les résultats d'une action économique, sociale, culturelle ainsi que le bilan d'un Parti Politique ou d'un gouvernement doivent être compris en fonction de leur impact sur le développement historique du Peuple et sur la formation de l'homme social.

Ces résultats et bilans ne doivent, en aucun cas, s'interpréter en tant que privilèges accordés à une fraction sociale donnée, fut-elle un groupe ethnique ou une couche raciale.

Aussi, devons-nous souligner que la communauté d'origine ethnique et la communauté de race, de religion ou de couleur n'ont jamais concouru à l'identité des intérêts et à la communauté d'objectivité des hommes. Or, toute action économique, sociale et culturelle ne se justifie que par les objectifs qui la soutendent.

La justesse d'une attitude collective et l'objectivité d'une conscience individuelle se définissent de par leur

signification dans le progrès socio-humain et leur conformité avec les exigences de bien être matériel et moral de l'homme et du peuple. C'est pourquoi dans chaque continent la Nation n'implique pas seulement l'Unité géographique, l'identité des conditions économiques et sociales, elle exige en plus d'une communauté de destin, « un langage pratique » commun qui peut et qui doit exister même si de nombreuses ethnies et de nombreuses langues s'y trouvent groupées. Un programme de développement historique national autour d'objectifs économiques et sociaux communs impliquant des principes et des pratiques politiques, économiques et sociaux identiques et enfin des structures nationales qui unissent, mobilisent et font agir en harmonie toutes les couches sociales de la Nation, voilà un minimum de facteurs indispensables à l'élimination de toutes les formes de tribalisme, de tous les comportements racistes donc favorables à la consolidation de la Nation.

Nous pensons, également, que dans la mesure où la réalité nationale devient le fait dominant, dans la mesure où le peuple, loin d'être une association de tribus, est considéré comme un ensemble organisé d'hommes égaux en devoirs et en droits, se réclamant des mêmes dénominateurs communs, dans la mesure où la Révolution a pour vocation de donner naissance à une Société nouvelle dans laquelle aucune discrimination, quelle qu'elle soit, ne saurait trouver de place, on ne peut se targuer de vouloir défendre on ne sait quelle minorité ethnique, les ethnies devant nécessairement se fondre pour donner naissance à la Nation.

Notre position à cet égard est sans équivoque. La réalité nationale doit avoir raison du tribalisme camouflé. La Nation est une entité que les hommes créent et servent de façon consciente, et résolue.

Elle est la cristallisation dialectique de leur somme de volontés, de capacités en même temps qu'elle recouvre l'ensemble de leurs biens et richesses d'ordre matériel, cul-

tuel et historique. La race, la religion, la langue et le lieu de naissance ne déterminent guère la valeur de l'homme. Ce sont l'utilité sociale, l'efficacité pratique, la nature patriotique et active de l'homme, lié à la société qui lui confèrent toute valeur.

Ceux qui croient, souvent par des démonstrations prétendument scientifiques, que le tribalisme est invincible en Afrique, prennent leur désir pour la réalité.

En Afrique, les conditions sont mûres pour la liquidation des séquelles de l'ancienne société.

C'est une erreur de croire que cela n'est possible qu'en Guinée ou dans les seuls états se réclamant de la Révolution Africaine. Cela est possible partout en Afrique.

Comme nous le disons souvent, le contenu précède toujours la forme. On ne peut obtenir un beau champ de riz, avec des tiges lourdes de graines, sans semer d'abord du riz.

Le contenu de la lutte anti-tribale, de la lutte révolutionnaire, existe en Afrique.

Ce contenu, ce sont les nombreux maux dont souffre notre continent : la division, l'exploitation et l'oppression néo-colonialistes, le sous-développement, l'injustice, l'analphabétisme, la maladie, l'aliénation de la souveraineté et des intérêts du peuple, etc.. Partout où ces maux existent, s'affermir la volonté du peuple de changer les conditions de son existence. Et plus le tribalisme sévit dans un pays, mieux y sont réunies les conditions de liquidation du tribalisme, plus un mal est profond, plus radical sera son remède.

Ce remède radical, c'est l'éducation des masses, la liquidation de l'injustice sociale, l'instauration d'une démocratie totale, la mobilisation de l'ensemble du peuple grâce à une idéologie comprise, acceptée et défendue par tous et porteuse de progrès continu. Le remède efficace.

aux manifestations négatives du tribalisme, du régionalisme ou du racisme ne peut résider que dans l'instauration au profit de tous les hommes, rendus libres, égaux et responsables de leur destin collectif et individuel, d'un régime de démocratie véritable, un régime fondé sur la souveraineté et la responsabilité du Peuple, un régime bannissant l'exploitation, l'oppression et la disqualification.

Les Etats Africains où s'exprime encore le tribalisme ne sont pas devenus des Nations au sens véritable du mot. Ces Etats végètent dans les contradictions multiformes héritées de leur passé féodal-colonial et sont devenus seulement des empires à la dévotion d'une bourgeoisie avide de fiefs illégitimes et toujours peu soucieuse des conditions historiques du progrès du Peuple dans le présent et l'avenir du pays.

Enfin le remède radical capable d'extirper définitivement le tribalisme et toute autre forme de division arbitraire de la société, c'est la Révolution.

Ahmed Sékou Touré

LA COHESION NATIONALE ET LA LUTTE DES CLASSES

PAR LE CAMARADE MAMADY KETTA

Avant d'aborder l'étude proprement dite de notre thème de ce jour, thème qui nous invite à voir ensemble, à procéder ensemble à une étude collective, certes, non exhaustive, mais le plus proche possible que nous le pourrions de notre réalité, il nous faudra au préalable poser un certain nombre de questions préjudicielles et déterminer des prolégomènes sans lesquels notre cogitation collective risque d'être une simple aventure de l'esprit absolu, où l'esprit aventureux se perd dans sa propre aventure, la recherche de lui-même, qui est loin d'être notre objet.

Les questions préjudicielles ? C'est par exemple de savoir dans quel but nous faisons cet exposé ? Pour former et transformer autrui en vue de notre propre formation ; pour qualifier notre jeunesse, la doter de tous les instruments adéquats d'analyse aptes à la rendre pleinement responsable et suffisamment armée non seulement pour maîtriser son propre destin mais pour pérenniser l'œuvre entreprise par le Peuple de Guinée au service des Peuples Africains.

Quels moyens avons-nous ? Les principes du PDG, les lois objectives du développement social sans la connaissance et l'assimilation parfaites desquels aucune maîtrise sérieuse du devenir historique n'est possible.

C'est pourquoi en plus des lois du matérialisme dialectique et historique, il faut absolument connaître que le PDG est fondé sur l'Homme, non pas l'Homme-Individu, mais l'Homme-Société, l'Homme-Peuple. Il est également

fondé sur le fait qu'aucun individu, aucun groupe d'hommes, aucun peuple n'est supérieur à aucun individu, à aucun autre groupe d'hommes, à aucun autre peuple.

Le Parti est établi sur la justice, l'égalité, la liberté. Mais il s'agit de la justice pour l'Homme-Société, pour l'Homme-Peuple, l'égalité pour l'Homme-Société, pour l'Homme-Peuple, la liberté pour l'Homme-Société, pour l'Homme-Peuple.

C'est ce qui nous amène à parler du triple mouvement ternaire des principes philosophiques du PDG. Ceci est à connaître, à assimiler car c'est la boussole infaillible dont le Parti veut doter chaque militant pour guider de **façon sûre et ferme ses pas quelquefois chancelants** dans les dédales combien complexes et entrelacés des multiples et diverses imbrications des phénomènes sociaux. Le premier mouvement à trois temps de ces trois mouvements ternaires est le suivant :

Le Peuple : (1er temps), c'est la valeur des valeurs, c'est la source de toutes les valeurs, c'est le référentiel unique, comparable à nul autre qu'à lui-même. toujours parfait, mais en constante perfection et dont la perfectibilité est la qualité première. C'est lui qui est et qui devient en restant le même, et tout en se dépassant : c'est la permanence en mouvement, c'est la transcroissance. C'est ici qu'il faudrait peut-être essayer de répondre à la question que se posent certains intellectuels **mal imprégnés** du Marxisme-Léninisme ou ignorant simplement sa base essentielle : la relativité ; ces intellectuels qui, **non encore** aguerris à la praxis révolutionnaire du PDG, se demandent en triomphateurs, comme pour « coller » les idéologues du Parti : « comment concevez-vous la coexistence au sein du PDG, du matérialisme dialectique et de la Religion ? »

La Religion est une croyance, une adhésion intime, sincère et profonde à quelque chose qui devient objet de ma religion. Le PDG dit que l'Homme, le Peuple est l'objet de sa croyance profonde et sincère ; son progrès indéfini, son bonheur infini, et sa libération totale demeurent son objectif.

Il s'agit donc en réalité de faire de Dieu l'Homme, le Peuple, et de faire de l'Homme, du Peuple, Dieu ; il n'y a qu'une mutation à faire. Il est vrai qu'elle est de qualité. C'est précisément pour cela qu'il faut la faire. D'ailleurs toutes les religions révélées contiennent en elles-mêmes une contradiction qui les détruit. En effet, elles nient en principe et affirment dans les faits que l'Homme, entendez l'Homme -Société, est le Dieu de l'Homme. Car si l'homme doit aller au Paradis, ce sera grâce aux biens qu'il aura fait ici bas. Or, c'est dans une société, et à des Hommes, que l'on peut faire le mal ou le bien. Or c'est en fonction du mal ou du bien qu'on a fait qu'on va ou dans l'Enfer ou au Paradis. C'est dire en fin de compte, que l'individu doit son salut ou sa perdition à la Société. L'Homme est donc bien le Dieu juge de l'Homme. Le vrai révolutionnaire n'est pas celui qui combat au départ la religion au sens traditionnel du mot. Le révolutionnaire est celui qui se sert dialectiquement de la religion, qui sait en aiguïser les contradictions pour l'éliminer grâce à la désaliénation par l'éducation et la démystification. Les camarades Chinois ne disent-ils pas qu'ils n'ont jamais voulu combattre la religion pour la combattre. Ils s'en sont toujours servi. Leur révolution en a-t-elle pour autant souffert ? Je crois plutôt que l'essentiel est de faire changer d'objet à la religion. Faisons de notre Parti, de ses principes justes, notre Dieu et nous voilà tous adeptes d'une même religion de façon positive et efficace. Il faut ajouter à cela que le FDG a pour principe le respect des croyances individuelles, la religion étant du domaine individuel à reflet social. L'a-

dhésion au Parti n'est-elle pas individuelle ? Mais dès que la religion devient mystification et aliénation, le combat pour la démystification s'installe à demeure. Le Parti et les militants conscients ont la mission de faire saisir aux autres militants le mécanisme du déterminisme historique dont la compréhension seule les préservera de toutes les tendances irrationnelles.

En fermant cette parenthèse, nous devons voir dans le Peuple ce qui nous crée, nous modèle et nous qualifie pour qu'ensemble nous le recréions, le remodelions et le qualifions toujours davantage, lui donnant ainsi une possibilité plus grande d'insuffler à chacun de nous un sang nouveau, une énergie nouvelle et une mentalité nouvelle. Le Peuple est donc créateur des créativités humaines et source de toute création. Il est la fin des fins.

Le deuxième temps de ce premier mouvement, c'est le Parti (dont on a déjà longuement parlé). Sachez seulement que le Parti est le moyen des moyens, le moyen suprême dont le Peuple s'est doté en s'organisant et pour s'organiser.

Le troisième moment de ce premier mouvement est l'Etat dont on parle dans un autre exposé. L'Etat, en tant que l'ensemble des institutions organisées est le moyen efficace dont notre Parti s'est doté pour réaliser ses objectifs de justice, de liberté et de pleine responsabilité dans la conduite souveraine de son destin.

Cet Etat divisé en secteurs a ses ramifications dans les plus profondes racines des masses populaires. Le PRL, organe politico-administratif du Comité de village ou de quartier est la concrétisation poussée de l'idée assumée de la décentralisation, remettant ainsi le pouvoir, tout le pouvoir au Peuple, à tout le Peuple qui est la source et le dépositaire. Le Peuple, nous le retrouvons encore ici comme source de légitimité, de légalité.

C'est précisément à partir de cet Etat, création et instrument de notre Parti, lui-même instrument des instruments de notre Peuple, que nous avons forgé notre Nation.

Nous voyons donc nettement que l'instrument d'analyse et d'appréciation que nous avons d'abord et que nous devons appliquer à chaque phénomène connaît comme premier mouvement à trois temps : le Peuple, le Parti, l'Etat.

Le deuxième mouvement, à trois temps lui aussi, veut que l'analyse correcte et scientifique de chaque phénomène parte de cette considération essentielle : pour apprécier l'efficacité et la qualité réelle du meilleur instrument dont s'est doté le Peuple, le Parti National, il faut partir de la **ligne politique du Parti** : la ligne politique est-elle conforme à la volonté de justice, de liberté, d'égalité, de responsabilité et de paix du Peuple ? Est-elle conforme à la volonté du Peuple de combattre systématiquement toutes formes d'injustice et d'exploitation au sein de la société et de substituer au régime d'exploitation une démocratie réelle ? Si oui, alors la ligne est **juste**. Mais la justesse de la ligne resterait théorique si, grâce à une **organisation méthodique** et conséquente, les conditions objectives, les structures rationnelles d'accueil de ces principes justes n'étaient mises en place pour en assurer l'application véritable, la réalisation, l'actualisation au sens premier de ce terme. **L'organisation** devient ainsi le deuxième mouvement conditionnant elle-même un troisième temps qui la conditionne. **la fidélité des hommes** chargés de l'application de la ligne politique, de l'implantation des structures organisationnelles adéquates et de l'application stricte et rigoureuse des décisions prises. Là se constate quelquefois l'écart entre la théorie et la pratique, le principe et son application, surtout chez ceux qui ne sont pas trempés dans

la praxis sociale du PDG dont les principes découlent de l'expérience concrète et quotidienne des masses populaires.

Si nous avons, pour le premier mouvement, saisi la dialectique de l'implication concentrique du contenant et du contenu, dans ce second mouvement, nous saisissons une dialectique de nature identique, mais d'aspect différent. Ici, c'est la dialectique du conditionné conditionnant et du conditionnant conditionné. C'est ici dire que la justesse de la ligne, l'organisation et les hommes sont dans des rapports dialectiques serrés, l'un des aspects n'ayant de valeur que par l'autre et pour l'autre.

Le troisième mouvement, le dernier, s'articule lui aussi, comme nous l'avons déjà dit, en trois temps :

La raison historique ;

la raison sociale ;

la raison humaine ou individuelle.

Sans développer chacun de ces trois moments dont le rapport dialectique a sensiblement le même aspect que celui du 1er mouvement nous devons dire ici que la hiérarchie établie a un caractère plus impératif car il s'agit ici d'un choix quotidien face à des actes, des comportements et des faits de tous les jours. Ici, il n'y a pas à hésiter, la raison historique contient et dépasse la raison sociale qui contient et dépasse la raison humaine.

Peut-être, et chemin faisant, devons-nous ici répondre à l'un des stagiaires qui demandait si dans l'établissement de ses principes, le PDG a tenu compte des valeurs culturelles spécifiquement africaines. pas me situer sur ce plan. Sinon j'aurais d'abord répondu que le premier principe du PDG, c'est partir de nos réalités et de nos valeurs propres, donc partir de la vie concrète du Peuple. Il faut se dire qu'il y a une véritable tragédie intérieure qui torture plus d'un intellectuel : en effet, certains sont réellement tiraillés entre rester nous-mêmes et

appliquer systématiquement et de façon dogmatique le Marxisme-Léninisme. Ce drame intérieur, qui, en réalité est un faux drame quand on a assimilé le Marxisme Léninisme, amène certains camarades à poser des questions contradictoires, reflet d'une confusion intérieure qui devra être clarifiée ; c'est ainsi qu'ils ne comprennent pas qu'il n'y a pas incompatibilité entre le Parti de masse et le Parti d'avant-garde, le premier étant le stade supérieur du second.

Mais il me faudra quand même ne pas me laisser entraîner à la polémique : je dois répondre que la supériorité du fait social sur le fait humain est largement attestée par notre fonds culturel, sans compter l'aspiration légitime de notre Peuple à la justice, à l'égalité et à la démocratie et son profond respect pour l'homme.

En nous résumant, sur ce premier point nous pouvons dire que la première série de prolégomènes consistait à nous tracer un cadre de mouvance aisée.

La deuxième série de prolégomènes nous conduira à tenir compte d'un fait essentiel, découlant des lois de la dialectique du développement historique ; c'est que, s'il est universellement reconnu qu'il y a interaction nécessaire entre l'intérieur et l'extérieur, il est universellement reconnu aussi que ce sont les contradictions internes de l'objet qui importent le plus (Exemple de l'œuf et du caillou).

Si nous sommes d'accord sur ces prolégomènes, si nous acceptons de partir de cette même base, la compréhension des phénomènes que nous allons alors aborder à la lumière de ce qu'ensemble nous avons arrêté comme condition et méthode d'analyse et de démarche, nous servant en cela des mêmes outils pour les différentes explorations, la compréhension disons-nous, s'établira entre nous.

Ceci étant, obligation nous est désormais faite, c'est là une simple question et de logique interne et d'honnêteté intellectuelle, de partir de notre propre situation intérieure pour analyser tous les phénomènes. Car pour nous, l'analyse d'une chose n'a de sens que si elle a une influence directe sur les possibilités d'accroissement du pouvoir créateur de notre Peuple en élargissant sa compréhension des phénomènes et en l'armant d'instruments efficaces pour les maîtriser.

La cohésion nationale est fondée exclusivement sur l'appartenance à une même conception du monde, sur la formulation des mêmes objectifs, la volonté ferme de réaliser pour atteindre au même but. C'est dire que la cohésion nationale a pour fondement réel et impérissable une même idéologie, l'idéologie révolutionnaire, celle qui a embrassé un avenir de progrès et de démocratie réelle. Or une telle idéologie est une idéologie de classe. Elle a à combattre d'autres idéologies réactionnaires qui prennent naissance et se développent dans d'autres classes. C'est pourquoi toute étude scientifique qui veut cerner les conditions réelles de la cohésion nationale, ne saurait passer à côté de la lutte des classes que le PDG reconnaît dans le préambule de ses statuts comme le véritable moteur, la cause du développement de la société.

Mais dépêchons-nous de dire que les classes n'existent pas de toute éternité (Société primitive) dont la décomposition fournit les conditions de l'instauration du régime de l'esclavage (féodalité = capitalisme) - la lutte des classes est donc un processus. Et, cette gradation processuelle doit être tenue en considération dans toutes analyses.

Nous savons qu'il y a eu deux courants essentiels dont l'un affirme que la différenciation de classes en Afrique est chose non pas peut-être aussi vieille que «Chronos»,

mais en tout cas, pas un phénomène nouveau à situer uniquement dans la période post-coloniale.

Le deuxième courant pose pour sa part que la lutte de classes ne connaît en Afrique sa véritable signification qu'à la période post-coloniale.

Descendons de ces cimes éthérées des discussions académiques et quelquefois trop doctes pour nos militants pour nous accrocher fermement à nos réalités. Voyons concrètement les classes et couches sociales en Guinée. Quelle est la structure de la société guinéenne? Là se trouve la véritable question. Et c'est de l'analyse et de la détermination exactes de cette structure que nous pourrions élucider notre question, notre problème.

Le système colonial, en s'abattant barbaquement sur notre pays avait tout naturellement changé fondamentalement le cours de l'évolution normale de nos structures traditionnelles. L'Afrique en général, et la Guinée en particulier, étaient et restent dans leur grande majorité paysannes, «avec une structure tribo-patriarcale persistante et dans le cadre d'une démocratie communautaire». La traite des esclaves avait, en soustrayant à l'Afrique ses forces vives, largement freiné le développement des forces productives. Il faut reconnaître que sous le régime colonial, il était pratiquement impossible de parler de classes proprement dites, bien que le colonialisme en Guinée se soit fortement appuyé sur les féodaux pour mater esclaves et autres paysans dont la conscience de classes est totalement absente.

C'est pourquoi au moment de l'indépendance, la haine du dominateur, la puanteur du colon ont servi de cadre de lutte à l'ensemble des couches sociales contre le colonialisme et pour la libération nationale. C'est ici que se justifie comme historiquement juste la Démocratie Nationale instaurée par le PDG, Parti National, au lendemain de l'in-

dépendance. Il s'agissait alors de faire participer toutes les couches sociales à la construction nationale. Mais au fur et à mesure que se développe l'action des masses populaires organisées au sein du PDG, on assiste «à une démarcation progressive du point de vue politico-idéologique, quant à la façon dont il faut orienter et développer notre pays». C'est ce qui va nous amener à analyser les différentes couches et à considérer leur évolution divergente, voire contradictoire, fondée sur la divergence idéologique

Quelle est donc la situation des différentes classes de la société guinéenne?

Pour répondre à cette question et avant d'aborder notre analyse, nous allons d'abord nous abreuver à l'enseignement du Secrétaire Général du PDG, le camarade Ahmed SEKU TURE et qui dit, nous citons :

«Dans l'histoire universelle, il est prouvé que la classe du progrès, la véritable classe de la Révolution, celle qui est capable de tous les sacrifices et de toutes les transformations dynamiques, c'est la classe ouvrière. Et lorsque la plupart des régimes révolutionnaires affirment la suprématie de la classe ouvrière, la dictature de la classe ouvrière, nous leur donnons raison. Mais pour notre part, nous nous attachons à connaître nos conditions objectives.

Dans notre pays, les tenants du système capitaliste étaient des étrangers. Non seulement le capitaliste s'identifiait à la domination coloniale, mais encore, il était fondu dans le système colonial et n'était qu'un des aspects du colonialisme. Voilà ce qu'était la caractéristique de notre situation. « fin de citation ».

C'est donc en partant de cette situation que nous allons passer rapidement en revue quelques aspects de la structure de la société guinéenne.

La paysannerie : en Guinée, ce qui frappe d'abord c'est l'extraordinaire importance numérique de la masse paysan-

ne. Elle représente les 85% de la population globale. Les dures conditions d'existence qui sont les siennes soumise aux aléas de la nature, vivant des seuls fruits de ses récoltes qui suffisent à peine à passer les périodes de soudure, elle est quelquefois obligée d'emprunter de l'argent ou de vendre sa récolte en herbe. Ne possédant pas, à proprement parler de matériels agricoles suffisants, cette couche paysanne est disponible pour la Révolution et très largement ouverte et réceptive aux idées révolutionnaires, dès qu'elle est organisée. Il est vrai qu'elle est le plus souvent défavorisée par son manque de concentration, et la nature même de ses activités.

La paysannerie est une classe hétérogène où il y a à distinguer les propriétaires de gros moyens de production (tracteurs, charrues, etc..) des propriétaires des moyens rudimentaires et archaïques de production (daba, houe etc...), les éleveurs, les ouvriers agricoles ; les premiers vivent très largement, et même ont tendance à exproprier les autres des meilleures terres et à les exploiter en leur louant à des prix exagérément élevés les tracteurs qu'ils ont acquis grâce à l'effort du Parti. Cette catégorie de nouveaux paysans riches, ne devant sa richesse qu'au Parti, devient de moins en moins réceptive aux idées révolutionnaires, mais se voit contrainte de rejoindre les rangs de la Révolution.

A côté de cette paysannerie, il y a une partie de la population urbaine constituée pour une bonne part de petits producteurs ou entrepreneurs (artisans, commerçants, transporteurs). Leur situation est assez proche de celle des paysans de la catégorie des nouveaux riches.

De nombreux commerçants en effet, aujourd'hui, riches grâce à l'indépendance, n'étaient, sous le régime colonial, que des dioulas ou de simples employés de commerce. Leur tendance aujourd'hui est l'installation

d'une bourgeoisie nationale, l'abolition du commerce d'Etat et le retour au commerce privé. Ils passent donc par tous les moyens pour contourner les lois et dispositions prises pour consolider le commerce d'Etat. Et les différents systèmes de trafic mis en place par eux, de connivence en cela avec certains fonctionnaires de l'Etat, ont pour objectif de conclure à l'échec du commerce d'Etat.

Les Transporteurs : catégorie spéciale ils sont dans notre cas, à la fois commerçants et transporteurs. Généralement, sous le régime colonial, leur nombre était plutôt réduit, et leurs activités nécessairement limitées par l'existence du monopole des grandes sociétés étrangères spécialisées dans le commerce de « traite » et la mainmise des Européens et des Libanais sur le commerce de gros et même sur une bonne partie du commerce de détails. Libérés grâce à l'indépendance de ces concurrents redoutables, les commerçants-transporteurs ont caressé l'ambition de s'installer à la place de l'ancien occupant ; cette couche, tendant à l'enrichissement, constitue une petite bourgeoisie vorace et vermine à peine accessible aux idées révolutionnaires.

Les planteurs : si dans certains pays africains, on pouvait déjà compter un nombre réduit de planteurs africains, en Guinée cette couche n'a vu son apparition réelle qu'après l'indépendance. Il faut d'ailleurs tout de suite mettre l'accent sur sa limitation aussi bien numérique que géographique (Forêt et surtout Basse-Guinée) cette couche qui utilise les travailleurs salariés, des ouvriers agricoles, rêve réellement de s'enrichir et, il faut le reconnaître, sa situation économique lui permet, pour l'essentiel, de satisfaire ses besoins. Mais, aussi bien eux que les commerçants-transporteurs qui sont les véritables embryons de la petite-bourgeoisie sont méfiants, et pour cause, à l'égard de la Révolution, ce sont des couards :

la Révolution leur inspire une réelle crainte. Et c'est pour cette raison que, pour briser dans l'œuf toute leur velléité de réactionnaires à moitié rassasiés et à moitié affamés, il faut radicaliser la Révolution et les faire vivre en permanence dans cet état de terreur.

Les artisans, les petits marchands ambulants :

Cette couche, bien que numériquement faible par rapport à l'ensemble de la population, a une situation comparable à celle des paysans. Les artisans comme les paysans ont généralement des moyens de production primitifs et leur gain est très généralement maigre. Quant aux marchands ambulants ce sont généralement des paysans qui ont fui la campagne pour une vie, pensent-ils, plus facile dans la ville. Ils vivent au jour le jour et ce qu'ils gagnent ne suffit pas à les faire vivre. Ils habitent généralement dans des taudis et grossissent les consommateurs urbains. Ces deux couches, prises en main, sont très intéressées à la Révolution et sont donc très réceptives à la propagande révolutionnaire.

Les fonctionnaires : ils ont été sous le régime colonial pour la plupart, des agents serviles, des auxiliaires subalternes et zélés. Méprisés par le colon, ils méprisaient leurs frères paysans et ouvriers. Ils flottaient ainsi, entre le dominateur et les larges masses laborieuses exploitées et pressurées. Ils étaient donc tiraillés : en effet, attirés par la bourgeoisie capitaliste mais violemment repoussés par elle, les masses ouvrières et paysannes les tiraient en vain pour les souder à elles. Cette couche dans sa majorité, vivait donc un drame et connaissait une perpétuelle oscillation. C'est ce qui explique que pour la plupart leurs attitudes politiques ont toujours été incertaines et équivoques donc jamais décisives. Mais dans cette couche, la minorité qui s'est ralliée au Peuple, a joué un rôle important d'éducation et d'organisation des masses

laborieuses. L'indépendance acquise, les nécessités historiques ont fait que c'est dans cette couche des fonctionnaires (Enseignants, médecins, infirmiers, etc..) qu'on a dû recruter les cadres du nouvel Etat. Certains de ces cadres les seuls qu'on ait eu sous la main et dont nous avons vu l'attitude équivoque au moment de la lutte, cultivent une mentalité individualiste, bourgeoise et affichent publiquement leurs aspirations à la réussite et à la richesse personnelles.

C'est le même sentiment, mais particulièrement vif, qui fit son apparition chez les petits et moyens commerçants pour qui l'indépendance devait signifier non point que les profits du commerce colonial monopoliste devraient revenir au peuple, mais qu'ils allaient eux-mêmes prendre la place des colonisateurs. C'est ainsi que la création d'un secteur commercial d'Etat fut pour eux une lourde déception.

Nombre de ces fonctionnaires abouchés à des commerçants s'ingénierent à développer leurs affaires aux dépens de l'Etat populaire. Fréquemment issus des catégories aisées de la population, et souvent même des milieux de l'ancienne chefferie déchue, ils s'associent tout naturellement aux trafiquants de toute espèce pour leur faciliter la tâche et se partager les bénéfices tout en participant aux campagnes de dénigrement contre le Parti et le Gouvernement.

Cette couche de fonctionnaires complices et parvenus recèlent des contre-révolutionnaires. Mais terrorisés qu'ils sont par l'impulsion révolutionnaire du peuple, ils se camouflent derrière des manifestations tapageuses d'approbation des décisions du Parti. La Révolution populaire doit les pourchasser dans leur dernier retranchement, les démasquer et les réduire à l'impossibilité de nuire à la Révolution, puis transformer les récupérables en éléments vecteurs du virus révolutionnaire.

A côté de toutes ces classes et couches il y a la **classe ouvrière**. Cette classe est réduite du point de vue numérique et du point de vue de la sphère géographique. Elle est localisée dans les grandes villes. Ce nombre réduit d'ouvriers s'explique par le retard économique que le colonialisme a imposé à notre pays (aucune usine durant 60 années de colonisation !)

Après l'indépendance, grâce aux chantiers créés par le Gouvernement et aux usines implantées, le nombre des ouvriers s'accrut ; mais il faut le reconnaître, bien que la classe ouvrière ait joué un rôle déterminant dans la prise de conscience générale (grèves), son éveil à la conscience de classe est un fait récent. Pour les ouvriers en effet, et c'était historiquement une excellente chose, la lutte de classes s'identifiait pratiquement avec la lutte anti-impérialiste, anti-colonialiste. C'est, bien entendu grâce aux larges masses populaires que le PDG a libéré la Guinée, mais pour ce faire, il a dû s'appuyer au départ sur les ouvriers (cheminots, ouvriers des postes et télécommunications, travaux publics), pour entraîner les masses paysannes dans le mouvement anti-féodal et anti-impérialiste. Cela se conçoit d'ailleurs aisément puisque les ouvriers ont cet avantage d'être regroupés, d'être soumis comme à un mouvement d'ensemble (horaires de travail, lieu de travail) et de ce fait d'être facilement mobilisables autour d'intérêts communs immédiatement sensibles et contre un ennemi commun : le patron dont ils vivent quotidiennement les vexations et l'exploitation ;

Mais de là à dire que la classe ouvrière est plus révolutionnaire en soi que la paysannerie, voilà une affirmation qui ne peut pas acquérir notre adhésion. En effet, l'un des principes fondamentaux du PDG est que tous ceux qui sont exploités, humiliés et bafoués comme les paysans et les ou-

vriers aspirent également à la dignité . La paysannerie guinéenne comme la classe ouvrière guinéenne sont toutes deux disponibles pour la Révolution et chacune l'a démontré le long de la glorieuse lutte du Parti. Ces deux classes sont toutes deux très réceptives aux idées révolutionnaires. Et le facteur d'organisation et de concentration qui était objectivement à l'avantage de l'ouvrier, a été offert au paysan grâce aux structures du Parti et à son fonctionnement. La même éducation est donnée à l'une et à l'autre. Et il faut ajouter à cela que les moyens généralement rudimentaires de production dont dispose le paysan transforme moins son attitude vis-à-vis de la Révolution que l'éducation politique et idéologique reçue au sein du comité et dont l'effet salutaire brise toute velleité d'individualisme. Ce serait donc une erreur à notre sens que d'affirmer qu'un peuple de paysans est inférieur à un peuple de travailleurs industriels.

Il n'existe pas, génétiquement, de groupes ou de catégories sociales supérieures à d'autres groupes ou catégories.

Comme l'on peut remarquer, notre analyse n'est pas exhaustive, mais cette énumération par moment explicative, a tendu, à chaque fois à attirer l'attention sur un phénomène extrêmement important : l'attitude de chaque couche ou classe vis-à-vis de la Révolution. C'est donc «à fine, ad finem» une question de conception du monde, donc une question d'idéologie ; par conséquent, ce qu'il faut surtout considérer c'est la classe idéologique à laquelle appartient le groupe, la couche ou la classe considérée.

Or le Secrétaire Général du PDG nous dit à juste titre qu'il n'y a que deux idéologies, deux classes ; une idéologie de domination, de démission et de prosternation devant la domination, et une idéologie de responsabilité et de combat contre toute forme d'injustice et d'exploitation.

1-

Cette répartition en classes idéologiques qui ne se réfère pas tant aux stratifications économique-sociales qu'à une conception du monde, montre parfaitement que la situation internationale actuelle est caractérisée par le combat décisif, à l'échelle mondiale, de deux forces gigantesques : la Révolution et la contre-Révolution. Le PDG a opté pour le camp de la Révolution, pour la classe de la Révolution et c'est ce qu'il exprimait dans le communiqué du Bureau Politique National en date du 19 Octobre 1958 : «Sur la plate-forme de l'indépendance nationale et de la pleine souveraineté de la Guinée, le PDG proclame solennellement qu'il ne se considère plus comme une section du RDA et qu'il est désormais **l'allié naturel** de toute section R.D.A. ou P.R.A. ou de toute autre organisation démocratique qui s'affirme clairement dans la lutte pour l'indépendance nationale, en vue de l'objectif final qui demeure historiquement la formation des Etats-Unis d'Afrique Noire», fin de citation.

Le PDG adoptait là une attitude de classe. Ainsi les membres du mouvement qui ont trahi le mouvement ne sauraient être désormais du même bord que le P.D.G., alors que d'autres partis, d'autres mouvements qui adoptaient la même attitude idéologique face aux problèmes essentiels de l'heure deviendraient des alliés d'une même cause. La lutte de classe a donc toujours été la base réelle de l'évolution de la lutte du PDG, même si, pour des raisons évidentes, il n'ait pas eu à le proclamer. L'ayant toujours pratiquée dans les faits, le Parti lors de son historique 8ème Congrès et passant à l'une de ses phases qualitativement supérieures, a proclamé la lutte de classes comme moyen suprême d'explication des contradictions au sein du peuple, au sein du Parti. Dans les statuts du Parti, on peut lire dans le préambule : «Le PDG reconnaît la lutte de

classes comme la seule démarche dynamique et historiquement juste de la conquête et de l'exercice du pouvoir politique, économique, social et culturel par le peuple tout entier ».

L'appartenance à une même idéologie devient donc le trait d'union entre les militants. Ainsi, moulés dans un même creuset, les vrais militants du PDG n'ont d'autres critères d'appréciation que l'adhésion ferme à l'idéologie révolutionnaire. C'est grâce à cette idéologie que le Parti a patiemment, mais solidement bâtie la Nation guinéenne. Ainsi un soussou révolutionnaire est plus près aujourd'hui d'un guerzé, d'un peulh, d'un toma, d'un maninka révolutionnaire que de son frère de lait qui serait réactionnaire, car avec ceux-là il parle le même langage alors qu'avec son frère il ne parle seulement que la même langue ; le dénominateur commun étant la Révolution qui nous fait tous et qu'ensemble nous faisons, cette même Révolution devient la ligne de démarcation. Car désormais l'on est ou du camp de la Révolution ou du camp de la contre-révolution. C'est que contrairement à ce que pensent certains révolutionnaires, la lutte de classes loin d'être un facteur de réelle cohésion nationale, seule, elle élimine toute confusion pour bâtir sur du roc un édifice d'acier.

Le Parti combat systématiquement la bourgeoisie et l'exploitation de l'homme par l'homme. Pour ce faire il a mis en place des structures adéquates, pris des décisions conséquentes, arrêté des mesures appropriées et éduqué en permanence les militants, aiguisant ainsi leur conscience et perfectionnant leur arme d'analyse et d'action. Mais il y a encore au sein du Parti des ennemis du Parti qu'il faut savoir détecter et éliminer. La victoire du Peuple travailleur est inéluctable, le triomphe total de la Révolution est apodictique.

Camarades, notre exposé est certainement incomplet. Mais notre ambition était de soulever des problèmes, d'ébaucher des essais de solution afin que les discussions qui vont s'instaurer nous permettent à tous de nous enrichir de nos ignorances réciproques car comme le dit le Président Ahmed Sékou Touré, celui qui sait qu'il ignore, qui a donc conscience de son imperfection, peut encore s'améliorer. Nous voulons nous améliorer par les jeunes, car nous savons qu'ils sont des nains, mais des nains hissés sur les épaules des géants que nous sommes, ce qui veut dire qu'ils voient plus loin que nous. En effet, l'avenir est entre leurs mains.

MAMADI KEITA

LA THEORIE ET LA PRATIQUE DE LA RÉVOLUTION

PAR LE Dr. ALPHA TARAN DIALLO

Camarades, ce sujet, vous le constatez regroupe d'autres qui ont été déjà traités ou qui vont l'être. Cela n'est pas pour nous surprendre. Vingt deux ans de pratique révolutionnaire ont permis au Parti d'accumuler suffisamment d'expérience pour donner à ses militants la notion de la connection et de l'interaction des choses et des phénomènes, les initier à la recherche d'une vue globale des réalités. L'appréhension, l'étude et la compréhension d'un mouvement révolutionnaire, réalité des plus complexes et des plus subtiles, exigent un outillage mental particulier, une prise en considération de tous les aspects du phénomène, l'éclairage à partir de tous les points stratégiques.

La théorie et la pratique de la Révolution, c'est tout le problème de la dialectique de la Révolution qui est posé.

Mais le bouillonnement révolutionnaire étant le trait le plus marquant de notre époque, c'est tout le problème de la dialectique du développement qui est posé ou plus simplement celui de la dialectique tout court, en tant que réalité objective du mouvement de transformation du monde et des sociétés et en tant que méthode d'étude, de compréhension et d'exploitation de cette réalité.

Dans cette interaction de la théorie et de la pratique, la pratique joue un rôle décisif. Dès l'apparition de la vie est apparue la nécessité de la pratique pour créer les conditions de la survie et de son développement. La pratique c'est dès l'origine l'ensemble des activités humaines en vue

de répondre aux exigences de l'existence. C'est le règne de l'homofaber qui pare au plus pressé, qui lutte pour persister et pour avoir le temps d'évoluer vers l'homosapiens.

Avec le processus du développement de l'humanité et l'apparition de régime d'exploitation de l'homme par l'homme, une forme de pratique apparaît, destinée ici aussi à assurer la survie de l'homme, menacée cette fois, non par les intempéries, les fauves ou la famine, mais par son semblable, son exploiteur; cette pratique, la plus complexe et la plus difficile de toutes, c'est l'activité révolutionnaire pour renverser les régimes sociaux périmés et, leur substituer d'autres plus avancées et plus favorables au progrès de la société.

Mais la répétition d'une certaine pratique, sa diversification et son développement, son accroissement quantitatif conduisent à un seuil au-delà duquel une mutation qualitative doit nécessairement intervenir : la pratique va poser des questions auxquelles elle est incapable de répondre; il lui faut un interlocuteur pour lui répondre, pour l'éclairer. Cet interlocuteur c'est la théorie.

Aussi, la pratique étant destinée à satisfaire des besoins impérieux, le problème de son efficacité et de sa rentabilité se pose. Une critique et une autocritique des résultats, un effort de réflexion en vue de leur amélioration s'imposent mettant en jeu tout un processus d'opérations intellectuelles, le produit de cette activité de type supérieur est un moyen d'accroître le rendement de la pratique ; c'est une théorie de l'action née de l'action.

D'autres pratiques vont aboutir à des questions plus complexes, suscitant une curiosité dont la finalité est moins immédiate, moins matérielle, mais se situe sur le plan de la connaissance. L'approche d'une réponse à ces questions de type nouveau exige des démarches de type nouveau, une véritable gymnastique de l'esprit, une répétition de la

pratique dans des conditions variées, ce qu'on appelle des expériences.

Un palier est franchi ouvrant les portes du royaume des sciences. L'expérience scientifique est une forme de pratique qui donne naissance à une théorie scientifique. Celle-ci est le résultat de la généralisation des expériences pratiques des masses populaires. Sans pratique, il n'y a pas de théorie scientifique, c'est bien connu. Il n'y a pas de théorie se suffisant à elle-même a-t-on pu dire. Seule une théorie liée à la pratique, au service de la pratique et vérifiée par la pratique peut faire progresser la connaissance et féconder une action créatrice

Les besoins de la pratique ont toujours été un stimulant pour la recherche, le facteur déterminant du progrès des sciences.

Les besoins des navigateurs ont ainsi fait naître l'astronomie, ceux des arpenteurs, les mathématiques. Aujourd'hui les besoins de l'industrie font faire aux sciences des progrès qui débordent les imaginations. Les exigences et la pratique des luttes que livrent les peuples opprimés depuis l'apparition des sociétés de classe ont abouti à l'élaboration de la théorie révolutionnaire de la lutte à celle encore plus générale du matérialisme historique. Toutes les théories dans tous les domaines sont nées de la pratique. Sans pratique il n'y a pas de théorie. Toute pratique conduit à une théorie dont elle a besoin pour son perfectionnement

En effet, née de la pratique, la théorie rejaillit sur celle-ci, lui ouvre le chemin à suivre.

La pratique devient une application de la théorie pour satisfaire des besoins concrets, un moyen de vérifier la justesse d'une théorie, le bien-fondé d'une hypothèse. A partir d'un certain niveau de développement de nos connaissances la pratique ne peut plus se passer de la

théorie. Aujourd'hui les recherches et les expériences scientifiques sont inconcevables sans les hypothèses de travail, sans une théorie directrice. Ce qui est devenu vrai pour les sciences de la nature l'était déjà pour les sciences sociales, singulièrement quand il s'agit de la pratique de la Révolution. C'est devenu un slogan de dire « pas de pratique révolutionnaire sans théorie révolutionnaire ». Ce slogan déjà consacré par l'histoire à la suite d'une série de révolutions réussies ou manquées est aujourd'hui d'une actualité brûlante dans ce qu'on appelle le Tiers Monde : l'Asie, l'Afrique et l'Amérique Latine. Ce slogan résume le drame d'une époque riche d'expériences douloureuses.

Que de révolutions avortées, que de héros qui ont fini en martyrs pour s'être lancés dans l'aventure d'une pratique révolutionnaire non éclairée ou insuffisamment éclairée par une théorie révolutionnaire correctement définie. Le résultat global de cette pratique aventuriste est « le recule sur tous les fronts des forces motrices du progrès, la remise en cause de tout ce qui était acquis, le rejet à un avenir lointain et incertain de toute possibilité de reprise de la lutte ».

Mais inversement une théorie révolutionnaire non actualisée par la pratique révolutionnaire est au mieux une illusion. Son danger réel et permanent, c'est également l'échec cuisant, une fin, non plus héroïque mais ridicule. Il n'est que de songer à la longue liste des leaders qui ont succombé au péril du verbalisme révolutionnaire pour s'en convaincre. Aussi bien en Afrique qu'ailleurs, il s'est trouvé des dirigeants qui ont beaucoup, même trop parlé, sans suffisamment penser et agir et, comme nous avons eu l'occasion de le dire « qui ont défié l'impérialisme sans créer les bases concrètes d'un combat victorieux contre lui, ou tout au moins d'une résistance ou d'une retraite honorable, permettant de reprendre l'offensive dans

un avenir prévisible. L'impérialisme les a observés et les a éliminés au moment qu'il a jugé opportun ». Combien de théories ont vieilli de cette sorte pour mourir sans avoir vécu, sans avoir contribué à changer quoi que ce soit dans le cours de l'histoire.

La nécessité d'une dialectique de la théorie et de la pratique sur le plan général de la connaissance et de la transformation du monde, et sur le plan particulier de la conduite d'une révolution sociale n'est plus à démontrer. La Révolution, ce n'est ni une pratique sans tête, ni une théorie sans pied. C'est une totalité pratique-théorie, un couple de forces indissociables, tout divorce durable étant fatal à l'une et à l'autre.

Dans leur assaut à la conquête du monde, la théorie et la pratique ne cheminent pas toujours de front. Selon certaines étapes dans le grand parcours, selon le contexte, l'une peut être momentanément en avance par rapport à l'autre et lui frayer le chemin. Mais le déplacement doit toujours se faire dans le même sens, sans divergences, sans écarts notables, grandissant et prolongé, mais au contraire avec des retrouvailles périodiques et fréquentes en vue de se confronter, s'éprouver et s'il y a lieu, se réconcilier. La dialectique théorie—pratique n'est d'ailleurs pas contestée sur le plan scientifique. Le savant sait qu'il est vain d'essayer de tricher. Pour découvrir, pour inventer, il sait qu'il faut procéder à des expériences et à des généralisations des résultats obtenus, pour aboutir à des théories cohérentes. Ce travail ne revêt aucun caractère de classe

LES RISQUES DE DIVORCE

Mais s'il n'y a pas de sciences bourgeoises, il y a des savants bourgeois et réactionnaires qui peuvent être animés de préoccupations inhumaines. On peut à ce propos rappeler des expériences effectuées par des savants Hitlé-

riens sur des hommes. Et l'on a pu dire que le caractère de classe ne réside ni dans les faits ni dans les lois, ni dans les méthodes scientifiques mais dans les interprétations philosophiques et dans l'application pratique de telle ou telle science. Ainsi, un grand savant peut se révéler petit philosophe en introduisant dans l'interprétation des résultats de ses recherches des éléments parasitaires idéalistes qui ne présentent aucun intérêt pratique, ou en se prêtant à une utilisation injuste inhumaine ou anti-historique de son savoir. Or, comme aime le souligner le camarade Ahmed Sékou Touré, une connaissance, une œuvre n'ont de signification que par leur taux d'utilité pour l'Homme.

Il y a des cas où c'est la théorie qui a du mal à emboîter le pas à la pratique. L'homme travaille de ses mains, agit, accomplit des tâches pratiques et quotidiennes. Mais son cerveau ne se met pas en mouvement, sa pensée reste paresseuse et lente à se mettre au rythme des exigences de la pratique qui, elle, est asservie aux exigences de la vie quotidienne.

Ce retard de la théorie sur la pratique a caractérisé les Sociétés au début de leur histoire.

Il continue de caractériser les sociétés d'aujourd'hui dans certains domaines. Mais il continue surtout de caractériser les activités des peuples africains pour des raisons parfaitement compréhensibles; le retard historique et économique, scientifique, technique et technologique, retard dû à l'oppression et à l'exploitation de l'Europe impérialiste et colonialiste, à travers la traite des noirs, l'occupation coloniale, l'économie de retraite, l'aliénation culturelle. Le rendement de nos activités souffre d'une certaine immaturité de la notion et de la nécessité de connaissances précises, de données quantitatives, de mesures et de statistiques rigoureuses.

On ne sent pas suffisamment l'intérêt de rassembler des faits d'expérience, des documents, de les classer. de

les critiquer, de les exploiter en vue d'aboutir à une certaine généralisation à une théorie de l'action. On ne lit pas assez, on ne consulte pas assez en Guinée les œuvres, les revues et journaux du Parti pour s'éclairer. Les expériences du Parti ne sont pas suffisamment connues dans leurs infinies réalités parce que les responsables des organismes dirigeants n'exploitent pas en vue de l'enrichissement de la théorie tous les résultats de leur pratique révolutionnaires. Bien sûr dans ce domaine la théorie n'épuise jamais toutes les ressources et richesses de la pratique, pas plus d'ailleurs que celle-ci n'actualise l'intégralité d'une théorie. Mais il y a un minimum à exiger. Or nous pouvons considérer que nous sommes en deçà de ce minimum. Les responsables n'écrivent pas assez, ne fournissent pas à la Permanence nationale assez de rapports sur leurs activités. Pourtant ils ne dorment pas. Les contre-révolutionnaires, les ennemis de classe, les impérialistes en savent quelque chose. Le temps n'est pas maîtrisé, quantifié et délimité pour fixer des délais impératifs aux actions.

Le résultat est que les fruits d'une pratique, pourtant féconde, sont souvent perdus. Dans les secteurs de la gestion des faux bilans sont présentés : des bilans donc inexploitable car non conformes à des réalités mal cernées.

Dans les Secteurs sociaux, la révolution a enregistré des succès éclatants mais insuffisamment connus, centralisés et popularisés, car non toujours consignés dans des rapports et des statistiques qui obéissent à un minimum de rigueur scientifique.

L'instituteur, l'infirmier, le médecin, et peut-être le Directeur d'entreprise aussi, travaillant, pratiquent, mais ils ne se rendent pas assez compte de ce qu'ils font. Ils ne prennent pas assez de temps pour procéder à une critique, des résultats, des expériences, tirer les leçons pour mieux se conduire. On a pu dire qu'il n'y a de sciences que de

mesures, entendez, appréciation, bilan, rapports, statistiques, classement, critiques, tentatives de généralisation.

A l'ouverture d'un séminaire le Secrétaire Général du Parti nous a invité à penser intensément, à réfléchir sur ce que nous faisons. L'Europe nous a subjugué parce qu'elle a, avant nous, maîtrisé la science et la technique, grâce à la compréhension des vertus de la théorie et de la pratique scientifique à laquelle elle a accédé.

Aujourd'hui nous sentons la nécessité de nous imposer cet effort. Il faut commencer.

Donc déjà sur le plan purement scientifique il peut exister des tiraillements, des risques de rupture, entre la théorie et la pratique, tout au moins à certains stades du processus de la conquête de la science et de son utilisation.

Mais c'est surtout sur le plan des sciences sociales, singulièrement les sciences politiques, que ce risque est le plus grand et ses conséquences les plus préjudiciables aux progrès de l'humanité. Le risque est plus grand parce que ici l'enjeu n'est pas seulement d'ordre intellectuel et philosophique, mais aussi et surtout d'ordre matériel.

La pratique révolutionnaire met en cause des intérêts matériels, des privilèges, des positions sociales. C'est là tout le problème et l'origine de toutes les difficultés que rencontrent les révolutionnaires sincères dans la conduite de la révolution. C'est que la difficulté bien connue du passage de la théorie à la pratique atteint ici son paroxysme. Or on ne peut pas tricher avec la pratique. C'est clair, ou on a un comportement concret de révolutionnaire ou on ne l'a pas. Néanmoins il importe d'être vigilant, car une théorie révolutionnaire bruyante peut servir de couverture à une pratique contre-révolutionnaire. Mieux, sur le plan de la Révolution la théorie est toujours menacée d'un danger mortel qui est la confusion. Or si la révolution est un fait

marquant de notre époque, la confusion comme arme contre-révolutionnaire est en train de devenir un fait également marquant. Le Secrétaire Général du PDG le rappelle avec insistance : «Le plus grand danger pour la Révolution à notre époque c'est la confusion».

Cette confusion peut revêtir plusieurs formes.

Les contre révolutionnaires les plus initiés parlent parfois de la nécessité, que personne ne conteste, d'adapter toute démarche révolutionnaire au contexte local, de respecter en particulier dans la construction du socialisme, les valeurs qui font l'originalité de l'Afrique, pour altérer la doctrine socialiste au point de lui vider de tout son contenu.

Ainsi est né le concept de «Socialisme Africain» qui préconise le retour à l'Afrique traditionnelle qui, selon ces sociologues d'un nouveau genre, est fondamentalement socialiste. Le fondement philosophique proposé pour ce socialisme est résumé dans la théorie de ce que leurs auteurs appellent la négritude et que le Secrétaire Général du PDG appelle la mystification. Que dit la négritude ? Ceci que l'Afrique est toute sensation pure; l'Africain ne sait ni quantifier ni observer, mais vit une situation. Nous avons reconnu que sur le point de l'observation et de la quantification, l'Africain présente des insuffisances mais pour des raisons historiques que nous avons déjà expliquées, et non pour des raisons ontologiques. Mais poursuivons. Selon les théoriciens de la négritude le nègre africain acquiert la connaissance uniquement par participation et intuition. C'est l'Europe fécondée par la Grèce antique qui peut acquérir la connaissance par la raison. On connaît la formule qui fait la honte de l'Afrique : la raison est hellène, l'émotion africaine. Le nègre africain ne se distingue pas de l'autre, de l'objet qu'il regarde.

Le nègre africain est un champ de pure sensation et j'en passe. Et on propose une telle théorie comme fondement du socialisme, le socialisme africain, il est vrai. Mais le socialisme c'est la science fondée donc sur des lois objectives et non sur des données métaphysiques. La traduction pratique du socialisme africain, c'est le capitalisme sous-développé, la prosternation devant le néo-colonialisme.

L'obligation où se trouvent des leaders africains de parler socialisme, de se définir et de se dédouaner vis-à-vis de lui, et vis-à-vis des aspirations de leurs peuples est bien sûr un hommage que le vice rend à la vertu mais aussi un piège qu'il lui tend et c'est plus important car conduisant à des graves conséquences pratiques. C'est néanmoins signe que le socialisme est en train de devenir, est déjà devenu une exigence des peuples.

La théorie du Socialisme Africain, la théorie de la négritude sont des théories arbitraires, qui ne procèdent d'aucune pratique, d'aucune réalité et ce faisant, n'ont aucune chance de s'actualiser dans une pratique, de trouver un jour une application féconde. Leur rôle c'est de désorienter les Peuples Africains en les plongeant dans la confusion. Mais il arrive que l'histoire prenne sa revanche de façon ironique, voire féroce.

La théorie de la négritude en particulier, les théories du socialisme africain en général, en faisant du culte de la singularité une vertu africaine dans le but dissimulé de mettre le continent à l'abri des courants révolutionnaires qui secouent le monde, les auteurs de ces théories en voulant apparaître aux peuples africains comme les uniques et farouches défenseurs de l'authenticité africaine, ont abouti sur le plan pratique à des résultats contraires à ceux escomptés — ils sont aujourd'hui identifiés tels qu'ils sont réellement — des vulgaires caisses de résonance des

théories du capitalisme décadent, des théories irrationalistes de la culture bourgeoise dans sa décadence.

D'autres théories, dialectiquement liées à la pratique au moment de leur élaboration au feu des luttes populaires ont fini par se séparer de leur compagne la pratique qui les incarne, mais c'est parfois le fait de la nature des régimes, du contexte historique du capitalisme. Il en est ainsi de la théorie de l'humanité de la liberté, de l'égalité et de la fraternité auquel ont fait écho sur le plan pratique, l'inhumanisme de l'exploitation des masses laborieuses sur le sol national et aussi surtout l'inhumanisme de la conquête, de l'occupation coloniale, du fusil et de la cravache.

Il en est ainsi de la théorie de la démocratie qui se traduit sur le plan pratique par la démocratie formelle, la démocratie de substitution.

D'autrefois le divorce entre la théorie et la pratique ne sont pas le fait de la nature du régime, mais des hommes, de leur infidélité, de leur trahison ou de leur médiocrité. Ainsi aujourd'hui, la théorie des rapports internationalistes militants sur la base des exigences politiques et historiques est menacée sur le plan pratique de se dégrader en de vulgaires rapports marchands ; la théorie de la révolution destinée à renverser le système exploiteur se dégrade en une pratique de réforme, de lent grignotage, de petites revendications matériels dont on espère que les effets cumulatifs conduiront sans bruits au résultat rêvé.

Ici et là on assiste à une véritable baisse de tension révolutionnaire consécutive au succès de la révolution sur le plan économique. C'est une révolution conjoncturelle, momentanée qui s'achève parce que sa tâche qui était de sortir un pays d'une certaine situation est considérée comme achevée. L'histoire est pleine d'ironie et de surprise. Qu'un bourgeois riche soit anti-révolutionnaire, c'est normal et conforme à la nature des choses. Que de révolutionnaires devenus relativement riches à travers et

avec leurs peuples grâce à la Révolution cessent d'être révolutionnaires, cessent de croire à la dialectique du développement, c'est aberrant et contre-révolutionnaire.

Plus près de nous, c'est-à-dire à travers la Révolution que notre peuple conduit, nous faisons tous les jours l'expérience de difficultés dans la vie du ménage, théorie pratique, plus particulièrement la difficulté du passage de la théorie à la pratique. Les raisons de ces difficultés sont en partie d'ordre général, non spécifique. C'est parce que les réalités à connaître et à transformer sont d'une complexité déconcertante, parce que la théorie n'est pas infailible dans la prévision des conditions du succès de la pratique, parce qu'il arrive que les efforts déployés par les hommes pour réunir ces conditions n'aboutissent pas dans les délais prévus, délais au cours desquels on est assuré que la théorie garde toute sa valeur et toute son actualité, mais au delà desquels elle peut être dépassée.

D'autres raisons des difficultés dans les relations théorie-pratique sont, chez nous aussi et peut-être surtout chez nous, dues à la défaillance des hommes, de leur infidélité, de leur trahison, de leur duplicité.

Ainsi, nous comptons encore dans nos rangs une armée de révolutionnaires bruyants dans les meetings et les assemblées générales, qui crient plus fort que tout le monde « VIVE LA REVOLUTION », mais n'en croient pas un mot et qui dans la pratique, et en privé, ont des comportements provocateurs et contre-révolutionnaires.

Mais la plus grande difficulté du passage de la théorie à la pratique se manifeste à propos de la théorie de la voie capitaliste de développement. Personne ne dira qu'il n'est pas d'accord. Mais en pratique beaucoup cherchent et trouvent des accommodements avec ce principe dès qu'ils sont en position de le faire, c'est-à-dire dès qu'ils se retrouvent à un poste d'autorité ou de gestion. Plus grave

encore, comme il a été remarqué, il se trouve même des gens simples, parfois des ouvriers ou des petits fonctionnaires qui ayant objectivement tout à gagner et rien à perdre dans la voie révolutionnaire tracée, refusent cependant de jouer cette carte aux côtés de la collectivité dont ils sont parties intégrantes, optent pour l'aventure individuelle avec l'espoir de devenir un jour plus riche que les autres. C'est un cas de refus du présent et de l'appel de la société pour une attente paresseuse d'un avenir hypothétique, ou une course hargneuse et obstinée, derrière une fortune fuyante, inaccessible par des moyens honnêtes.

La pratique du vol, du trafic, du détournement, le gaspillage, l'insouciance sont autant de défi à notre théorie socialiste.

Le slogan « PRODUIRE POUR SE SUFFIRE » condensé d'une théorie socialiste juste a subi des altérations dans l'interprétation qu'en a donné la petite bourgeoisie, les hauts fonctionnaires qui ont confisqué à leur niveau les grands moyens de production comme les tracteurs, confisqué de grandes étendues de terre qu'ils exploitent d'ailleurs sans compétence, sans soucis majeurs de rentabilité pour n'avoir pas eu à investir leurs propres biens, mais plutôt ceux dérobés au peuple. D'ailleurs, il est de notoriété publique que la plupart des propriétaires de tracteurs cultivent très peu la terre pour leur propre compte, mais les louent plutôt aux paysans, les vrais cultivateurs, à 5 000 francs l'hectare soit selon des renseignements que nous avons et que nous livrons sous réserve 20 000 francs par jour. Ainsi, ici aussi comme ailleurs il y a des interventions parasites qui s'imposent comme intermédiaires entre la théorie et la pratique pour fausser cette pratique qui s'impose entre le Parti et les militants, pour tenter de fausser leurs rapports.

La théorie révolutionnaire du Parti sur l'égalité, mais plus encore sur l'égalité entre l'homme et la femme est

acceptée parce qu'il serait scandaleux de s'y opposer publiquement, mais bafouée en douce dans son application.

La polygamie condamnée par l'histoire et le Parti continue de bien se porter grâce en partie d'ailleurs à la complicité des camarades femmes elles-mêmes. Les cas de mariages clandestins, de concubinages se multiplient. Les besoins en certificats médicaux permettant aux hommes de continuer d'être polygames augmentent et donnent lieu parfois à des pressions intolérables sur les travailleurs du corps médical

La réforme de l'enseignement qui a été un véritable coup de canon tiré sur les séquelles de la colonisation culturelle a été chaleureusement accueillie et acceptée par tout le monde, parents et élèves compris. Mais sur le plan pratique certains responsables essaient et parfois réussissent à soustraire leurs enfants à l'application de cette mesure. Certains élèves, certains étudiants tout en reconnaissant sur le plan théorique la nécessité historique de la réforme, déploient des efforts surhumains, inventent des stratagèmes de toutes sortes, pour quitter le pays et aller chercher ailleurs ce qui est mis à leur disposition sur place. C'est une minorité heureusement. La grande majorité reste et joue le jeu, mais parmi elle il s'en trouve qui sont des inquiets permanents, qui semblent rester faute d'avoir eu le moyen de partir. Il y en a d'autres qui restent mais en faisant du chantage, en essayant de faire admettre qu'ils ont du mérite à rester, que c'est une faveur qu'ils accordent au peuple, au Parti et à la Révolution. Heureusement, répétons-le, ce n'est là qu'une minorité qui n'a rien appris. La majorité des élèves et étudiants a compris. La réforme de l'enseignement s'est imposée par les résultats qu'elle a déjà permis d'obtenir.

Il y a d'autres domaines où le divorce entre la théorie et la pratique tourne parfois au comique, parfois à la tragédie, parfois à la tragi-comédie. Le Parti a pris posi-

tion contre toute pratique irrationnelle, toute pratique injustifiable, tyranique, réactionnaire qui asservit l'homme, le terrorise, et l'humilie. Reprenant cette théorie émancipatrice du Parti à leur compte, nos jeunes à travers leurs créations artistiques, ont couvert de ridicule les marabouts, les sorciers, percé les secrets des forêts sacrées et des cavernes, dénoncé le racisme, le tribalisme, le régionalisme, le recours à l'irrationnel, à la combine à la place du mérite et à l'appréciation objective. Le Parti a intensifié la propagande à travers ses organismes à tous les niveaux contre ce mal social incompatible avec la construction d'une nation moderne.

Mais les résultats sont encore loin d'être ceux que nous aurions voulu. Jamais les marabouts et les sorciers n'ont été aussi sollicités. Que des vols et des détournements soient sur le point d'être découverts ou le sont déjà ; que des rumeurs courent sur des mutations, nominations ou révocations de responsables, on court chez les marabouts ; on court chez eux pour des problèmes déjà résolus, pour des situations déjà satisfaisantes, pour que cela dure et aille de l'avant pour qu'aucun dérangement n'intervienne.

On pourrait seulement en rire, s'il n'y avait pas parfois à en pleurer. Or, il est arrivé et il arrive encore que les marabouts et les sorciers recommandent des sacrifices trop coûteux dont notamment des sacrifices humains.

Des militants du parti, des citoyens ont été tués, sacrifiés aux ambitions, au fanatisme, à la superstition d'individus monstrueux. Pendant que le parti mobilise, encadre et éduque les masses populaires sur les places publiques et dans ses permanences, des drames se jouent dans le silence des cavernes, des forêts et des cases. Pendant que le parti livre une guerre âpre aux voleurs, dans les «concos» de la capitale, les marabouts sont à pied d'œuvre pour sauver ces voleurs. Bien sûr ces marabouts sont aussi des

musulmans qui se préoccupent malgré tout de la paix de leur conscience. Et ils se posent la question : Ont-ils le droit de sauver les voleurs ? Oui, répondent-ils après réflexion et peut-être référence à leurs petits bouquins - «Voler la collectivité ce n'est pas voler». Voilà une théorie sur mesure, qui va à la pratique maraboutique comme un gant. Ces marabouts sont musulmans, mais ont intérêt à ignorer que l'islamisme condamne le vol, vol de biens privés et vol de biens publics. Ils ont intérêt à ignorer le conflit qui opposa un jour SAIDINA ALIA, le premier théoricien de la religion, à sa fille parce que celle-ci, avec l'accord du gardien du trésor, avait osé emprunter un collier pour la durée d'une fête. Elle avait emprunté - elle devait rendre.

Voilà rapidement énumérés un certain nombre de cas de difficultés dans les rapports théorie-pratique, des difficultés qui persistent malgré l'acharnement avec lequel le Parti s'efforce de les aplanir par le moyen notamment de l'éducation, la formation idéologique, mais aussi par des mesures pénales sévères contre les pratiques criminelles. Nous avons remarqué que la théorie n'épuise pas toute la richesse des réalités et de la pratique, qu'inversement, la pratique n'actualise jamais toute l'étendue et la portée d'une théorie. Il y a un taux d'harmonie entre théorie et pratique et l'ambition de la révolution c'est d'élever toujours davantage le degré de cette harmonie qui ailleurs ne saurait être légitimement appréciée sans tenir compte du contexte historique.

Le Parti Démocratique de Guinée a vingt deux ans d'existence, onze ans de gestion d'un Etat. Il fait face à une contre-révolution impérialiste permanente qui entretient des agents aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Il fait face à des réalités sociales, des pratiques, par nature lentes à évoluer qui souvent défient pendant longtemps tout effort entrepris pour les transformer. Aussi, c'est dans l'ordre des choses, c'est normal que des retards, des

échecs, soient enregistrés dans l'harmonisation de notre théorie et pratique de la révolution. Il suffit seulement d'avoir une vision globale des données de cette révolution une appréciation globale de ses résultats. Cela permet de se rendre compte que les échecs sont d'ordre historique, des difficultés du moment, des retards dans la marche, mais malgré tout celle-ci continue inexorablement. Pour le mouvement révolutionnaire les échecs, et les retards présentent autant d'intérêt que les succès, parce que par la méthode de la critique et de l'auto-critique ces échecs peuvent être expliqués, intégrés et exploités dans les préparatifs des succès futurs. D'ailleurs, si ces pratiques qui défient la théorie continuent de survivre c'est sur le plan qualitatif, de l'échantillonnage; sur le plan quantitatif, elles sont en voie d'être ébranlées par la guerre qui leur est faite. La conscience collective prend le pas sur l'individualisme sous l'effet de l'éducation et de la formation idéologique. Déjà les masses constatent l'impuissance des fétiches et des gris-gris puisqu'elles ont eu à assister à l'exécution de marabouts et féticheurs criminels.

Déjà le peuple n'admire plus les richesses accumulées sans se préoccuper de savoir leur origine, n'accepte plus l'argent comme fondement de la valeur de l'individu et de sa signification sociale.

Les voleurs, les nouveaux riches savent qu'ils ne peuvent plus se prévaloir publiquement et isolément de leur richesse pour s'imposer. C'est désormais rare qu'ils en parlent même sans précaution, qu'ils fassent visiter leurs réalisations à tout venant. C'est désormais entre initiés et à mots couverts qu'on parle de ce genre d'affaire. Cette clandestinité est signe que quelque chose a changé. Cette perspective de changement des attitudes et des mentalités, de la mutation de l'option populaire dans le sens du mépris

pour les adversaires petits—bourgeois, les racistes et les fanatiques de l'irrationnel, nous les devons aux succès déjà remportés dans le combat pour le socialisme, par la formation idéologique des militants, les nationalisations des secteurs clefs de l'économie, la lutte contre l'impérialisme et ses complices.

Oui nos résultats sont loin d'être ceux que nous aurions voulus, ceux que nous ambitionnons. Mais qu'auraient-ils été sans le P.D.G. et la Révolution ? La situation qui prévaut dans d'autres pays africaines permet d'y répondre. Des individus continuent de trahir, des individus continuent d'échouer mais comme le dit le Secrétaire Général du Parti, « le Peuple, lui, ne peut pas se trahir, ne peut pas échouer ».

Il y a une fidélité collective à la révolution, une fidélité plus active, qualitativement supérieure aux infidélités individuelles, une fidélité populaire invincible. C'est cela qui déroute nos ennemis, surpris de voir tous les complots qu'ils fomentent écrasés, les difficultés économiques qu'ils aggravent et exploitent, surmontées.

Ce prodige n'est bien sûr pas dû au hasard. Il est dû à la nature du P.D.G., Parti de masse organisé et fonctionnant sur des bases scientifiques, sur la base de la maîtrise de la dialectique théorie pratique dans toute la mesure du possible.

Le P.D.G. tout le long de sa lutte a tiré les leçons de l'histoire. Il a noté en particulier comment tout le long du processus du développement de l'Humanité, les régimes qui se sont succédés ont eu chacun à élaborer une théorie des pratiques qui les caractérisent.

La pratique esclavagiste était abondamment justifiée en théorie. Ainsi Aristote élaborait une théorie dont la société avait le plus grand besoin pour le repos de sa con-

science. Il découvrit que les hommes sont répartis en deux groupes de nature différente—d'un côté ceux qui, dès leur naissance, sont destinés à commander, les hommes libres; et de l'autre côté, ceux qui sont destinés à obéir parce que n'ayant pas la plénitude de leur raison, ne pouvant être employés que pour leurs forces corporelles et qui, ce faisant, n'ont rien de mieux à faire que d'obéir. Platon, son maître considérait l'exploitation des esclaves comme nécessaire afin de permettre aux philosophes gouvernants de se consacrer aux tâches nobles. D'autre part des contes et anecdotes fleurissaient accréditant l'idée de la veulerie, de la bassesse des esclaves, de leur peur du fouet. Les agents de la Religion s'employaient à convaincre les masses populaires que le pouvoir des riches descend des dieux.

Le régime féodal, autre régime d'exploitation, dû également élaborer une théorie destinée à soumettre ses victimes, réduire les risques de réactions violentes. L'arme essentielle fut empruntée à la religion, qui prêchait la résignation aux masses populaires exploitées, présentait le respect de la hiérarchie comme condition d'admission au Paradis, les rois et les seigneurs comme des représentants de Dieu sur la terre.

Le régime capitaliste, régime d'exploitation masquée, élaborer des théories confuses destinées à désorienter et à tromper les travailleurs à exploiter.

La théorie de la liberté (entendez liberté d'entreprise, liberté d'exploiter) de l'égalité, de la fraternité. l'Humanisme de la Renaissance réclamant la laïcité, l'affranchissement des entraves de la Féodalité ont constitué le berceau du capitalisme.

Cet humanisme, il faut l'ajouter, était teinté d'une doctrine prédestinée, le machiavélisme qui enseignait que

pour atteindre les objectifs personnels ou ceux du groupe c'est-à-dire de la classe, tous les moyens étaient bons y compris la violence, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie.

Enfin vient le dernier né des régimes de classe, le régime socialiste dont l'avènement a été longuement préparé par des théories révolutionnaires, sur lesquelles il est inutile de s'étendre et des pratiques tactiques et stratégies de lutte qui aujourd'hui constituent des armes infailibles de libération dans les mains des classes et peuples opprimés.

Dans ce long processus, les responsables du P.D.G ont noté, l'alliance d'une théorie et d'une pratique comme la condition indispensable à l'existence d'un régime et à sa prospérité. Mais ils ont compris aussi que la connaissance générale de la dialectique de la théorie et de la pratique ne dispense pas d'une étude des situations concrètes.

Au contraire elle y invite. Or une situation concrète est faite de réalités concrètes. La dialectique appliquée de façon rigoureuse à l'étude de ces réalités crée les prémisses indispensables au processus de leur transformation révolutionnaire. A partir des réalités de 1946 la méthode dialectique a permis au Parti de se diriger avec certitude vers les objectifs. qu'il s'est successivement fixés, pour atteindre l'étape d'aujourd'hui qui est celle du socialisme. Ce mouvement ascendant, depuis les origines fortement marquées par les divisions tribales jusqu'à nos jours, a des phases de crises, d'accélération ou de ralentissement, mais jamais d'arrêt.

Ainsi, constitué à sa naissance par une coalition de groupements ethniques, ayant chacun son programme, le Parti ne tardera pas à rompre ces barrières et à aller aux individus, à tous les individus, sans considération de leur

appartenance ethnique, pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, le Parti populaire parce que incarnant les aspirations de tout le peuple et œuvrant sans cesse pour leur satisfaction.

S'agissant de la doctrine, des objectifs poursuivis, tous ont également évolué par étapes de qualité progressivement supérieure, en fonction des réalités du moment et de leur évolution prévisible. Pendant longtemps les dirigeants du Parti restèrent dans le cadre système colonial, s'efforçant d'obtenir son aménagement pour le rendre moins inhumain, moins injuste, moins exploiteur, exigeant notamment le respect des «DROITS DE L'HOMME» proclamés par la constitution de l'Union Française. Mais les réalités de la lutte en décidèrent autrement. La violence des réactions de l'Administration coloniale et de leurs instruments, les chefs de Cantons, en accélérant la prise de conscience des masses populaires opprimées conduisit à une radicalisation plus rapide de la lutte, posant l'impossibilité de tout aménagement d'un système fondamentalement inhumain et affirmant la nécessité et la possibilité de sa destruction. Cet objectif devait être atteint à l'occasion du REFERENDUM de 1958. Au lendemain de cette date, le Parti se fixa un nouvel objectif, celui de la création des fondements d'une nation véritable. Pour ce faire il instaura le régime de la Démocratie Nationale qui, en faisant les contradictions internes déjà perceptibles permit d'entraîner toutes les couches et les classes sociales dans le combat pour la consolidation de la souveraineté contre l'impérialisme et les différentes séquelles de soixante ans de domination étrangère.

C'était un compromis, que les différents groupes d'intérêts, celui notamment des forces progressistes d'une

part et des forces réactionnaires d'autre part, n'allaient pas manquer d'exploiter chacun à son profit. Ainsi en même temps que la Révolution se qualifiait, s'appropriant tous les secteurs vitaux de la Nation, industrie, commerce, Banque, Energie, une classe bourgeoise prenait naissance parmi les agents de l'Etat chargés de la gestion. La lutte de classe réapparaissait brutalement comme ce qu'elle a toujours été, une réalité universelle et une nécessité historique. Elle fut déclenchée à partir de 1964 et elle continue en s'intensifiant, surtout depuis le 8e Congrès tenu en 1967 et dont la décision fondamentale a été la Radicalisation de la Révolution, avec la proclamation solennelle de l'option socialiste et la lutte de classes comme forme politique d'explication pratique entre les deux forces en présence.

Nous sommes ainsi à une phase décisive d'un long processus de modelage de la doctrine qui, repétons-le, a toujours répondu à deux soucis majeurs, celui, d'une part, de tendre à l'universel et de l'autre de coller intimement aux réalités, pour toujours mieux les cerner afin de mieux les **transformer**.

Sur ces démarches et les raisons de ces tâtonnements du Parti pour mettre au point sa doctrine, ses principes et ses méthodes de travail, sur la nature des objectifs qui ont été successivement définis et atteints, le Secrétaire Général du Parti s'explique ainsi qu'il suit et nous citons : « les tâtonnements qui ont marqué au départ la doctrine politique du P.D.G. étaient moins le reflet d'une quelconque insuffisance idéologique des cadres que la traduction concrète du rapport de forces prévalant dans le pays. Ils étaient aussi la manifestation du faible développement des classes sociales, du niveau de conscience politique des

masses laborieuses, notamment celles de la campagne... Le peuple ne peut adhérer à un programme politique que lorsque celui-ci lui est accessible, qu'il touche à ses besoins ressentis et lui ouvre des perspectives d'évolution par la satisfaction de ses légitimes aspirations au bien être» fin de citation. La méthode a toujours consisté à cheminer de la pratique à la formulation d'une théorie en vue d'une nouvelle pratique de type supérieur. Le 8e Congrès considéré à juste titre comme le plus grand moment de l'histoire de notre révolution est l'aboutissement d'une longue évolution au cours de laquelle la pratique et la théorie se sont qualifiées réciproquement et successivement.

Le 8e Congrès a proclamé la volonté du Peuple de Guinée et de son Parti de construire le socialisme, la Révolution culturelle socialiste et la lutte des classes comme les principaux moyens et méthodes pour atteindre ce but.

Au 5e Congrès en 1959 une délégation avait réclamé la proclamation du socialisme comme le seul moyen efficace pour sortir du sous-développement. Il lui fut répondu que le but visé par le Parti c'est l'émancipation totale du peuple par tous les moyens. Cette délégation n'avait pas remarqué, ce n'était peut être pas assez perceptible à l'époque, la trajectoire du mouvement révolutionnaire vers le socialisme. Pourtant celui-ci se construisait déjà sur le terrain. Il apparaît aujourd'hui, à la lumière de l'Histoire, que les objectifs socialistes étaient ceux du Parti dès sa naissance, du Peuple de Guinée dès qu'il a été mobilisé organisé et éduqué en vue de la lutte, du Gouvernement dès sa prise du pouvoir. Le visage du socialisme était déjà reconnaissable à la façon dont le combat était mené contre le colonialisme et la féodalité, à la façon dont les prérogatives de la loi cadre ont été exploitées, l'occasion

qu'offrait le référendum du 28 Septembre 1958 appréciée et saisie dans son importance historique. La lutte de classes méthodes de prise et de consolidation du pouvoir par le Peuple a toujours été pratiquée par le P.D.G. Elle a culminé avec la Loi-Cadre du 8 Novembre 1964 pour être proclamé solennellement au 8e Congrès.

La théorie est chaque fois formulée et proclamée à partir d'une pratique qui a fait ses preuves, ou à partir d'expérience en cours d'exécution, après une critique et une autocritique des résultats déjà obtenus ou attendus. La proclamation signifie que le processus de la maturation d'une situation a franchi un point critique, que les conditions objectives sont réunies pour un changement qualitatif, parce que notamment, la prise de conscience des masses populaires, sujet et objet de l'histoire, a atteint un niveau suffisant. Les décisions du 8e Congrès n'ont en quelque sorte fait qu'homologuer solennellement une réalité sur laquelle du reste, l'adversaire lui ne s'était jamais trompé, et contre laquelle dès le départ il s'était résolument déterminé, mettant en batterie tous ses moyens de repression : affectation arbitraire, révocation, provocation, agression, emprisonnement des responsables, trucage électoral et cela tout le long de la lutte de libération. Et aujourd'hui la même action continue avec acharnement sous forme de sabotage économique, de complot, de tentative d'assassinat. Oui le régime socialiste a été dès le départ identifié par ceux dont il est l'ennemi. La valeur de la proclamation du 8e Congrès c'est la valeur de l'engagement, mieux un serment prêté vis-à-vis de soi et devant le monde. Nous avons proclamé que nous construirons le socialisme ; nous ne pouvons plus ne pas faire. En fait nous sommes en train de le faire. Nous sommes lancés parce que nous avons commencé et nous avons tiré l'épée en avertissant que nous écraserons tout ennemi de classe qui se dressera sur notre chemin.

L'objectif est désormais clair pour tout le monde. La stratégie et la tactique pour y parvenir sont définies dans leur grande ligne. Le Parti est sur le pied de guerre. Il est vigilant et saura faire face à tous les problèmes particuliers qui se présenteront et dont la solution sera indispensable pour l'accélération de la marche. Il a assez d'expérience et sait que cela demande une souplesse extrême dans la pensée comme dans l'action, une application conséquente de la méthode dialectique. C'est une question d'analyse, d'appréciation et de connaissance, mais aussi et au même degré de savoir faire, une question de génie, mais aussi d'ingéniosité.

Mais le Parti a déjà donné la mesure de ses capacités dans tous ces domaines.

Au lendemain de l'indépendance, tirant les leçons des préparatifs du succès du « Non au Référendum » le Parti a discerné le problème brûlant du jour ; celui de l'unité nationale, de l'unité du Peuple pour résister victorieusement aux assauts déjà prévisibles du colonisateur qui se consolait en pensant avoir perdu des élections, mais non une colonie. Ce problème brûlant fut magistralement résolu dans le cadre du régime de démocratie nationale mis en place et qui offrait à chaque individu, à chaque groupe d'intérêt, de mettre l'éponge sur le passé, de donner la mesure de son patriotisme, de son engagement concret dans le sens de l'intérêt général, contre l'impérialisme et le colonialisme. C'est cette période de grâce qui fut qualifiée par le Secrétaire Général du Parti de période de détente sur le plan intérieur, correspondant à une fermeté intransigeante sur le plan extérieur contre les colonialistes qui préparaient leur revanche. L'intérêt du régime de démocratie nationale était donc évident, nous l'avons déjà souligné, mais ses inconvénients étaient aussi connus, appré-

ciés. C'était notamment le risque de confusion sur le plan théorique à la faveur de laquelle les pêcheurs en eau trouble, les adversaires qui n'avaient pas désarmé, les agents de l'impérialisme, reprendraient de l'activité et mettraient en danger le jeune Etat révolutionnaire. Il y a un autre risque également prévisible : La contradiction principale — celle qui opposait la grande majorité du Peuple de Guinée à ses oppresseurs — disparue, des contradictions secondaires, opposant des ethnies, des couches sociales pouvaient évoluer vers des contradictions de nature antagonique, en accélérant notamment le processus de la structuration de travail, 210 sections regroupent chacune les comices risques, on savait que moyennant certaines précautions et mesures appropriées on pouvait y faire face. On avait fait la part du feu. Les avantages de la démocratie nationale étaient dans le contexte historique qui prévalait, supérieurs aux inconvénients. Bien sûr, il s'est avéré que les risques qu'on a accepté de courrir étaient réels. Des complots se sont succédés, mais ils ont chaque fois été écrasés par le Peuple mobilisé, organisé et vigilant. Une classe bourgeoise s'est constituée à bas bruit, à l'ombre de la ferveur populaire générale. Dès qu'elle s'est crue forte, qu'elle a jeté le masque elle s'est fait écraser. Nous croyons qu'elle mettra un certain temps pour se réveiller à nouveau de ses cendres et que le Peuple mettra largement à profit ce repit pour consolider encore davantage ses positions dans le domaine économique, social et culturel. Mais cette phase de détente intérieure dans le cadre de la démocratie nationale devait prendre fin avec le 8e Congrès. Comme l'indique le Secrétaire Général du Parti, le Congrès a donné lieu à une inversion de tactique parce que les situations s'étaient inversées. Sur le plan intérieur l'action émancipatrice du Parti a enregistré des résultats très satisfaisants. L'état de mobi-

lisation du Peuple, son organisation, sa prise de conscience, ses capacités d'intervention dans la lutte et dans la gestion se sont puissamment accrus. Les travailleurs, les femmes, les jeunes, fer de lance du combat libérateur, contre nos insuffisances, les archaïsmes, les pratiques irrationnelles et aussi contre les exploiters de classe ont perfectionné leurs organisations et leur fonctionnement. A travers et par le vigoureux et long brassage de l'ensemble du Peuple, salariés et paysans, hommes et femmes, jeunes et vieux, conservateurs réactionnaires et progressistes, un clivage est dessiné distinguant la grande majorité, la presque totalité du Peuple acquise à la Révolution et prête à la radicaliser, face à une minorité réfractaire de bourgeois irrécupérable.

D'autres problèmes théoriques dont le bien fondé n'est plus contesté, mais dont les méthodes et la possibilité d'application des solutions pratiques soulèvent des difficultés et des divergences entre Parti révolutionnaire sont en voie de trouver concrètement, sur le terrain, la forme pratique d'application possible et prévisible compte-tenu du contexte actuel.

Il en est ainsi de la théorie du dépérissement de l'Etat. Le Secrétaire Général du P.D.G. explique dans le Tome XIII, la compréhension que nous avons de ce problème et sa forme pratique d'application possible. Il dit, nous citons : « Nous proclamons notre accord avec cette thèse s'il faut entendre par « dépérissement » de l'état la décentralisation de l'état de manière que le Peuple dans sa majorité sinon dans son unanimité intervienne directement, à tous les échelons pour agir et contrôler les structures et les rouages de l'Etat...

« Mais croire que le dépérissement de l'Etat se fera de lui-même ou qu'on y procédera de façon délibérée est une hérésie puisqu'on mettrait fin de ce fait à l'Etat d'orga-

nisation de la société même, remettant en cause et compromettant le progrès... »

Voilà qui est clair et conforme aux données de l'histoire. En effet, nous assistons aujourd'hui à une nécessité croissante de consolider l'état exploiteur mais aussi l'état révolutionnaire parce que précisément comme le faisait remarquer le Secrétaire Général du Parti lors de ses dernières conférences éducatives, l'état n'est pas neutre. Il est au service d'une classe, même si cette classe comprend la majorité ou la totalité du Peuple. C'est une arme dans la main d'une classe pour garder le pouvoir si elle le détient déjà, le conquérir et consolider dans le cas contraire. L'état est indispensable même à un pays où la lutte de classe semble disparue, ne serait-ce que pour incarner l'état d'organisation de la société et défendre celle-ci contre un retour toujours possible des ennemis de classe. Comme dit encore le Secrétaire Général du Parti « la dictature existera toujours ». Il appartient au Peuple de faire en sorte qu'elle émane de sa volonté et qu'elle s'exerce dans le sens de ses intérêts. En tout état de cause, en Guinée, la forme possible de l'application de la théorie du dépérissement de l'Etat est déjà en chantier sous la forme de la conformité de la pratique à la théorie d'une démocratie réelle. L'Etat révolutionnaire est largement décentralisé et va l'être encore davantage au fur et à mesure du perfectionnement des capacités d'intervention des masses populaires. Du sommet le pouvoir touche déjà à la base, les quartiers et les villages à travers les comités de base du Parti et les Pouvoirs Révolutionnaires Locaux. La structure du Parti sert de cadre à cette décentralisation.

Dans le Parti tout le peuple est mobilisé et organisé sur la base de la ligne de masse et sur la base du centralisme démocratique dans huit mille comités de base, de quartier,

de village ou de Comités d'Unités de Production sur le lieu de travail, 210 sections regroupent chacune les comités de base d'un arrondissement, trente fédérations regroupent chacune les sections d'une région et enfin au niveau national le Bureau Politique National. Le Parti a par ailleurs ses organisations spécialisées, celles des jeunes, des femmes et des syndicats, toutes structurées à son image de la base au sommet. Les organismes dirigeants à tous les niveaux sont composés de membres élus en congrès soit plus de quatre cent mille élus et assumant des responsabilités sur une population de quatre millions. Si l'on ajoute que tous ces organismes se réunissent obligatoirement au moins une fois par semaine et qu'à la base les assemblées générales hebdomadaires des militants ne diffèrent en rien statutairement de leur congrès annuel — puisqu'ils peuvent à chacune de ses occasions procéder à des nouvelles élections pour renouveler les organismes dirigeants — on peut constater que le Peuple de Guinée à travers les réunions de ses différents comités, tient pratiquement une fois par semaine un congrès, qu'il est donc le Peuple qui se réunit le plus pour parler de ses affaires, aussi bien celles du Parti que de l'Etat, pour exercer sans intermédiaire et sans restriction ses droits démocratiques. Sur le plan de l'exécutif les élus à la base assument ce que nous appelons le Pouvoir Révolutionnaire Local. En effet, en même temps que leurs responsabilités politiques ils assurent des responsabilités économiques et sociales en assurant notamment la distribution de marchandises et denrées de consommation courante, l'état civil, l'étude et la solution des problèmes scolaires et sanitaires etc...

Dans les villages, en zone rurale, le premier élu est le maire du village. Aux échelons au-dessus, le représentant de l'exécutif nommé par Décret est membre de droit de

l'Organisation Politique élu et participe à toutes les délibérations, décisions et exécutions des tâches. Le Commandant de l'Arrondissement est ainsi membre de droit du Comité Directeur de la Section, le Gouverneur de Région est membre de droit du Bureau Fédéral. Au niveau national les membres du Bureau Politique National contrôlent tous les secteurs d'activité. Ainsi de la base au sommet le principe de la prééminence du Parti est scrupuleusement observé. A tous les niveaux, l'organisme politique intègre les organes de l'exécutif et les contrôles. Le but visé est la décentralisation de l'autorité au niveau de la base en l'orientant de plus en plus vers la gestion des choses.

Toutes ces mesures font apparaître avec plus d'acuité la nécessité d'accélérer les mutations que le Parti opère dans les mentalités du Peuple de Guinée, de systématiser la lutte contre l'ignorance, l'analphabétisme, les pratiques irrationnelles, la mystification, le tribalisme, toutes les forces qui constituent une entrave à la marche du Peuple vers le progrès. Pour atteindre ces objectifs une révolution culturelle socialiste a été déclenchée le 2 Août 1968 et se déroule avec vigueur. Elle signifie le choix de la ligne de masse comme base de la politique culturelle, comme cette même ligne de masse a été la base de la création, de l'organisation et du fonctionnement du Parti lui-même. Elle se traduit par l'intensification de l'effort d'alphabétisation et de la formation idéologique des masses populaires, l'extension de la scolarisation avec renforcement de la liaison de l'Ecole à la vie, l'orientation de l'enseignement vers la maîtrise des sciences et des techniques et aussi la démocratisation de la direction et de la gestion de tout patrimoine scolaire, grâce à l'élection à cet effet par les élèves de Conseil d'Administration à la tête de chaque établissement. Ces Conseils d'Administration composés de treize mem-

bres élus parmi les élèves et d'un membre de droit jouant le rôle de conseiller, le Chef de l'Etablissement, décidant de tout ce qui touche à la vie de l'Ecole Guinéenne. Ils discutent et adoptent les programmes de l'enseignement et des activités productives et assurent le contrôle de leur exécution. Ils gèrent les crédits, les biens immobiliers et mobiliers. Enfin, ils organisent la discipline et les modalités de son application à tous et à chacun. Parallèlement la démocratisation des méthodes de la communication du savoir a été décidée dans le sens d'un dialogue et de discussion entre professeurs et élèves et une organisation collective des études et même des examens donnant lieu à l'attribution de notes collectives en plus des notes individuelles. Ainsi l'apprentissage de l'exercice de la Démocratie et des bases du socialisme devient désormais une préoccupation majeure de notre jeunesse scolaire comme il reste la préoccupation majeure de l'ensemble du Peuple.

Les Services de Sécurité sont déjà décentralisés au niveau du Peuple à travers la milice, le Service Civique et tous les militants. Une pancarte, non loin de l'Ecole du Parti dit ceci : « En Guinée tout militant est devenu soldat et tout soldat devenu militant ». A l'opposé les militaires et les agents de service de sécurité sont sortis de la tour d'ivoire où ils sont enfermés dans d'autres pays., ont cessé de vivre en secte muette, ont rejoint les rangs du Peuple à travers leurs activités économiques et artistiques et plus récemment à travers leurs activités politiques et militantes. Déjà, l'écart entre la théorie du dépérissement de l'état et sa pratique s'est réduit de façon notable.

Aujourd'hui grâce à tous ces efforts, déployés dans tous les domaines, grâce aux résultats déjà obtenus et ceux déjà prévisibles nous pouvons affirmer que la Révolution se porte bien en Guinée. Bien sûr l'ennemi ne désarme pas.

Il ne désarmera pas. Il est même encouragé à continuer par les succès qu'il remporte à travers le continent. Après avoir renversé un à un tous les autres régimes progressistes africains, il avertit que maintenant il ne reste que la Guinée, que c'est donc maintenant le tour de la Guinée.

Une autre théorie clef de la Révolution, celle de l'alliance naturelle de la classe ouvrière et de la paysannerie, trouve une application pratique en Guinée. Parce qu'au point de vue historique le Parti sait ce que la Révolution doit aux travailleurs salariés à travers leurs luttes syndicales contre le colonialisme, à travers le rôle qu'ils ont joué au lendemain de l'indépendance pour remettre l'état sur ses pieds au moment où les occupants fuyaient après avoir caché ou brûlé archives et documents, mis des machines en panne. Le Parti sait le rôle stimulant joué par le syndicalisme dans les luttes politiques. Mais il sait aussi et apprécie l'appui apporté par la paysannerie qui s'est refusée à se complaire dans son légendaire immobilisme et conservatisme, qui s'est refusée à être le suppôt du colonialisme et de la féodalité. Les raisons de cet apport positif de nos paysans sont simples et d'ordre historique. C'est parce qu'ils étaient exploités, humiliés par les colonisateurs et les féodaux. Ils étaient victimes de sévices, de pillage de leurs productions agro-pastorales. C'est parce que l'exploitation, passé un certain seuil, conduit l'exploité à une prise de conscience qui conduit à l'organisation des exploités et à la lutte pour se soustraire à l'exploitation. Les paysans guinéens ne pouvaient pas être indifférents à l'appel du P.D.G. pour le « **NON** » au **Référendum** », ce parti qui venait de les délivrer des griffes des chefs de canton. Mais mieux, le Parti dans son appréciation du rôle déjà joué par les salariés et les paysans, considère que ce passé glorieux de lutte doit répondre du présent et des perspectives d'avenir.

Aussi à l'occasion du 8e Congrès du Parti et du 5e Congrès des Syndicats, le Secrétaire Général du Parti a-t-il insisté sur ce que la Révolution attend des travailleurs, la couche la plus consciente pour savoir qu'elle y a tout à gagner et rien à y perdre. S'agissant des paysans le Parti sait le rôle révolutionnaire qu'il peut attendre d'eux, notamment à travers la production agricole, à travers l'application du slogan « PRODUIRE POUR SE SUFFIRE ». Le Parti sait que de plus en plus les paysans sont entrain de prendre conscience de l'exploitation dont ils risquent d'être l'objet de la part des hauts fonctionnaires accapareurs des grands moyens de production agricoles, terres et engins et ce faisant ils se prêteront de plus en plus aisément à l'organisation coopérative, seul moyen pour eux d'accéder aux bienfaits de l'agriculture mécanisée et de résister à la voracité des riches.

Les paysans sont capables d'être révolutionnaires. CHE GUEVARA est mort faute du soutien de la paysannerie Bolivienne. Mais cela ne veut pas dire que cette paysannerie est incapable d'être révolutionnaire ; cela veut plutôt dire que dans les pays comme le nôtre, la Révolution est impossible sans l'adhésion de nos camarades des zones rurales.

Effectivement les succès de certaines révolutions notamment la Révolution chinoise, vietnamienne et algérienne ont passé par la campagne qu'elles ont systématiquement investie pour ensuite étouffer l'ennemi dans les villes et l'anéantir. Bien sûr les travailleurs salariés y ont eu leur part, même déterminante peut-être dans certaines phases. Bien sûr il y a des révolutions qui doivent leur succès essentiellement ou uniquement aux luttes ouvrières. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que la dialectique nous commande d'avoir une vue globale des choses,

d'apprécier objectivement les réalités concrètes mais aussi les réalités potentielles quant aux possibilités d'intervention de telle ou telle couche sociale dans la Révolution. Les paysans comme les ouvriers ont objectivement tout à gagner dans le succès de la Révolution. Il est vain de disserter sur leur position respective, leur capacité respective. Dans un pays comme le nôtre, les travailleurs salariés ne sont rien sans la paysannerie et celle-ci n'est rien sans les salariés techniciens des milieux urbains. Salariés et paysans forment une unité dialectique dont la Révolution a le plus grand besoin.

La mobilisation des fonctionnaires et techniciens des villes vers les campagnes pour animer l'action paysanne et hâter l'initiation de l'agriculteur à l'usage des techniques modernes, procède de la conscience que le Parti a de cette unité dialectique qu'il importe de parfaire en éliminant toute contradiction, toute incompréhension entre ces deux couches révolutionnaires.

La compréhension de toutes ces réalités à la veille du 8e Congrès devait nous permettre de conclure que la Révolution se portait bien, qu'elle était mûre pour la radicalisation, que la fermeté révolutionnaire pouvait être appliquée à l'intérieur contre la bourgeoisie naissante dans le cadre de la lutte de classe et qu'une détente pouvait intervenir dans nos rapports avec l'extérieur, sûrs que nous étions désormais d'être les plus forts

Il y a d'autres problèmes de rapports entre la théorie et la pratique, mais ce qui est important c'est que les dirigeants de la Révolution savent que tous les succès remportés sont dûs à notre fidélité à cette réalité objective qu'est la dialectique nécessaire entre la théorie et la pratique.

Sur le plan culturel, nous venons de démontrer à la face du monde, à l'occasion du Festival d'Alger, qu'aucun

pays ne détient le monopole des temples de la culture. Nous venons de nous confronter aux autres états africains et de tirer de cette confrontation la seule leçon qu'il y avait à tirer : il n'y a que la Révolution pour mettre tout un Peuple en mouvement, libérer toutes ses facultés créatrices. Nous avons fait triompher à Alger la notion de la dialectique du général et du particulier, de la spécificité et de la variété culturelle à la base de l'unité et de l'universalité culturelle au sommet. C'est dire qu'au rendez-vous de l'universel sur le plan culturel nous avons apporté une contribution que même nos ennemis les plus jurés ont été contraints de reconnaître et de saluer. Mais ce n'est là que l'aspect culturel de la Révolution que nous conduisons. Au rendez-vous de l'universel sur le plan de la Révolution tout court, nous viendrons les mains pleines. Nous viendrons apporter le fruit de notre expérience d'un Parti de masse, d'un Parti Populaire. Nous viendrons expliquer aux autres comment, par un brassage savant et patient dans le creuset de la Révolution, nous avons fait des masses guinéennes une masse d'élite. Nous irons, en un mot, présenter une théorie universelle de la construction du socialisme à partir d'une situation originale, celle créée par une longue période d'occupation colonialiste.

Dr. Alpha Taran Diallo

DE LA THEORIE DE LA REVOLUTION CULTURELLE SOCIALISTE EN GUINÉE

PAR LE CAMARADE LOUIS BEHANZIN

Tirant leçons, matières et méthodes de la pratique révolutionnaire du PDG et afin de poursuivre cette pratique avec des armes améliorées, avec un outillage plus affiné et plus puissant, le Secrétaire Général du Parti de la Révolution Démocratique Africaine en Guinée, a magistralement jeté à Kankan le Deux Août 1968, les bases de la Théorie Culturelle Socialiste, ouvrant ainsi à tous les militants un vaste champ de recherches philosophiques et politiques, toujours dialectiquement liées à la pratique quotidienne.

Il s'agit d'un champ de combat révolutionnaire, un champ de « destruction-construction » où se confrontent d'une part, les vieilles métaphysiques esclavagiste, féodale ou bourgeoisie d'asservissement et d'autre part, la philosophie de la Révolution du Peuple, Révolution radicale et totale.

Il s'agit d'une entreprise historique qui, çà et là, polarise l'énergie de plusieurs peuples, indiquant que nous entrons peut-être dans un nouvel Age, l'Age de la Souveraineté Culturelle du Peuple, l'Age de la Souveraineté consciente, à l'instar des Ages de la Pierre taillée, du Bronze, du Fer.

Notre cours n'a pas pour propos d'exposer des recettes toutes faites, mais de faire le point d'une théorie, d'ouvrir d'autres volets et surtout d'inviter la jeune génération de militants révolutionnaires à s'armer davantage pour s'assurer la maîtrise du nouveau terrain de combat.

Et puisqu'il s'agit du Peuple, c'est d'abord vers lui qu'iront nos premières réflexions.

I. — DU PEUPLE

Référentiel légitimement absolu et suprême dans le domaine économico-politico-culturel, énergie créatrice unique, les peuples depuis l'aube de leur grandiose aventure (il y a peut-être 100 000 ans) jusqu'à nos jours, se créent et recréent à travers les entreprises les plus rudes et constituent les seuls acteurs de l'histoire de l'Humanité.

L'Histoire de l'Humanité n'est pas celle de l'homme individu, mais d'ensembles structurés d'hommes, elle est celle des Peuples. Nous voulons signifier, qu'au regard de l'Histoire de l'Humanité, l'unité agissante n'est pas l'Homme individu mais le Peuple. Et ici, il ne s'agit pas d'une vaine gymnastique stylistique mais d'un essai d'appréciation scientifique des données, aux fins de conduire avec moins d'aléa l'analyse des motivations, des comportements et des actes des Peuples et celle de la source de l'énergie sociale qu'ils utilisent, les règles méthodologiques auxquelles ils se conforment.

L'aventure de Robinson CRUSOE nous dispense de donner quelque consistance au jeu qui constituerait à envisager un Peuple réduit à un seul homme. Nous ne nous arrêtons pas davantage au jeu d'algébristes oiseux qui nous conduirait à nous demander à partir de quelle population un ensemble structuré d'hommes devient Peuple. Pour nous, le mythe du premier homme est une production du substantialisme réactionnaire de la sociologie bourgeoise européenne.

Le premier problème qui nous préoccupe est l'assertion fondamentale de notre Parti à propos de la **pérennité**

du Peuple : « L'homme vit quelque cent ans, le Peuple est éternel », proclamons-nous.

C'est que le peuple est éternel mais non figé.

Le peuple est éternel, car au long du temps et à chaque moment on peut trouver un moment qui lui est antérieur et où vivaient déjà quelques uns de ceux qui vivent en ce moment. Nous voulons dire qu'à tout moment le peuple est effectivement témoin de ce qu'il a été au moment antécédent, et effectivement acteur de ce qui est fait dans la durée antécédente. Il y a donc continuité bio-culturo-historique dans un devenir progressif, traversant des étapes chaque fois niées et dépassées, en vue de nouvelles synthèses d'un plus fécond dynamisme.

Cette continuité n'exclut pas, bien sûr des discontinuités éventuelles dans la vitesse de développement. La souveraineté du peuple de Guinée, sanctionnée par son vote du 28 Septembre 1958, était déjà partiellement contenue en lui avant ce 28 Septembre, mais seulement, le cours du développement du peuple a subi une accélération à partir du 28 Septembre qui a introduit une discontinuité dans sa vitesse. C'est sur la vitesse et sur l'accélération du cours de ce développement que se situe le choc historique positif se répercutant à son tour sur l'état du peuple.

L'objectif que l'on fait souvent à la théorie de l'éternité, de la pérennité des peuples c'est le constat de la « disparition » de maints peuples au cours de l'histoire.

Il nous faut nous expliquer :

D'abord les partitions, les migrations et les fusions font partie de l'histoire des peuples et leurs résultats sont souvent interprétés, d'une façon erronée, comme une disparition de peuple. C'est la substitution du concept métaphysique de Destin à la notion scientifique de devenir qui est souvent responsable de cette erreur.

Ensuite il existe effectivement des disparitions pratiquement totales de peuples, des guerres d'extermination, des génocides opérés à froid, mais au regard de l'histoire ces faits doivent être versés au compte d'une ultra- amplification de la lutte des peuples, de sorte que nous n'escamotions nullement le problème en disant que le peuple est en général éternel. Et nous ajoutons que lorsque nous en arrivons à considérer l'ensemble des peuples, l'assertion de l'éternité de cet ensemble devient stricte sauf cataclysme d'ordre astrophysique tel une éventuelle extinction de notre soleil, extinction qui amènerait la disparition de toute vie sur notre terre au bout de quelques minutes.

Nous avons également affirmé que le peuple est le référentiel absolu, suprême, tous termes que nous considérons en général comme des concepts métaphysiques, anti-scientifiques, non dialectiques, cependant que nous avons choisi de rester dans le domaine de la Science et d'éviter toute incursion dans le théologique quelle que soit la valeur d'une telle incursion qui, pour nous, deviendrait une excursion de surcroît stérile.

C'est que nous postulons que la donnée de base de l'Univers Humain c'est les peuples auxquels tout ce qui est social est référé et qui ne se réfèrent à aucun autre repère. Nous savons qu'on peut nous sommer de dire à quoi est référé l'Univers cosmique. Nous répondrons alors que s'il est vrai que l'Univers cosmique existe indépendamment du sujet connaissant que sont les peuples, son existence de plus en plus connue ne se manifeste qu'à travers le processus d'appréhension scientifique et pratique par le sujet connaissant et qu'en conséquence pour nous l'Univers n'existe que pour autant que nous existons en tant qu'ensemble de tous les peuples et que dès lors, si au lieu d'envisager l'Univers hors de l'activité connaissante nous

saisissons l'Unité « peuple-Univers » dans le processus de la connaissance active il devient légitime de prendre comme repère suprême, s'agissant du domaine humain, soit le peuple entier, soit une partie du peuple. Le seul problème revient alors à se prononcer sur cette alternative : sur qui, du peuple entier ou d'une partie du peuple, doit se porter le choix en fait de référentiel suprême ?

Tout choix peut paraître d'abord sectaire, donc scientifiquement inexhaustif ou incomplet. Écoutons en effet le plus représentatif des philosophes bourgeois européens, nous avons nommé Hegel, théoricien de l'idéalisme objectif. Les passages que nous nous permettrons de citer sont assez longs. Nous nous en excusons. C'est que Hegel, le plus rusé des philosophes bourgeois européens affirme bien la primauté du peuple, mais seulement en tant que forme concrète de l'Esprit, de la Raison, de l'Idée, laquelle devient autonome pour se cristalliser dans l'Etat, lequel se substitue ainsi à la totalité du peuple. Et comme l'Etat est conduit par la classe dominante ou des élites, nous voilà complètement anesthésiés et sagement conduits à accepter la primauté de cette « classe Supérieure ». Il s'agit encore ici de cette dialectique hégélienne, fine, mais opérant toujours à rebours. Mais écoutons Hegel :

« La forme concrète que revêt l'Esprit que nous concevons essentiellement comme conscience de soi n'est pas celle d'un individu humain singulier. L'Esprit est essentiellement individu, mais dans l'élément de l'histoire universelle nous n'avons pas affaire à des personnes singulières réduites à leur individualité particulière. Dans l'histoire l'esprit est un individu d'une nature à la fois universelle et déterminée : un peuple ; et l'Esprit auquel nous avons affaire est l'Esprit du peuple.

Les Esprits populaires à leur tour se distinguent selon la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes, selon la su-

perificialité ou la profondeur avec laquelle ils ont saisi l'Esprit.... La conscience des peuples dépend du savoir que l'Esprit a de lui-même... La conscience de l'Esprit doit se donner une forme concrète dans le monde, la matière de cette incarnation, le sol sur lequel elle prend racine n'est autre que la conscience générale, la conscience d'un peuple ; c'est elle qui constitue ses mœurs, son droit, sa religion, etc,... Elle forme la substance de l'Esprit d'un peuple et même si les individus n'en sont pas conscients elle demeure comme leur présupposition. Elle opère comme une nécessité : l'individu est formé dans cette ambiance et ignore tout le reste. Cependant il ne s'agit pas d'un simple effet de l'éducation. La conscience d'un peuple n'est pas transmise à l'individu comme une leçon toute faite, mais se forme par lui : l'individu existe dans cette substance.

Cette substance générale n'est pas le cours du monde : au contraire ; celui-ci se dresse impuissant contre elle. Aucun individu ne peut dépasser les limites que lui assigne cette substance. Il peut bien se distinguer des autres individus, mais non de l'Esprit de son peuple. Il peut être plus intelligent que les autres mais il ne peut pas surpasser l'Esprit de son peuple. Ne sont intelligents que ceux qui ont pris conscience de l'Esprit de leur peuple et se conforment à lui. Ce sont les grands hommes de ce peuple et ils le conduisent selon l'Esprit général. Les individus disparaissent pour nous et n'ont de valeur que dans la mesure où ils réalisent ce que réclamait l'Esprit du peuple. Dans la considération philosophique de l'histoire on doit éviter des expressions du genre : cet Etat ne se serait pas effondré s'il y avait eu un homme qui, etc... Les individus disparaissent devant la substantialité de l'ensemble et celui-ci forme les individus dont il a besoin... L'Esprit du peuple est donc l'Esprit Universel dans une figure particulière qui

lui est subordonnée mais qu'il doit revêtir dans la mesure où il existe, car avec l'existence apparaît également la particularité. » Fin de citation.

Comme vous le voyez, nous sommes enclins à être d'accord avec Hegel sur plus d'un point à travers les passages que nous venons de citer. Cependant, le désaccord est fondamental, car, et nous citons encore Hegel :

« Cet élément essentiel où la volonté subjective et l'Universel s'unissent, est le tout éthique et l'Etat dont il est la figure concrète... Ainsi, l'Etat est le lieu de convergence de tous les autres côtés concrets de la vie : art, droit, mœurs, commodités de l'existence.

Dans l'Etat, la liberté devient objective et se réalise positivement... C'est seulement dans l'Etat que l'homme a une existence conforme à la Raison. Le but de toute éducation est que l'individu cesse d'être quelque chose de purement subjectif et qu'il s'objective dans l'Etat. Tout ce que l'Homme est, il le doit à l'Etat : c'est là que réside son être ». Fin de citation. Il y a là une intégration totalitaire, fasciste de l'individu à l'Etat exploiteur, car il s'agit essentiellement de l'Etat bourgeois, instrument de coercition de la classe dominante, plus précisément de l'Etat Prussien exploiteur universalisé dans la dialectique idéaliste subtile de Hegel. En effet, citation :

« A notre époque, il est indispensable de s'élever au-dessus du point de vue limité des classes et s'informer auprès de ceux qui sont dépositaires du droit de l'Etat et détiennent le Pouvoir gouvernemental. **D'AUTANT PLUS QUE LES CLASSES AUXQUELLES L'ACCES A L'INFLUENCE POLITIQUE DIRECTE EST PLUS OU MOINS FERME S'ENTHOUSIASMENT POUR LES PRINCIPES MORAUX ET Y VOIENT UN MOYEN DE SE CON-**

SOLER DE LEUR INFERIORITE ET DE DISQUALIFIER LES CLASSES SUPERIEURES ». Fin de citation.

C'est clair pour Hegel, le référentiel suprême est la classe dominante et non le peuple. Or, nous autres nous postulons que le référentiel suprême est le peuple, et soutenons cependant que ce postulat a une base scientifique qui n'est donc nullement sectaire bien qu'étant une position de classe. En effet :

a) — Nous constatons que la classe dominante dans chaque Société reconnaît cette évidence qu'elle vit des œuvres des masses populaires qu'elle domine mais ajoute que cet ordre est naturel. C'est déjà reconnaître que seul le peuple est responsable de la production de la vie et du peuple et de sa classe dominante.

b) — Nous constatons que de l'Archanthropien à l'homme d'aujourd'hui la ligne générale de l'évolution va dans le sens du progrès incessant et que tout repère scientifique pour l'étude l'histoire humaine doit avoir pour base l'élément en progrès mais non celui en régression, or incontestablement cet élément c'est le peuple, à telle enseigne que les classes dominatrices, pour faire accepter leur domination, s'évertuent à expliquer que celle-ci n'a d'autres raisons que le progrès du peuple. Même la colonisation serait faite pour sauver les peuples colonisés de la barbarie. Et la cynique théorie du « Fardeau Moral du Blanc », le « White Moral Burden » est dans son fond l'hommage que le vice rend à la vertu, mais l'hommage cynique d'un raciste. Le raisonnement du colonialiste raciste est le suivant : l'ordre historique est bien celui de l'évolution des peuples, or « les peuples arriérés » ne peuvent pas évoluer sans nous, donc aller les civiliser devient notre charge morale, notre fardeau historique. Et voici que les peuples se redressent

géants, pour se débarrasser de leurs excroissances aberrantes.

Voici nos conclusions aux termes de ces constatations objectives : bien que prendre le peuple comme référentiel absolu et suprême soit une position de classe, il s'agit de la position de la classe du peuple reconnue par toutes les autres classes comme celle dont le progrès est à l'ordre de l'histoire. C'est donc la seule position scientifiquement juste.

Prendre la classe dominante comme référentiel absolu revient à parachever culturellement la domination des classes. C'est aller à contre courant de l'histoire, c'est tourner le dos à l'histoire humaine. L'objet de cette introduction est de délimiter la base de référence et d'essayer de préciser certainement les notions auxquelles nous avons souvent recours, telle que : « Peuple », « Primauté du Peuple », « Eternité du peuple », etc... Il nous faut encore voir d'un peu plus près ce que c'est que la classe exploiteuse et la classe du peuple, dans quels rapports fondamentaux elles entrent dans la production et la reproduction de la vie, quelle est la nature des intérêts qui les divisent.

II — CLASSES SOCIALES ET CULTURE

Nous savons que toute société humaine est divisée en couches antagoniques, en classes sociales en conflits latents ou patents.

Nous savons que le fondement du clivage en classes antagoniques est la convergence d'intérêts de ces diverses couches.

Mais jusqu'à présent, l'analyse qui nous permet de comprendre l'évolution des rapports sociaux, la nature des antagonismes qui opposent les classes les unes aux autres, la nature de la lutte qu'elles mènent, cette analyse s'arrête en général aux intérêts visibles, ceux afférents

aux moyens matériels de la production sociale, au rôle qu'elles jouent dans l'organisation sociale du travail. Il est certes juste de constater que la société est divisée en classes antagoniques sur la base de rapports conflictuels dérivant d'intérêts opposés et d'observer que les intérêts matériels des diverses classes appartiennent à l'ensemble de ces intérêts antagoniques, mais l'analyse reste cependant insuffisante quand elle réduit l'ensemble des intérêts antagoniques aux seuls intérêts matériels.

Lénine précise bien : « On appelle classes, de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système historique défini de la production sociale par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par la loi vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, donc par les moyens d'obtention et l'importance de la part de richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre à cause de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée, l'économie sociale. » Et il semble ne s'agir toujours que d'intérêts matériels.

L'analyse scientifique reste très incomplète quand, dans son appréciation des antagonismes sociaux, elle néglige de prendre en considération le moyen décisif qui distingue l'homme de la bête, qui permet à l'homme de créer et de transformer : la culture faite de la somme des expériences et des réalisations humaines, de la somme des acquis de l'homme, de tout le savoir et le savoir-faire qui portent et sur les rapports de l'homme à la nature et sur les rapports intra-sociaux. Nous y reviendrons.

L'analyse scientifique a d'autre part démontré que c'est le travail humain et non le capital de l'économie politique vulgaire qui est créateur de toute richesse et en

particulier créateur de tout capital: elle a démontré de ce fait que tous les biens matériels sont créés par le peuple, seule unité historique agissante et en conclut que toute accumulation de ces biens dans les mains d'une minorité est une usurpation, usurpation dont le Peuple dans sa lutte permanente prend progressivement conscience pour aiguïser le combat et l'orienter dans le sens de la prise du pouvoir politique et économique, et nécessairement du pouvoir culturel comme nous le verrons plus loin.

La plus grande contribution du marxisme au combat pour la Révolution Socialiste est d'avoir découvert ce mécanisme de l'appropriation des biens du Peuple par quelques-uns et d'avoir ainsi armé idéologiquement le Peuple travailleur. L'instrument scientifique de cette analyse marxiste, nous le savons, c'est le matérialisme dialectique. Cet instrument d'analyse garde toute sa puissance et toute son efficacité et n'est nullement responsable du caractère inachevé de la théorie qu'elle a permis d'établir ; et du reste cette théorie, parce que scientifique, ne peut être qu'inachevée, gardant ainsi tout son dynamisme et toute sa fécondité. Elle ne se présente pas comme un système clos, un système mort, un système métaphysique, elle n'est pas absolue, elle est relative et historique. C'est là le mérite de cette théorie.

Il appartient à nous tous, à travers nos luttes dans des conditions spécifiques, de poursuivre l'élaboration de la théorie, afin d'avoir une arme toujours appropriée et afin de ne pas nous figer dans le fétichisme ou le culte de tout fait, tout cuit. Il est erroné, au regard de la méthode matérialiste dialectique redynamisée sur le terrain de nouvelles expériences populaires de ne considérer la culture que comme superstructure. Expliquons nous :

Sur la base de rapports de production déterminés, les hommes créent une culture déterminée, qui dans sa genèse, se présente comme superstructure, mais aussi qui par son développement (devient et) se comporte en forces productives, en moyens de production des biens de toutes sortes, et va jusqu'à s'incorporer tous les biens matériels produits par l'homme qui sont effectivement des éléments culturels.

La culture accumulée, parce que se trouvant à la base de toute production ultérieure, se cristallise en infrastructure.

Dès lors le problème du mode d'appropriation de la culture en tant que moyen de production de tous biens matériels et immatériels doit être abordé par la science, étudié et résolu avec plus de sérieux et de détermination que celui du monde d'appropriation des seuls biens matériels, celui-ci n'étant qu'un élément de celui-là.

Faute d'avoir accordé à ce problème toute l'attention qu'il requiert, maints pays à régime socialiste souffrent aujourd'hui de certaines convulsions et il s'y développe certains processus de transformation qui affectent le cours de la Révolution quand ils ne la compromettent pas. Quelques faux théoriciens tel un James BURHAM, en arrivent à conclure à l'impossibilité de l'avènement de toute société socialiste et postulent que ce qui est historiquement prévisible c'est le régime technocratique.

« Capitalism is dying but Socialism is not coming ». « Le Capitalisme est en train de mourir mais le Socialisme n'est pas en train de venir » professait doctoralement James BURHAM entendant par là qu'il est impossible au peuple de prendre le pouvoir, puisque le Peuple serait incapable d'assumer le pouvoir organisationnel qui est du domaine de la culture.

Après la prise du pouvoir politique d'abord, économique ensuite par le Peuple, il peut bien se constituer, né

de la Révolution, un groupe « d'organisateurs » qui s'emparent du pouvoir culturel technique et se constituent en une pseudo-classe de technocrates ayant la propriété privée non des moyens matériels de production (usines, terre, richesses naturelles, etc...), mais la propriété presque exclusive de la technique de décisions, d'organisation, de contrôle, d'exécution, de répartition, à un niveau lui permettant la domination de toute l'économie. Et si l'on objecte que tout ce pouvoir culturel unilatéralement détenu par ce groupe ne vise qu'à produire pour le bien du Peuple, c'est dans l'idéalisme que l'on retombe, car pour que la démocratie soit réelle, il faut que non seulement le pouvoir soit exercé pour le Peuple, mais encore et surtout qu'il le soit par le Peuple, et non par les « managers » cités plus haut. Nous craignons que dans certains pays socialistes, le pouvoir ne soit en train d'être exercé par des « sociaux managers ».

La théorie de la Révolution, quand elle n'aborde pas le problème du mode d'appropriation de culture, quand elle n'entreprend pas la solution du problème, la théorie de la Révolution reste fragmentaire et la Révolution précaire et compromise à terme.

Mais au préalable il convient d'aborder et d'élucider un problème: celui de la genèse de la culture, celui de sa création.

Soit les assertions telles que : « La culture est créée par le Peuple », « il existe une culture de type féodal, une culture de type socialiste, » « il n'y a pas de Peuple une culture du type socialiste, » « il n'y a pas de Peuple féodal, bourgeois ou impérialiste ». Ces assertions deviennent contradictoires si le problème que nous posons n'est pas élucidé. Car enfin comment un Peuple pourrait-il créer une culture d'un type contraire à sa nature, alors que nous savons que toute culture est créée par le Peuple ?

Il est hors de doute que la culture étant le produit du travail conscient, et le Peuple étant l'agent unique de tout travail conscient la culture est le produit du Peuple. Mais le Peuple à tout moment, en toute circonstance et en tout lieu ne crée pas n'importe quelle culture, il ne crée pas une culture uniforme ; le Peuple crée la culture, du régime économique-social qui le régit ou, plus exactement, la culture que crée le Peuple tend vers le type du régime politique correspondant. En effet, dans un régime dominé par une classe sociale, la culture qui est créée par le Peuple est consommée par cette classe, elle est donc celle convenant à la consommation de cette classe, elle est celle qui consolide et développe les prérogatives de cette classe dominante, elle est du type du régime établi par cette classe, si bien que l'analyse superficielle ou intéressée pour des raisons idéologiques conclut à la création de la culture par la classe dominante et non par le Peuple.

Un régime hostile au Peuple amène ce même Peuple à créer un type de culture hostile au Peuple, un type de Culture qui tend à consolider le régime oppresseur.

La culture est très complexe, elle ne se laisse pas définir de manière dogmatique, on la décrit. Chaque Société vit dans son climat culturel, climat culturel en perpétuel devenir. Chaque être social en porte des éléments ; de même tout produit social est porteur de culture. Plus que climat, la culture est un champ, un champ culturel ayant ses lignes de forces, lignes de forces culturelles constituant tout un réseau.

Chaque société définit le mode d'accumulation de la culture dans chaque individu, mode d'accumulation conforme au régime politique, c'est-à-dire que sous un régime de domination de classe, la culture est accumulée au sein de la classe dominante.

Prenons un régime bourgeois. La classe bourgeoise y représente moins de 20% de la population totale. Considérons-y ceux des individus qui ont accumulé en eux les éléments de culture intervenant dans les décisions, le contrôle, la conduite des affaires conditionnant toute la vie de cette société 90 % proviennent de la classe bourgeoise et seulement 10% des ouvriers et des paysans (ces pourcentages sont ceux, officiels, d'un pays bourgeois-européen).

Rien d'étonnant alors que la ligne principale de développement de cette société (développement économique et socio-culturel) soit essentiellement bourgeoise. Nous voulons dire que même le comportement de la classe dominée tend à épouser le profil bourgeois. Il n'y a plus aucune contradiction à reconnaître que la Culture est créée par le Peuple, qu'elle est dans le Peuple et que cependant elle est accumulée par une classe dominante qui l'utilise comme instrument décisif de domination, d'exploitation, d'oppression et de mystification. La culture bourgeoise est l'instrument du pouvoir bourgeois, de même que toute culture est le vrai instrument de tout pouvoir relativement constant. Elle se transmet conformément à la ligne d'élite s'il s'agit d'un régime d'exploitation de l'homme par l'homme et conformément à la ligne de masse s'il s'agit d'un régime populaire.

Dans une société régie par l'idéologie de domination de l'homme par l'homme, l'exploitation est évidemment assurée par l'appropriation de la classe dominante des moyens de production, de l'appareil de direction et de coercition, mais cette propriété ne peut durer et se développer que si cette même classe détient ce qui l'impulse, la culture de classe, par exemple, la culture bourgeoise.

Tout le champ culturel devient celui de cette classe : les techniques de production sont celles qui répondent le

mieux aux besoins de cette classe dirigeante, et dans cette société, elles se répandent en techniques universelles, or les techniques de production sont des éléments de culture. En régime bourgeois, l'industrie dans sa conception comme dans son organisation, son programme et son fonctionnement, l'agriculture, les communications, la médecine, l'éducation, tout ce qui contribue à assurer la vie doit avoir comme objectif principal la satisfaction des besoins de la classe bourgeoise qui oriente et canalise ceux de toute la société. Or, industrie, agriculture, communications, médecine ne sont rien d'autre que des éléments de culture. La philosophie, la littérature, le théâtre, la musique le cinéma, tous les arts se créent, se développent, se répandent pour la consommation de la classe bourgeoise dont la satisfaction doit déterminer celle de toute la société, et toutes ces choses ne sont rien d'autre que des éléments de culture. La mode, les plaisirs, les conventions amoureuses, le goût, tous ces éléments culturels sont ceux édictés par le caprice bourgeois. Et ils envahissent et pénètrent toute la société. Il s'agit d'un conditionnement systématique, d'un viol sous anesthésie.

Nous ne voulons nullement signifier que la classe bourgeoise dominante communique toutes ses exigences culturelles à toute la société, elle irait contre ses propres intérêts. Elle crée à l'intention de la classe exploitée des succédanés d'éléments culturels bourgeois qu'elle modifie au gré des nécessités politiques. C'est une affliction d'observer la piteuse application avec laquelle certains ouvriers bien « émoussés » des pays bourgeois essayent de s'assimiler des ersatz de normes bourgeoises. Ils en deviennent de véritables singes du maître. Ils deviennent autre qu'eux-mêmes : ILS SONT ALIENES. Leur idéal devient l'idéal du maître, idéal auquel ils ne peuvent atteindre mais dont la poursuite consolide la position du maître.

La culture bourgeoise, comme toute culture, crée son type d'homme et tout type d'homme est créé par la culture.

Nous ne voulons pas dire qu'il y a une infinité de types d'hommes, au vrai, il n'y a que deux fondamentaux, le reste est une question de variantes. Ces deux types d'hommes correspondent aux deux grandes classes idéologiques qui se partagent le monde depuis l'apparition de l'homme sur cette terre.

D'une part, la classe de l'idéologie de domination et de l'exploitation de l'homme par l'homme comme de la prosternation devant cette domination et de l'autre, celle de l'idéologie, de la démocratie intégrale, du développement permanent du Peuple dans toutes les directions, de la complète réalisation de l'homme au sein de la société, de la primauté de l'historique sur le social et du social sur l'humain, du bannissement de tout germe de domination d'un homme sur un autre ou d'exploitation d'un homme par un autre, la classe du devenir transcroissant du Peuple. Ces deux classes idéologiques antagoniques induisent deux cultures elles-mêmes antagoniques et exclusives l'une de l'autre.

Par exemple la culture esclavagiste, féodale, bourgeoise, impérialiste, néo-colonialiste, quelles que soient les différences qui les distinguent, ne sont que des variantes d'une seule et même culture, celle correspondant à l'idéologie de domination et d'exploitation de l'homme par l'homme. Le vieux proverbe africain garde ici son actualité « Attacher une corde à la chèvre ou attacher la chèvre à la corde, c'est toujours pour le malheur de la chèvre qui, elle, est toujours attachée ».

Si nous n'analysons pas avec sérieux la réalité de classe idéologique induite par une classe économique qu'elle

contient, nous ne réussirons jamais à avoir une compréhension scientifique du processus des transformations sociales et de ce fait nous ne réussirons pas à dégager les principes et méthodes d'action nous permettant de promouvoir le progrès social et la -révolution. Nous ne comprendrons jamais pourquoi la prise de conscience révolutionnaire par les exploités est chose si difficile.

Nous ne comprendrons pas pourquoi et comment les meilleures auxiliaires de l'impérialisme néo-colonialiste dans son œuvre de néo-colonisation de l'Afrique se trouvent être des Africains faisant leur idéologie impérialiste dans son acception « d'Idéologie de prosternation devant la domination », aux fins d'avoir des miettes. Des dissertations métaphysiques « l'humain », « la nature humaine », « la morale humaine », « les faiblesses humaines » ne nous servent à rien ici, sinon à camoufler la réalité; force nous est de plonger dans le social et l'historique pour cerner un réel qui nous concerne et qui veut nous cerner puisque jusque parmi nous l'idéologie impérialiste s'efforce de recruter des adeptes, et plus d'un, parmi nous, est encore victime de la ligne d'élite.

Quand éduqué par les luttes qu'il mène le Peuple prend conscience de sa force et passe à la phase de la Révolution libératrice, il exproprie les expropriateurs. Il les dépouille de leur Pouvoir politique qu'il détruit pour le remplacer par le sien propre, il les dépouille des moyens de production qu'ils ont volés au Peuple.

Mais c'est alors qu'une autre lutte commence, moins visible, plutôt insidieuse, cependant plus âpre et plus décisive: la lutte pour le Pouvoir culturel, c'est-à-dire la lutte pour la réalité du Pouvoir. Seule l'issue de cette lutte décidera de laquelle, de la réaction ou de la Révolution, sera victorieuse.

Longtemps après l'expropriation de la classe exploiteuse, les membres de cette classe, solidement retranchés dans leur réduit culturel, attendent, ricanant, convaincus que pour faire fonctionner l'appareil, on aura besoin de leur assistance culturelle et que le pouvoir réel est en fin de compte au bout de la culture.

Quelle Révolution Populaire n'a-t-elle pas vécue cette tragédie : être contrainte d'utiliser, pour la survie de la Révolution, la compétence culturelle des ennemis de la Révolution ? Ici, nous quittons le domaine de la théorie pour entrer dans celui de la simple description scientifique d'un processus historique vécu. Mais cette tragédie, si éprouvante qu'elle soit n'est à ce niveau nullement mortelle pour la Révolution. Elle entre dans la tactique normale de la stratégie révolutionnaire : utiliser l'ancien pour créer le nouveau.

La faute politique consisterait à oublier que la Révolution démocratique est le triomphe de la culture, mieux, qu'elle est confondue avec lui et que dès lors, tout moyen utilisé pour ce triomphe doit se limiter à respecter scrupuleusement l'objectif fixé.

III DE LA REVOLUTION CULTURELLE SOCIALISTE EN GUINEE

Ici, comme ailleurs, et fidèle à ses principes et à sa stratégie d'action, le Parti Démocratique de Guinée a commencé non par la théorie, mais par la pratique de la Révolution ce qui surprend les théoriciens superficiels. S'agissant de la Révolution culturelle, le P.D.G. commença par la pratique et bien avant le Deux Août 1968.

Puisque la Démocratie véritable est le Pouvoir du Peuple exercé par le Peuple et pour le Peuple, et que la culture est reconnue comme l'instrument essentiel de tout pouvoir, la politique de communication de la culture à

la jeune génération doit être déterminée par le Peuple solidement organisé au sein de son Parti. Et c'est ainsi que les diverses phases de la réforme de l'enseignement et leurs contenus ont été, chaque fois, décidés et déterminés, non par quelques spécialistes experts en la matière, mais par les instances du PDG, et les difficultés rencontrées dans l'application de ces réformes comme les succès remportés témoignent à la fois de la justesse de la ligne et de l'existence d'une classe petite bourgeoise prenant conscience de ses intérêts de classe. La lutte de classes s'engageait déjà entre le Peuple conduit par le PDG et la classe bourgeoise naissante, prolongement intérieur de l'impérialisme international.

Une telle politique de classe ne peut pas être longtemps menée avec des moyens conçus à d'autres fins, les moyens hérités de l'époque coloniale.

Bousculant les vieilles traditions universitaires bourgeoises et décidé à dégager les moyens de sa politique, le Parti forma en quelques années quelques 500 professeurs destinés à encadrer les établissements d'enseignement secondaire, convaincu que là où est la conscience révolutionnaire, la formation est permanente, qu'en tout état de cause, il vaut mieux avoir des maîtres techniquement faibles mais acquis à la Révolution que des puits de savoir mais fossoyeurs conscients de la Révolution.

Dans le domaine de l'art et du sport (et le sport est un élément de culture), chacune des 8.000 cellules du Parti, c'est-à-dire des 8000 comités de base, est dotée de sa troupe pour chaque discipline alors qu'en régime bourgeois, l'art et le sport sont des privilèges de classe ou des manifestations organisées à des fins uniquement mercantiles.

Dans le domaine économique : production, monnaie, commerce, communications (domaine qui relève également de la culture), la pratique de la Révolution démocratique a déjà entrepris de restituer au Peuple toutes les responsabilités.

Enfin, et par-dessus tout, l'idéologie, cet élément culturel directionnel, est devenue discipline guide de toutes les activités et partout dispensée.

C'est après avoir ainsi engagé le combat pour la culture sur le plan pratique, c'est après s'être instruit au cours de l'action révolutionnaire que le PDG jugea opportun d'officialiser la théorie de la Révolution Culturelle Socialiste et d'opérer un bond en avant, et ce fut le Deux Août 1968 à Kankan.

Mais laissons le camarade Secrétaire Général du PDG, Responsable Suprême de la Révolution et Suprême Serviteur du Peuple, le Camarade *Ahmed Seku TURE* exposer cette théorie :

« Dans l'édification de la Démocratie, du pouvoir populaire, la prise par le peuple du pouvoir politique est nécessaire, indispensable, mais elle ne suffit pas, la prise du pouvoir économique est, elle aussi impérative mais insuffisante à elle seule.

Il est indispensable pour le peuple de maîtriser ses créations, de faire éclore et s'épanouir sa créativité, instaurer sa culture. Toute Révolution Politique, entraînant la Révolution économique, et qui ne poursuivrait pas son œuvre jusqu'à la Révolution Culturelle permanente et transcroissante est une Révolution compromise à terme. En ce sens et en dernière analyse, toute l'histoire de l'humanité est l'histoire d'une part de la lutte de la société contre la nature et d'autre part de longues et héroïques luttes des classes sociales en vue de s'assurer le pouvoir culturel, pouvoir culturel qui suppose le pouvoir politique et le pouvoir économique lesquels, à leur tour, ne se maintiennent et ne s'amplifient que par le pouvoir culturel.

La Révolution est un processus à la fois continu et dynamique de transformation de l'ordre ancien en un ordre nouveau consciemment déterminé par et pour le peuple. C'est ce qui nous fait dire que la Révolution est l'expression suprême de la culture qui sous-tend les activités créatrices du peuple.

C'est surtout par la prise de conscience culturelle que l'homme s'est libéré de l'animalité et tente de maîtriser la nature.

C'est surtout par le pouvoir culturel que le maître a pu justifier et maintenir sur l'esclave son pouvoir politique et sa domination économique.

C'est surtout par le pouvoir culturel (sous sa forme à la fois scientifique et spirituelle) qu'en régime féodal, le Roi et sa Cour dominaient et exploitaient économiquement le Peuple

C'est surtout par le pouvoir culturel qu'en régime capitaliste, la classe bourgeoise abuse du peuple laborieux maintenu dans un système d'exploitation totale, avilissante et abêtissante.

C'est par l'usurpation du pouvoir culturel (sous sa forme de science, de technique, de méthodologie et aussi d'art et d'une certaine vision du monde) que l'impérialisme néo-colonialiste tient, encore aujourd'hui, en laisse maints Gouvernements et exploite leur peuple qu'ils ont mission de servir.

Les Partis révolutionnaires ont longtemps pensé que le pouvoir politique conquis, le pouvoir économique pris, l'économie socialiste installée par l'appropriation collective des moyens de production, la culture populaire prendrait son essor automatiquement, mécaniquement, d'elle-même. L'analyse de l'histoire de l'édification du socialisme nous démontre que cette automaticité ne peut être. Elle nous démontre que si la Révolution est MOUVEMENT CONSCIENT, elle est aussi et surtout CONSCIENCE EN MOUVEMENT. Le mouvement conscient, c'est celui qui, à travers la lutte révolutionnaire conduit le peuple, guidé par son Parti, à prendre le pouvoir politique et le pouvoir économique. La conscience en mouvement, c'est l'élaboration consciente, méthodique, organisée, de la culture par le peuple, c'est toute la Révolution Culturelle qui, rendue possible par la prise du pouvoir politique et économique, engendre à son tour le pouvoir politique et économique,

et, au delà, forge la société nouvelle qui reste en constant devenir ascensionnel.

Mais cette Révolution Culturelle, quelles en sont les caractéristiques ?

1 — Elle a un caractère de masse. Elle mobilise et pénètre la totalité du Peuple. Elle emprunte une ligne de masse diamétralement opposée à la ligne d'élite. La culture devient ici l'affaire de tous et de chacun, à part entière, dans toutes les discussions. La Révolution bannit le développement culturel différentiel pour promouvoir un développement de la société intégrale. Elle cause comme principe que chacun et tous doivent acquérir l'essentiel de la culture et donne à chacun la possibilité de l'acquérir en même temps qu'elle lui fait obligation d'y contribuer.

2 — La Révolution Culturelle doit être globale, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de domaine des connaissances qui soit en dehors de ses préoccupations : science, technique, méthodologie, pratique productive, art, pensée philosophique, pensée discursive..., elle embrasse la totalité du savoir et du savoir-faire et conditionne tout notre mode de vie, notre comportement, toutes nos relations sociales, nos rapports avec la nature et pénètre jusqu'au tréfond de notre intimité.

Nous la forgeons et elle nous trempe pour que nous la forgions encore mieux et qu'elle nous trempe davantage.

Elle nous rend plus homme et rend la société plus humaine. Elle fait dialectiquement du Peuple et de l'homme un Tout intégré et indissoluble.

3 — Elle est radicale. Elle va à la racine de la société, de l'homme, de la nature. Nous avons vu qu'elle embrasse tous les domaines de la pratique, mais aussi, et c'est ce qui fait son caractère radical, elle postule qu'il n'y a pas de limite dans l'acquisition des connaissances, qu'elle qu'en soit l'objet, qu'il n'y a pas de limite dans la pratique, que dans le domaine du savoir et du savoir-faire, la société toute la société peut s'élever au-delà de toute limite.

4 --- Son caractère est éminemment libérateur et transformateur, car il crée une nouvelle nature des choses, une éthique nouvelle un type d'homme nouveau. »

Ainsi pour croître et se développer le Peuple doit sans cesse *cultiver* : cultiver la nature, cultiver le sol, l'art la science, la philosophie, la langue, cultiver l'industrie et se cultiver : chaque homme social doit cultiver, cultiver la nature, cultiver le Peuple, se cultiver.

Quand le Professeur européen Henri BASTIDE constatait dans un article il y a un an, et je cite :

« Le monde que l'on peut parcourir aisément depuis quelques années, laisse apparaître cinq grandes civilisations: Civilisation du signe en Asie sinisée (Chine, Japon, Viet-Nam), Civilisation du geste en Asie hindouisée (Inde et Asie du Sud-Est), Civilisation de la Parole dans les pays arabes ou arabisés, Civilisation de la Pensée en Europe, Civilisation du rythme en Afrique Noire » en joutant : « A l'allure de l'évolution actuelle, ces familles qui composent l'humanité formeront dans un avenir proche une seule civilisation, **fortement conditionnée par la technique c'est-à-dire par l'objet.** Mais il restera cinq traditions culturelles, et tout doit être fait pour que celles-ci qui constituent le capital d'humanisme amassé à travers les générations, subsistent. » Fin de citation. Nous répondons que l'analyse est erronée, que la civilisation comme la culture, sauf mutilation est en même temps celle du Signe, du Geste, de la Parole, de la Pensée, du Rythme, de l'Objet, et notre Parti, comme nous venons de le voir, en a développé la théorie et dégagé les caractéristiques essentielles.

Le programme de cette expansion culturelle de masse est également fixé.

Ce programme est basé sur les principes ci-après :

1 — Le *savoir* doit immédiatement s'articuler sur le *savoir-faire* qui à son tour doit s'articuler sur le *faire-savoir* dans un mouvement ascendant.

2^o — La formation et la surformation doivent être permanentes.

3^o — La communication du savoir et du savoir-faire doit emprunter une méthodologie conforme à la ligne de masse, c'est-à-dire qu'elle doit, d'une part porter sur le Peuple tout entier, et, d'autre par, s'agissant de la recherche et de l'application des solutions, opérer généralement par équipe et non par individu isolé, en même temps qu'elle s'appliquera à faire assurer la maîtrise de la science et de la technique les plus développées, débarrassées de tout ce qui est inessentiel, et adaptées à nos conditions concrètes. Mais pour communiquer savoir et savoir-faire, pour faire savoir il faut non seulement disposer de l'habileté gestuelle mais aussi et surtout de l'excellent outillage mental que constituent les langues quand elles sont écrites et deviennent de ce fait des langues susceptibles d'exprimer toutes les théories scientifiques et de formuler toutes les données de la technique. Tout juste une petite digression : Hegel que nous avons démasqué plus haut disait, selon sa manière hautaine, dans la préface du Tome II de sa « Logique » que seule la langue allemande possède les concepts requis pour exprimer les nuances variées de la philosophie... (Qu'en pensent les francophones?). Nous estimons, quant à nous, que les obscurités de sa philosophie sont plutôt dues aux nécessités de ruser avec la lutte des classes et de sauver aussi le poste de Professeur « extraordinaire » (non titulaire selon la hiérarchie universitaire prussienne de l'époque). Pour nous, en tout cas, l'érection d'une langue en langue supérieure est une mystification; chaque langue est produit, traduction et traductrice d'une civilisation spécifique contenant la dose mesurée de l'universel.

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de démontrer outre mesure cette évidence qu'il n'existe pas de langue incapable de devenir une langue de science et de technique.

Le point sur lequel nous devons calmer certaines appréhensions qui s'expliquent, bien qu'elles ne se justifient pas, c'est le fait que nous avons choisi comme langues nationales véhicules de la science et de la technique, huit

langues nationales. Beaucoup de camarades, de très bonne foi, se demandent si ce fait ne va pas mettre en danger la cohésion nationale. On peut en effet se demander si la langue de tel groupe ethnique, en devenant langue pratiquée par écrit par ce groupe et en amenant ainsi d'une façon certaine un approfondissement des parties spécifiques de sa culture n'opposerait pas ce groupe aux autres groupes en le posant. Mais quand on envisage le fait dialectiquement, on s'aperçoit qu'il n'y a aucun danger de dislocation de la Nation, bien au contraire, et nous nous expliquons :

Quand une langue devient langue écrite et langue de science, elle offre beaucoup de puissance pour exprimer ce qu'on veut lui faire exprimer. Si l'objectif est de lui faire exprimer la théorie du morcellement de la nation, une théorie réactionnaire, mystificatrice, elle exprimera avec force et conduira facilement à la pratique de la dislocation de la Nation. Si au contraire la ligne est de faire exprimer à cette langue la théorie de la nécessaire cohésion de la Nation indépendante et souveraine, la théorie du progrès dans tous les domaines, la théorie de la Révolution culturelle socialiste, elle exprimera magistralement et conduira rapidement et avec certitude à la réalisation de tous les objectifs révolutionnaires.

En résumé, si ces huit langues ont à exprimer le même langage de la Révolution, écrites et approfondies, elles y réussiront pleinement, mieux, cette condition de langues devenues écrites n'est pas seulement utile, elle est nécessaire à la réussite de notre entreprise révolutionnaire. Evidemment s'il n'y avait qu'une langue nationale pratiquée en Guinée, il eut été aberrant d'en créer sept autres pour en faire huit.

Voyons quelques raisons, entre autres de la nécessité d'écrire les langues nationales et d'y alphabétiser les masses.

Il y a actuellement en Guinée quelques 2 500 000

personnes âgées de plus de 15 ans. Sur cette population, nous avons moins de 25 000 personnes ayant la maîtrise du français écrit à un niveau supérieur à celui de la 9ème de nos CER, c'est-à-dire environ le centième des 2 500 000 personnes. Il est inutile de démontrer qu'il n'est ni possible ni indiqué de nous aventurer à apprendre la langue des Français à ces 2 475 000 camarades ; et quand bien même ce serait possible matériellement, c'eût été une réaction naire entreprise d'aliénation collective. Que nous offre la pratique écrite de ces langues, l'alphabétisation dans ces langues suivi de l'enseignement complémentaire ?

La pratique nous indique qu'il faut trois mois d'efforts assidus pour qu'un camarade adulte surmonte l'analphabétisme, deux ans au plus pour qu'à travers l'enseignement complémentaire, il maîtrise l'essentiel du savoir correspondant à la sixième de nos CER.

Un peu plus d'une année pour qu'il acquiert le savoir et le savoir-faire correspondant à notre 9ème année. Et à partir de là, en raison de la maturité du camarade, il a toutes les chances d'aller aussi loin qu'il veut dans le domaine de la science et de la technique. C'est dire qu'il n'est pas déraisonnable de penser, si nous faisons tout ce qui doit être fait, que cette, population ait, dans six ans, la maîtrise des parties essentielles de la science et de la technique correspondant au niveau de la 9ème. Or de 1 à 100, dans le domaine de la science et de la technique, ce n'est pas faire un saut quantitatif mais un saut révolutionnaire qualitatif. Et vous comprendrez pourquoi le Parti a prescrit l'alphabétisation de masse, immédiatement suivi de l'enseignement complémentaire de masse, l'introduction des langues nationales dans tous les cycles des CER comme disciplines obligatoires et dans le 1er cycle comme langue d'enseignement.

Il vous est évidemment prescrit de participer activement à l'examen de la pratique écrite de nos langues nationales partout où vous serez car l'expansion de la Révolution Culturelle Socialiste n'est pas le fait des seuls enseignants, c'est le combat du Peuple entier et ceux qui ont pu faire de longues études grâce aux efforts et aux sacrifices du Peuple ont une dette particulière à honorer.

Pour l'exécution du programme, des structures opérationnelles sont mises en place :

a) — Rompant résolument avec les vieilles habitudes, les vieilles méthodes, le Parti a transformé tous les établissements scolaires en Centres d'Enseignement Révolutionnaire qui sont à la fois :

- des Centres d'Enseignement,
- des Unités de Production,
- des Centres d'Apprentissage de la vie socialiste et bientôt
- des cités socialistes.

C'est que le Parti a estimé, instruit par l'expérience, qu'il est anormal de former notre jeunesse suivant un mode infra-socialiste pour que, devenus adultes, ces jeunes d'aujourd'hui aient enfin l'occasion de faire l'apprentissage du socialisme : de plus, c'est en vivant en socialiste qu'on apprend à vivre en socialiste. Dès lors, il devient logique de faire de chaque établissement scolaire une unité socialiste.

D'autre part, préparant la jeunesse à liquider par le dépassement de la vieille antinomie « vivre en ville ou vivre à la campagne », « être travailleur industriel ou travailleur agricole », « intellectuel ou manuel », le Parti disperse progressivement les CER des 1er, 2e et 3e cycles dans toutes nos campagnes et y complète graduellement l'infrastructure afin que les jeunes, au fur et à mesure de

leur développement, puissent créer là où ils sont les activités industrielles induites par la production agricole qu'ils font.

Nous avons parlé des CER des 1er, 2e et 3e cycles, mais il faut retenir que dans sa logique le système prévoit une dispersion analogue pour les CER du 4e cycle, c'est-à-dire les Instituts Polytechniques Supérieurs (supérieurs parce que les CER des cycles inférieurs sont eux aussi des établissements polytechniques).

Telle est schématiquement la façon dont la Révolution Culturelle Socialiste conduit son programme en ce qui concerne la jeunesse scolarisée, or toute la jeunesse est de plus en plus scolarisée puisque depuis le Deux Août 1963, chaque année c'est la totalité des jeunes en âge d'aborder l'école que nous avons décidé d'admettre en 1re année des CER du 1er cycle, et nous pouvons ainsi affirmer que le problème de la scolarisation intégrale est pratiquement résolu.

b) — Le Pouvoir Révolutionnaire Local exécutif au niveau du comité de base du pouvoir politique de décision, est comme nous le savons l'ensemble des services (les brigades) ayant charge d'assurer un aménagement rural planifié et accéléré, de promouvoir une production intensive et toujours de qualité meilleure, de plonger dans nos richesses culturelles avec un esprit sagace et critique pour les débarrasser de tout élément inhibiteur ou mystificateur, d'actualiser, d'approfondir et d'amplifier les éléments féconds pour les introduire dans l'arsenal des armes de la Révolution Culturelle. En bref le PRL a charge de propager à la campagne la Révolution Culturelle et en particulier d'y introduire rapidement la civilisation technicienne.

Le PRL est ainsi un fait de culture global, c'est l'instrument stratégique permettant à chaque village d'avoir la maîtrise complète du pouvoir culturel, c'est-à-dire le pouvoir populaire de domination sur la nature et celui d'infléchir dans le sens d'un progrès sans fin les rapports sociaux la qualification des aptitudes de chaque militant du village, la lutte victorieuse contre le parasitisme et le trafic, la modernisation du territoire du comité de base, l'utilisation rationnelle de toutes les énergies pour une production abondante et planifiée, la fixation des jeunes à la campagne..., la liste est trop longue de tout ce que le PRL a charge de faire, puisqu'il a charge de tout faire.

Et l'on comprend les difficultés qui surgissent dans l'implantation et le fonctionnement du PRL ; elles tiennent en partie de l'importance du problème à résoudre, en partie du fait que le PRL est un instrument efficace à la disposition du Peuple dans la lutte de classes.

c) — Unités de défense de la Révolution, unités de production, centres de formation technique, les brigades de services civiques viennent s'ajouter aux CER et aux PRL dans l'accomplissement des tâches majeures de la Révolution. Le service civique est en même temps un creuset où des jeunes d'un même arrondissement, au seuil de la vie adulte, vient se confronter, s'initier aux tâches communes et se former à la solidarité agissante.

Les structures que nous venons d'évoquer rapidement, par leur fonctionnement adéquat sont celles qui, avec la réalisation des grands projets de développement économique consolideront l'indépendance nationale, le développement puissant du peuple dans tous les domaines, sa souveraineté et sa qualification continue.

Nous disons que ces structures sont nécessaires.

En effet, que l'on accumule instantanément, dans telle partie de l'Afrique, les machines les plus variées et les plus efficaces au point d'avoir une concentration mécanique équivalente à celle de Détroit au USA par exemple sans que le Peuple ait la maîtrise des éléments culturels technologiques de base, on obtiendrait tout simplement, en mettant les choses au mieux, une exploitation du type « Amérique du Sud », c'est-à-dire que le Peuple serait commis aux basses besognes et son énergie calculée en « esclaves-vapeur ». Le Peuple serait chosifié. Même pour obtenir une exploitation de l'homme par l'homme du type réformiste du capitalisme moderne, il faut que le Peuple acquiert un minimum d'éléments culturels techniciens.

Et quand on a pris la décision de bâtir une société d'où est bannie toute exploitation de l'homme par l'homme et qui doit progresser dans tous les domaines, le rôle des structures de propagation de la culture telle que nous l'avons décrite devient fondamental.

Ce cours, nous ne le concluons pas, nous ne pouvons pas le conclure puisque c'est de quelques réflexions qu'il s'agit, réflexions que vous devez reprendre, critiquer, développer et améliorer. Mais du moins, sommes-nous parvenus à une évidence :

Si nous voulons subister comme Peuple libre et souverain, il faut faire la Révolution Culturelle.

Si nous voulons maîtriser rapidement la nature et être, dans ce domaine, les égaux des meilleurs et, ambition plus légitime encore : dépasser les meilleurs, il faut faire la Révolution Culturelle.

Si nous voulons, en plus de la parfaite maîtrise de la nature, être maîtres du développement des rapports sociaux

vers le progrès total du Peuple et la démocratie intégrale, il faut faire résolument la Révolution Culturelle Socialiste.

Or, camarades séminaristes, sous l'exclusive contrainte de notre conscience de révolutionnaires, nous avons opté pour tout cela.

Dès lors, nous n'avons plus qu'une liberté, celle de faire la Révolution Culturelle Socialiste.

Prêt pour la Révolution !

L'ETAT ET LA RÉVOLUTION

PAR LE CAMARADE KABA SEKU

Il y a onze ans, un thème d'une densité idéologique, analogue à celle du sujet qui va être exposé dans un pays africain comme le nôtre n'aurait pas été uniquement objet de la censure totalitaire, étouffante des idéologues officiels du colonialisme ; il aurait non seulement déclenché la hargne répressive de l'administration coloniale, appendice organique de l'impérialisme français, mais aussi donné naissance à des inquiétudes chez les idéologues progressistes de l'époque, dans leur tendance à considérer tout ce qui a été fait sur ce thème, y compris leurs propres compilations, comme la limite quasi sacrée, une limite hors de laquelle toute direction de recherches pour l'enrichissement de la science du matérialisme militant, serait une aberration de l'esprit, une hérésie hypothéquant la théorie révolutionnaire mondiale.

Si aujourd'hui, nous avons fait une irruption consciente dans le domaine de la science et de la culture en surgissant comme des géants de la proto-histoire édifiée chez nous et en nous, par l'impérialisme ; si aujourd'hui, nous ne connaissons plus de borne à l'expression du génie créateur de notre Peuple, c'est grâce au Parti Démocratique de Guinée, grâce à cette Révolution qui nous a frayé et assuré les chemins de la science et de la culture. A travers donc la sécurité matérielle et morale nous permettant en ce jour, de parler d'un sujet autrefois jugé dangereux, subversif, par les policiers et les commis du colonialisme, délicat et imprudent pour les dogmatiques, nous tenons à

rendre hommage au Parti, à sa direction dont la fidélité inébranlable aux aspirations économiques et culturelles de la classe du peuple est incontestablement incarnée par le commissaire Politique à l'Idéologie, Responsable Suprême de la Révolution, le camarade Ahmed Sékou Touré.

L'Etat et la Révolution ! La haute fréquence statistique de ces concepts dans la bouche ou les analyses d'historiens, d'hommes politiques de tous les régimes a traduit pêle-mêle, l'honnêteté scientifique, les avatars de spéculateurs, de mystificateurs chargés d'inculquer aux masses opprimées des conceptions réactionnaires destinées à leur rendre le déterminisme historique incompréhensible, partant à justifier l'exploitation de l'homme.

Sans «écarter ni ergoter non plus sur ce qui a été fait sur l'Etat et la Révolution, nous avons aujourd'hui, suffisamment d'audace quant à nous libérer de la stéréotypie intellectuelle de la tradition universitaire dogmatique pour extraire des points de vue, non de traités ou de livres, mais de l'expérience de notre lutte révolutionnaire contre l'impérialisme et ses expressions culturelles comme la peur de l'inconnu, la crainte de choquer des spécialistes trop vite satisfaits et surtout la stérilité intellectuelle et idéologique.

Dans la mesure où nous examinerions des problèmes d'une manière abstraitement logique, nous serions tentés de situer la multitude des conceptions sur l'Etat, au risque de commettre la fameuse faute de l'ignorance de thème, de tomber dans un recensement fastidieux de courants philosophico-politiques. Travailler sur le plus difficile de toutes les disciplines sociales, à savoir l'activité laborieuse des hommes, nécessite une boussole, et non le hasard ou une érudition emphatique, maints théoriciens se sont confortablement installés n'importe où, avec des données dispa-

rates, sans ligne directrice définie, pour édifier chacun une charpente. Après quoi, ils se sont dit dans la mauvaise foi ou la suffisance anti-scientifique ; « Je suis le dernier et le plus complet en ceci ». C'est pourquoi nous ne voulons travailler ni en innovateurs préoccupés d'imposer des originalités, ni en finisseurs bouclant les ouvertures de la science historique, ni en ignorant les travaux de ceux qui par leur appartenance de classe ont pu avoir accès jadis à la connaissance.

Les aventures de Socrate dans son obstination à intoxicquer la jeunesse athénienne, à narguer et ébranler la foi des assemblées athéniennes en prônant une connaissance et une sagesse d'élite, celle du philosophe hypocritement au-dessus de la mêlée, se soldèrent par la tragédie vernie et idéalisée connue de tous ceux qui ont cotoyé ou subi le spiritualisme réactionnaire de l'université française ou francophone !

Platon, rapporteur partial de cette tragédie, ne proposa pas moins la solution d'un Etat à rebours ou la classe aristocratique a la mission de reconstruire l'Atlantide mythique. Aristote qui rédigea plus de 150 politeia (constitution), reconnut assurément les relations entre la lutte des classes et la nature de l'Etat quand il écrivait dans Politique L. III nous citons : « Mais il arrive, comme nous l'avons dit, que généralement les riches sont en minorité, les pauvres en majorité ; les uns ont la richesse, les autres, le nombre : telle est la cause des perpétuelles dissensions des uns et des autres au sujet du gouvernement » fin de citation.

Cela n'empêche pas le même Aristote de proposer tantôt en idéologue esclavagiste, l'idéal d'un Etat oligarchique éclairé, tantôt inférieur à lui-même, celui d'une monarchie soutenue par l'aristocratie.

L'on peut affirmer qu'après Aristote sauvé par les Arabes comme Ibn Sinna, Ibn Roshd, et à part les exégèses plus inspirées des professeurs de l'université de Tombuktu au 15e siècle, comme Mohamed Ben Akit ben Yahia, Ahmèd Baba, Mamudu Bakhayogo, l'épigonisme et le replâtrage dominèrent la philosophie et l'histoire de l'Etat : le christianisme du Moyen-âge donna naissance aux monstrueuses conceptions de l'Etat selon Augustin et selon le plus responsable de l'obscurantisme du moyen-âge St. Thomas d'Aquin ; les temps dits modernes accouchèrent pour le malheur des opprimés, Bodin, Machiavel et son « Prince » sadique, Hobbes et son commonwealth du « leviathan » et nous en passons....

Pour ne pas falsifier l'histoire, ou élaborer une philosophie pouvant favoriser même inconsciemment les idéologues de l'impérialisme et ceux qui mutilent la vérité historique, nous situons quant à nous le problème de l'Etat et de la Révolution, dans son vrai contexte : la lutte des hommes contre la nécessité aveugle des lois physico-chimiques et sociales.

Il n'y a effectivement aucun doute que la genèse de l'Etat dans les diverses formations historiques se confond en tant que phénomène au mouvement ascensionnel des peuples vers le progrès et la liberté, mouvement ascensionnel trouvant son expression dans la lutte des classes.

Avant la grande insurrection des peuples d'Afrique contre l'impérialisme et la ligne des forces réactionnaires, les conceptions les plus saines sur la genèse de l'Etat ont été élaborées par Engels, Marx et Lénine.

Engels, dans l'ouvrage connu « l'origine de la famille de la propriété privée et de l'Etat » à partir de la critique des matériaux dégagés par des chercheurs dont les principaux furent :

— Lewis Morgan, qui vécut l'expérience concrète de la vie d'une tribu iroquoise de New York : les indiens Sénéka et publia en 1877 » «Ancient Society ».

— Lord Bachofen dont le livre « Droit maternel parut en 1861 ».

— Mac Lennan avec son «Etudes sur l'histoire ancienne 1886».

Selon Engels, dans l'ouvrage cité plus haut, l'Etat n'apparait qu'à une période donnée du développement historique de la Société humaine ; il apparaît au moment où l'antagonisme entre les classes aux intérêts opposés ne peut plus être maintenu par l'équilibre devenu précaire des rapports dans l'organisation gentilice.

Toujours dans l'analyse d'Engels, l'Etat en tant que produit de l'histoire humaine se distingue de l'organisation primitive par trois aspects essentiels.

1) Il comporte une organisation spéciale de l'espace physique selon les intérêts des hommes désormais désunis par l'éclatement de l'organisation primitive (notion de territoire)

2) Il se manifeste à travers le phénomène d'une force dont le rôle répressif se dessine de plus en plus à mesure que la lutte des classes s'exacerbe au sein de la société.

3) La nécessité d'entretenir cette force dite publique entraîne la levée d'impôts sur les citoyens.

L'Etat prend ainsi les caractères d'une superstructure au-dessus de la mêlée, au-dessus de la lutte.

Mais cette neutralité de l'Etat est une apparence. La mission d'annihilation impartiale des contradictions concrètes est une illusion, car l'Etat est en réalité un organe de domination politique de la classe possédant le pouvoir

économique et culturel à travers la spoliation, l'appropriation privée des moyens de production, et des fruits de cette production sociale. Il devait en être ainsi, dès lors que la production des biens brisait le cadre devenu trop étroit de la production commune et que la consommation de ces biens n'était plus immédiate et totale. La division du travail déborde la répartition imposée par la nature et le marchand apparaît, se développe pour nous offrir aujourd'hui, l'être le plus abject de l'histoire humaine : le bourgeois, le capitaliste. La conclusion d'Engels est la suivante : si l'Etat est devenu nécessité historique à un moment donné il n'est pas éternel. Lorsque, les classes, écrit-il, tomberont aussi inévitablement qu'elles ont surgi autrefois, l'Etat tombe inévitablement avec elles.

«La société... poursuit-il, reléguera toute la machine de l'Etat là où sera dorénavant sa place : au musée des antiquités à côté du rouet et de la hache de bronze». La théorie du surgissement historique et de l'extinction de l'Etat, enrichie par le militant prolétarien Karl Marx, dépasse de loin tout ce qui avait été fait auparavant sur ce sujet. Lénine peut alors être considéré comme le praticien authentique des conceptions révolutionnaires de Karl Marx et d'Engels.

La direction de recherches que nous allons suivre part d'une position de Lénine, position qui passe souvent inaperçue il faut l'avouer ! La voici :

Quelles sont les raisons qui amènent Lénine à donner à la ligne «bolchevik» du Parti Social-Démocrate russe, une nouvelle dénomination jugée plus conforme à l'idéologie du prolétariat ouvrier ? Selon Vladimir Lénine, l'association des concepts «Social-démocrate est le résultat d'une insuffisance de perception et de conduite des problèmes de la lutte révolutionnaire ; dans la mesure où les

Bolchevik doivent édifier une société qualitativement supérieure au socialisme en tant que dépassement révolutionnaire du capitalisme, le concept social est impropre. En deuxième lieu, la démocratie n'est pas un mode de production en termes de structures économiques et sociales

«La seconde partie de la dénomination n'est pas non plus, écrit Lénine lui-même, scientifiquement exacte. La Démocratique est une forme de l'Etat. Or marxistes, nous sommes ennemis de tout Etat» fin de citation.

L'appellation Parti Communiste définit mieux ainsi selon Lénine, la finalité de la lutte du prolétariat. C'est précisément en 1917, que Lénine reprend et systématise les conceptions d'Engels et de Marx sur l'Etat.

Comme tout phénomène, l'Etat est soumis à la loi de la dialectique, couronnement superstructurel d'une base économique ; il réunit en lui un aspect spiritualiste et un aspect objectif à travers des organismes spécialisés. La conception qui veut que l'Etat fonctionne comme un médiateur neutre dans la lutte est une mystification ;

«L'état est le produit et la manifestation des antagonismes de classes inconciliables». L'idée de neutralité est un effort vain car les attributions coercitives existent dans la police, l'armée de carrière, et les diverses fonctions administratives, et idéologiques, «tant que le prolétariat a encore besoin d'un Etat, ce n'est point pour la liberté, mais pour réprimer ses adversaires ; le jour où il devient possible de parler de liberté, l'Etat cesse d'exister comme tel » LENINE.

Voilà le fruit de l'effort laborieux de ces théoriciens du prolétariat des pays capitalistes. La conformité de la philosophie politique et sociale du Parti au matérialisme dialectique et historique, du point de vue idéologique et pratique, s'est imposée, sans que le Parti fasse partout des actes de foi.

Le Parti donne son accord à l'analyse marxiste-léniniste, à propos du processus de surgissement de l'Etat qui, en aucun cas, ne peut être situé dans un inter-monde, entre le ciel et la terre ; l'Etat ne peut être au-dessus de la mêlée qu'est la lutte des classes. La classe qui est au pouvoir domine et réprime; elle exerce une violence de classe par l'intermédiaire de l'Etat, et de ses institutions. Cependant l'enrichissement de la théorie de l'Etat n'est pas allé loin.

A part les analyses marxiste-léninistes, classiques, cette théorie a elle aussi connu les méfaits de la scolastique ; et de surcroît, elle a connu un obscurcissement à travers l'école anglo-saxonne de R. Brown, de Meyer Fortes, Evans Pritchard, qui s'efforcent de déceler au mépris de la vérité scientifique, l'existence de l'Etat même dans la horde primitive. L'apport de la philosophie de notre Parti dans ce domaine est indéniable.

Avant même l'apothéose d'Alger qui vit très récemment la victoire de notre ligne sur l'impérialisme et le Néocolonialisme, la contribution culturelle de notre peuple était déjà un motif de désarroi et d'auto-reproche chez les intellectuels réactionnaires, motif d'intérêt chez les intellectuels plus ou moins honnêtes. Mais un aspect de notre contribution passe presque inconnu pour quatre raisons essentielles à notre avis.

1) La complexité d'une philosophie révolutionnaire, synthèse féconde du matérialisme militant des 19 et 20^{es} siècles et d'une systématique tirée de nos expériences concrètes dans la lutte anti-impérialiste et anti-colonialiste.

2) Le développement envahissant du matérialisme anglo-saxon grossier, de temps en temps traversé par les sottises des épigones de Berkeley.

3) Le spiritualisme universitaire français, qui n'admet pas les émergences fécondes en dehors des piliers vermou-

lus de ses universités désuètes. En dehors des amphithéâtres le rationnel devient une aventure ou une originalité inadmissible.

4) La tendance dogmatique jusque dans les rangs d'idéologues pourtant progressistes.

La Révolution Culturelle en Guinée ne se limite pas ainsi à redonner au Peuple la science, et la technique que les masses ont laborieusement édifiées dans la lutte des classes, et perdent dans les systèmes d'exploitation de l'homme par l'homme ; une simple comparaison entre d'une part les travaux venant de l'Europe progressiste ou révolutionnaire et d'autre part les perspectives de recherches dégagées dans les analyses, et maints travaux du Secrétaire Général de notre Parti, le camarade Ahmed Sékou Touré, Responsable Suprême de la Révolution aboutit à une vérité irréfutable : l'enrichissement incontestable de la philosophie, il s'agit non pas de cette philosophie dont Marx proclama à juste titre la fin en tant que superstructure caduque et inefficace, mais de la philosophie en tant qu'arme idéologique au service de la lutte révolutionnaire.

Nous sommes dans l'obligation d'avouer que la majorité des ouvrages surtout européens consacrés au matérialisme dialectique dans le domaine de l'Histoire, reprennent tout simplement ce que les classiques révolutionnaires, y compris Lénine, ont produit des conditions socio-économiques données : compilations, éditions nouvelles, exposés souvent erronés, et pis encore des débats ennuyeux et toxiques de chercheurs appelés « marxologues » conformément au charlatanisme des idéologues bourgeois.

Nous nous sommes rendus compte qu'il est impossible d'enrichir la pensée révolutionnaire en nous contentant de reprise fastidieuse, ou de suivre le jeu de la suffisance

philosophique véritable métaphysique actuelle de la vérité scientifique.

A la lumière de notre lutte, nous sommes allés à la source du matérialisme historique, non pas pour étonner ou nous étonner, mais pour qualifier la théorie révolutionnaire et mieux armer les masses pour la lutte. L'histoire des peuples anciens nous ont fourni certes des exemples de colonisation : Egypte envahie plusieurs fois, colonisation macédonienne de la Grèce, envahissement de la Rome elle-même impérialiste par les Teutons etc...

Mais la colonisation européenne dont nos peuples ont connu la pesanteur oppressive, est de loin qualitativement différente de toutes les colonisations antérieures. Les colonisations anciennes ont donné lieu en Europe à des fusions économiques et culturelles d'où ont jailli de la nuit des hordes européennes, des nations ; chacune de ces nations a suivi le développement classique recouvrant rigoureusement la lutte des classes, même si cette lutte donnait des phases de moindre exacerbation. (Europe des Napoléon, la Restauration).

Ainsi, dans chaque formation historique nationale, la classe au pouvoir, celle des exploiters universalise son emprise sur la société globale, et assume les fonctions de la Nation au nom de l'Etat conçu alors comme un fléau devant être étranger à toute dissension sociale. Nous ne revenons pas sur cette illusion sur la neutralité de l'Etat, en parfait accord avec les derniers développements de Lénine à propos de cette fonction apparente de l'Etat.

Ainsi en Europe, le concept de Nation se développe et se précise en tant que traduction d'une réalité de classe et en tant qu'enveloppe processuelle des structures étatiques.

Autrement dit en Europe, l'Etat s'édifie dans la Nation, la nation ayant à son tour un contenu de classe, l'Etat y devient effectivement un instrument de domination de la classe possédante.

Que s'est-il passé en Afrique, et en particulier dans notre pays ?

Le processus d'édification nationale au sens propre du terme, a été étouffé par la domination étrangère; déjà affaiblie par la traite dite négrière, et la liquidation physique des résistants, l'impérialisme vient s'implanter, et accroît artificiellement la féodalité ; le développement national moderne que l'Europe a connu, s'arrête.

Au moment où nous accédons à l'indépendance, nous n'étions pas une nation ordinaire, mais en réalité un équilibre précaire de groupements où la vieille tribu, l'ethnie sont plutôt la réalité sociale. Voici donc un peuple qui hérite d'une situation dramatique : un équilibre social précaire et un néant économique créé et laissé comme seule trace par le colonialisme; un fait nouveau apparaît : il faut créer de toute pièce un Etat même pas sur les ruines d'un autre Etat vaincu dans la lutte des classes comme en Europe ; au lieu donc d'une situation historique où la Nation contient l'Etat, il nous fallait créer une Nation moderne, mieux, révolutionnaire autour de l'Etat, et cela à partir de groupements disparates.

La nécessité de l'unité nationale a conduit le Parti à ne pas mener la lutte des classes à la manière de tout autre Parti communiste ; l'échec aurait été infaillible car si le Parti avait exacerbé les contradictions dans cet équilibre déjà douteux, les faiblesses qui auraient été consécutives à cette politique allaient émousser les forces sociales et permettre une action redoutable de l'impérialisme. Le Parti, préoccupé d'édifier la Nation guinéenne subit toutes sortes

d'assauts en dehors même des menées normales de l'ennemi ; à l'époque même où il était dirigeant syndicaliste, le Secrétaire Général du Parti dut mener une lutte plus délicate lorsque l'internationalisme prolétarien avait son contenu universaliste faussé par une idéologie à la fois juste et erronée.

— juste dans le contexte de la lutte des classes au sein des vieux pays capitalistes où l'ouvrier n'a effectivement pas de patrie en tant qu'opprimé de la bourgeoisie internationale,

— erronée dans notre contexte dans la mesure où l'on nous intimait d'attendre la libération de la classe ouvrière des pays capitalistes, sous le prétexte qu'il ne faut pas disperser les forces dans la lutte contre le capitalisme, par quelque nationalisme que ce soit.

L'histoire a montré que les premiers militants du Parti ont eu raison. La classe ouvrière française tantôt maniée, tantôt reprimée, tantôt trahie par les intellectuels opportunistes ou par une aristocratie ouvrière, se débat aujourd'hui et se montre même inapte à exploiter une situation propice comme les bouleversements de Mai.

C'est ainsi que la prémisse politique de démocratie nationale fut celle qu'il fallait. Le Parti ne fait aucune distinction de catégories sociales dans la lutte contre l'impérialisme de surplus revenchard. La démocratie nationale ne peut être pratiquée par la classe ouvrière d'un pays capitaliste, arrivée au pouvoir car ce serait rappeler l'ennemi au même pouvoir, la démocratie populaire s'explique parfaitement dans ce contexte.

Nous voici parvenus au point nodal du problème de l'Etat.

Pour Marx, Engels ou Lénine, le socialisme, s'acheminant vers la liquidation des classes, crée les conditions

de la suppression de l'Etat ; si ce point de vue, l'Etat «s'éteint» selon le terme d'Engels dans sa polémique contre Dhuring.

1^o Quelle est la nature du concept de dépérissement de l'Etat ?

Pour le Parti, le dépérissement de l'Etat est parfaitement logique dans la seule mesure où le dépérissement est un processus objectif de décentralisation des structures organiques de l'Etat en vue d'une démocratie authentique.

2^o La modalité du dépérissement de l'Etat serait-elle déterministe ou volontariste ?

Pour le Parti, la modalité déterministe, comme loi naturelle ou la modalité volontariste comme une abolition décidée, correspond dans chaque cas à l'anéantissement de l'organisation humaine.

Les nuances de conception du dépérissement de l'Etat entre le schéma classique et celui de l'idéologie du Parti obéissent à notre avis à deux situations essentielles.

1^o A un moment donné de la lutte des premiers Bolcheviks, la bourgeoisie se mit à exploiter les aspects négatifs de l'idéalisme de Hegel. Chez Hegel, le mouvement dialectique ne connaît pas de limite ; débarrassée de son contenu idéaliste, cette conception est juste, et intègre le progrès mais lorsque la nature des contradictions garderait indéfiniment une forme aiguë, alors cela peut être conçu comme un scepticisme vis-à-vis de l'avènement de la justice.

La nécessité de liquider ce cycle infernal et de sauver l'adhésion du prolétariat aux objectifs du Parti conduisit surtout Lénine à des positions de principe valables dans un contexte bien déterminé. Lénine ne semble même plus

surveiller le retour possible des instincts de l'homme, faute d'organisation. Nul n'est parfait.

2^o Dans l'expérience de notre lutte, nous avons montré comment la formation de l'Etat avant la Nation s'est opérée. Au lieu d'un dépérissement, il s'agit d'une consolidation, d'un renforcement afin que l'Etat doté de moyens requis puisse satisfaire aux besoins immenses et variés de la Nation. Mais entendons-nous bien ! Cette consolidation de l'Etat ne suppose pas dans notre optique prééminence sur le Parti. La prééminence de l'Etat sur le Parti suppose le fonctionnement de l'Etat comme instrument échappant au contrôle du peuple; ce qui est contradiction dans la philosophie du Parti où sans aucun substantialisme, la primauté au peuple ne connaît pas de limites finies. Nous aboutissons dès lors à une vérité dialectique qui est paradoxale seulement dans l'étroitesse et la naïveté de l'intellectuel petit-bourgeois. Pour le parti, le dépérissement de l'Etat contient dialectiquement le renforcement de l'Etat. En d'autres termes, le dépérissement de l'Etat est une décentralisation de l'autorité ayant pour finalité, la remise du pouvoir total au peuple idéologiquement apte à assumer toutes les fonctions organiques auparavant plus ou moins centralisées.

C'est pourquoi le Secrétaire général écrit à juste titre : « croire que le dépérissement de l'Etat se fera lui-même ou qu'on y procédera de manière délibérée est une hérésie, puisqu'on mettrait fin de ce fait à l'état d'organisation de la société même, remettant en cause et compromettant le progrès, pour aboutir à la négation des exigences humaines » fin de citation.

De même, notre vigilance sur l'orientation du Néo-Colonialisme, nous a permis non seulement d'observer des aspects plus contemporains de la non-neutralité de l'Eat

mais aussi d'être moins optimistes que LENINE. Disons tout de suite qu'être moins optimiste qu'un autre révolutionnaire ne signifie ni désaccord idéologique avec lui, ni scepticisme traumatisant sur la défaite inéluctable de l'impérialisme. Tout au contraire il s'agit d'une élévation d'acuité idéologique pour les futurs affrontements décisifs.

LENINE est en effet allé le plus loin possible dans l'étude dialectique du capitalisme, en analysant sa forme la plus agressive et la plus décomposée; aussi, considérera-t-il l'Impérialisme comme la manifestation la plus achevée du capitalisme, c'est-à-dire le moment historique où, le régime capitaliste est non seulement assailli par la classe ouvrière, mais aussi se trouve dans l'impossibilité de juguler les excroissances de la production anarchique; mais quelle que soit sa portée, une théorie ne peut jamais épuiser la richesse qualitative du réel; le réel est en devenir constant; même dans les sciences dites exactes, la prévision est toujours soumise à la variation infinie des phénomènes physiques et chimiques. Dans les sciences de l'homme, la prévision est encore plus relative eu égard à la complexité de l'homme et de ce qu'il crée.

Le caractère scientifique de l'analyse de LENINE est ainsi incontestable; mais si Lénine a dégagé le profil général de l'évolution du capitalisme, et même pénétré des aspects importants de son stade impérialiste, il n'en demeure pas moins vrai que les facultés d'adaptation du capitalisme contemporain sont suffisamment diaboliques pour empêcher la prévision absolue. Nous devons aujourd'hui à ces facultés d'adaptation, le poison hypertoxique du Néo-Colonialisme et toute une idéologie de liquidation de l'énergie ouvrière comme le Capitalisme prétendu populaire ou le capitalisme planifié. Il faut malheureusement ajouter à ces adaptations, la ligne du «Socialisme de suffisance économique», les diver-

gences au sein du camp révolutionnaire, qui sont autant d'occasions d'impudence et d'alibi vital pour l'impérialisme.

En l'absence d'un parti révolutionnaire authentique, d'organisation démocratique d'avant-garde, en présence de la médiocrité idéologique, des indépendances de pays Africains se transforment vite en situation de démission et de livraison de nos peuples à l'impérialisme.

- L'hymne national devient des cris de vautour !
- les couleurs nationales se réduisent à la bande colorée ou à l'étoile d'un pays impérialiste !
- les devises nationales sont remplacées par les devises étrangères !
- la diplomatie quitte le forum pour se réfugier dans les salons sinistres des ambassades ou les palais impérialistes !

Alors de même que l'Etat révolutionnaire existe, de même l'Etat néo-colonisé existe en tant qu'antithèse ; de même que l'Etat révolutionnaire se définit par la conformité des objectifs à la ligne de masse, de même l'Etat néo-colonisé se définit par sa stratégie de trahison odieuse des aspirations populaires. Ainsi l'Etat néo-colonisé ne saurait être neutre ni par rapport au socialisme qu'il singularise ou associe à son insanité idéologique, ni par rapport à l'Impérialisme qui est sa raison d'exister en tant que phénomène social ; et l'Etat populaire, de son côté ne saurait incarner l'indifférence ; il est non seulement anti-impérialiste mais aussi un fléau contre tous ceux qui tissent de près ou de loin, l'intelligence avec l'ennemi.

Avant d'aller plus loin, permettez-nous de lever le plus brièvement possible, l'équivoque autour de ce que nous appelons neutralisme positif ; car après avoir analysé la non-neutralité de l'Etat, des possibilités d'ambiguïté existent, effectivement.

La philosophie politique et sociale de notre parti est, nous l'avons déjà signalé, un corps d'idées-forces et de principes dont la justesse idéologique se fonde sur les expériences révolutionnaires des autres peuples et sur notre propre pratique d'avant-garde Africaine dans la lutte anti-impérialiste. La synthèse de toutes ces expériences donne résultat à une idéologie scientifique dont la complexité peut dérouter même des dialecticiens, et à plus forte raison les esprits rebelles à la dialectique soit par paresse intellectuelle soit à cause de structures mentales acquises à l'université bourgeoise. Nous signalerons ici à titre d'exemples vécus les difficultés que nous avons constatées au cours des années, chez les étrangers enseignant surtout la philosophie dans nos établissements. C'est le cas du professeur formé en Belgique où l'Etude de la philosophie s'arrête pratiquement à Emmanuel Kant, ou du professeur formé à l'université française qui, à peine libérée récemment de la sécheresse de Descartes effleure, sans boussole, l'idéalisme de Hegel, etc... Cela n'est pas étonnant dans les pays capitalistes où l'officialisation du spiritualisme est une arme efficace contre l'accès à la pensée révolutionnaire: et cette mutilation calculée dans l'enseignement supérieur capitaliste est à l'origine des difficultés dont nous venons de vous parler.

Ainsi, certaines formes de pénétration dialectique des phénomènes, dans l'idéologie du Parti, peuvent surprendre. Nous venons tout simplement de faire une mise en garde contre ce qui peut paraître paradoxe ou sophisme politique comme le neutralisme positif; et nous pouvons aborder maintenant plus ou moins armés, la contradiction apparente entre le caractère nécessairement engagé, partial de l'Etat et ce que nous appelons neutralisme positif.

Nous avons montré que l'Etat ne peut pas être neutre la classe au pouvoir exerce la violence en maniant selon

ses intérêts spécifiques tout l'appareil étatique; l'Etat est l'expression authentique d'un pouvoir de classe; par exemple, malgré les conjonctures d'alliance opportuniste avec la bourgeoisie montante, l'Etat féodal reprime toujours pour les propriétaires fonciers; la maîtrise de l'appareil d'Etat par les féodaux a nécessairement pour objectif non pas l'arbitrage neutre, mais la domination et la repression de toutes les autres couches sociales, en dehors de la caste féodale.

L'Etat guinéen est celui de la classe du Peuple; l'Etat Guineen exerce la violence à l'égard de tous les éléments qui s'opposent à la ligne de masse; car s'opposer à la ligne de la classe du Peuple ou la rejeter, signifie tisser des liens objectifs avec l'impérialisme dont la haine du régime guinéen n'est plus à démontrer. La violence de l'Etat guinéen pour imposer la Révolution comme seule voie juste, n'est ni l'anarchie aveugle, ni la cruauté gratuite. Cet aspect est important. En effet la violence ici est rationnelle, car la passion n'est pas à la tête de la Révolution c'est la Révolution qui est à la tête de la passion; la haine ne guide pas notre révolution c'est la Révolution qui canalise la haine alors justifiée vers les réactionnaires, ennemis du Peuple. Le concept de violence de l'Etat guinéen n'exprime aucun terrorisme en soi. Au contraire cette violence comporte "humanisme révolutionnaire.

Ainsi selon le principe de l'homme - fin opposé au principe de l'homme-chose, l'être humain est, dans l'optique révolutionnaire du Parti perfectible à l'infini, il existe toujours chez l'être humain des possibilités de mutation pour intégrer les rangs révolutionnaires; il suffit de les déceler et d'être patient. C'est ainsi que le Parti compte sur la possibilité de rééduquer les anciens intellectuels, les jeunes intellectuels dont l'incompréhension des idéaux révolutionnaires est due soit à l'insuffisance idéologique soit à l'héri-

tage de tel ou tel système éducationnel. Une seule catégorie de cas conduit l'Etat à recourir aux moyens suprêmes : l'obstination contre-révolutionnaire, l'irréductibilité idéologique consciente, en un mot la haine impudente de la ligne révolutionnaire.

Dans ces cas, l'Etat réprime avec toute la promptitude et la vigueur nécessaire : l'intérêt populaire ne peut être sacrifié sous quelque prétexte que ce soit.

Le neutralisme positif, dans l'optique du Parti, n'est pas une contradiction par opposition à l'Etat nécessairement non neutre, pour deux raisons essentielles.

1^o Il n'est pas dans le même cheminement dialectique que l'Etat; car le Neutralisme positif est une position, une attitude ; tandis que l'Etat a un caractère politique d'exécution des décisions du Parti.

2^o De même que l'Etat n'est pas neutre de même le neutralisme positif n'est pas neutre.

Le neutralisme positif résulte d'une constatation objective : dans les affaires de l'humanité, certaines puissances considèrent leurs points de vue comme les plus valables, ainsi deux ou « n » puissances brandissant la supériorité matérielle se réfugient sous les voûtes d'un palais pour statuer sur le sort de l'humanité, le monopole dans le règlement des problèmes internationaux, est arbitraire; en être victime c'est être irresponsable; pour nous chaque Peuple doit exprimer son point de vue; ce n'est pas la supériorité matérielle de destruction ou de chantage qui confère le droit d'expression; la valeur d'un peuple s'apprécie à travers la qualité de ses apports à l'édification de l'humanité entière. Le neutralisme positif n'est pas la coexistence avec l'injustice, l'oppression ; nous dénonçons les exactions de l'impérialisme et nous soutenons tout mouvement de libération nationale.

En somme le neutralisme positif n'est ni opportunisme, ni complicité avec l'injustice; il est négation consciente de tout suivisme, affirmation d'une personnalité nationale et attitude d'opposition permanente à l'impérialisme.

Le souci constant est de respecter la volonté du peuple en tout temps et en tout lieu; c'est le même souci qui soutient la démocratisation radicale du Pouvoir à travers le Pouvoir Révolutionnaire Local (P R L).

Examinons alors la trilogie Peuple-Parti-Etat.

Selon le principe du peuple-valeur suprême rien n'a sa raison d'exister en dehors de cette valeur : ni le Parti, ni l'Etat ne sauraient outrepasser, sans rompre de la Révolution, le Peuple.

Le Parti se présente non seulement comme la meilleure organisation pour la levée dialectique des contradictions concrètes, mais aussi comme le moyen le plus qualifié dans la lutte contre l'impérialisme et toutes ses dérivations contre révolutionnaires.

Si, dans l'optique de l'idéologie du P D G, ces qualités sont nécessaires, le Parti n'acquiert pas encore l'efficacité révolutionnaire requise.

C'est ici, en effet, que la thèse guinéenne du mode d'adhésion ou d'admission à un parti révolutionnaire est une autre contribution de qualité au matérialisme révolutionnaire. Pour les idéologues du Parti, l'envergure de l'adhésion doit être la plus massive possible; le peuple est la totalité dynamique; en dehors de cette totalité dynamique, la Révolution dégénère en pétition de principe; au lieu d'incarner l'énergie collective, la Révolution retrécit sa base de masse; or dès l'instant qu'elle devient une affaire d'élite, la Révolution se nie elle-même; la Révolution de-

vient en somme la négation de sa propre essence. Dans les conditions de la lutte de la classe ouvrière contre la bourgeoisie des pays capitalistes, l'on peut tout au plus admettre une certaine rigueur au début dans l'admission au Parti afin d'éviter les infiltrations opportunistes comme le populisme très différent de la démocratie vraie. Mais cette rigueur doit décroître, se desserrer jusqu'à ce que l'adhésion devienne une accession populaire.

Ainsi la sélection ne peut être un principe immuable; valable tout au plus comme nécessité tactique au début, la sélection ne peut être une stratégie permanente pour le parti révolutionnaire même dans les conditions de la lutte ouvrière en pays capitalistes; en dernier ressort l'admission filtrée n'est ni universalisable, ni immuable; ce qui est absolument immuable c'est le principe que seul le peuple a les aptitudes nécessaires pour assurer correctement la marche d'un Mouvement Révolutionnaire.

Le parti ne rejette aucun homme à priori ; car un homme ne peut être supérieur à un autre ; l'homme n'existe que parce qu'il devient ; l'élimination des éléments réactionnaires ou opportunistes s'effectue dans le processus concret de la Révolution.

Imaginez que l'on exige des stagiaires comme vous des cartes depuis mil neuf cent X ou la preuve de votre maîtrise parfaite de l'idéologie pourtant très complexe du Parti, à chaque séminaire la preuve de votre adhésion au Parti.

Au cours de ce processus, le parti n'admet plus l'alibi ou le subjectivisme, lorsque, nous l'avons dit, l'opposition est végétale ou de nature idéologique consciente.

Ainsi la Révolution Culturelle est aussi à faire dans la conception du parti révolutionnaire devant édifier le socialisme, surtout dans les conditions actuelles où l'enne-

mi, l'impérialisme exploite ses propres défaites pour affirmer ses méthodes d'oppression.

Le parti est un instrument dynamique qui traduit les aspirations du peuple ; l'Etat à son tour est l'instrument de l'instrument qu'est le parti ; ainsi la fonction fondamentale de l'Etat est d'exécuter les décisions puisant leur essence démocratique dans la conformité rigoureuse du parti au peuple.

Le Pouvoir Révolutionnaire Local, PRL est une démonstration du respect du parti vis-à-vis de celui qui l'a créé : le Peuple. Trop souvent l'on parle du PRL comme une apparition conceptuelle brutale dans l'idéologie du parti et le programme de la Révolution ; il n'en est pourtant rien — la démocratisation effective des structures organisationnelles a toujours été le souci du parti. C'est dans le cadre de ce programme démocratique que se situent les germes du Pouvoir Révolutionnaire Local ; ainsi, bien avant le 8^e congrès, et dès le cinquième congrès la nécessité de doter le monde des paysans de structures administratives locales pour un développement rapide figure dans les tâches d'irradiation de la Révolution. De surcroît, le PDG n'est pas un parti spiritualiste ! ses instances supérieures et particulièrement le Congrès national ne se saisissent d'une idée que lorsqu'existe à la base, une réalité correspondante, ou les germes d'un phénomène correspondant.

Le PDG en tant que parti révolutionnaire n'accepte jamais l'illusion de la réussite ou la dérobade ; il est parti exigeant à l'égard de lui-même. Nous avons perçu et objectivé les réalités tangibles du monde rural.

— les concentrations urbaines sont de loin plus favorisées sur le plan de l'action sociale.

-- la ville bénéficie plus largement de l'infrastructure,

— phénomène «d'urbanisation» des services publics de l'Etat.

— Aléas du déterminisme de la nature

— Exode rural etc.

Est-il juste que les 4/5 du peuple soient dans cette situation ? Non, répond à juste titre le Secrétaire Général que nous allons citer à ce propos : «le développement harmonieux de la Nation exige que le Pouvoir Central soit décentralisé jusqu'au niveau du village et que dans cette collectivité les populations exercent tous les attributs connus aux villes au fur et à mesure que nos possibilités d'action nous le permettent.

«La société guinéenne, poursuit-il, ne se transformera pas seulement dans les villes, mais surtout et essentiellement (nous soulignons «mais surtout et essentiellement») dans les villages dont le développement impulsera à la Nation une force d'épanouissement inégalable » fin de citation.

Qu'attendre donc du PRL ?

Conformément aux principes organisationnels du parti, les décisions prises au cours des instances sont exécutées par des organismes déterminés.

Il faut constater que dans les centres urbains et semi-urbains, l'organisme d'exécution possède bien une certaine technicité à cause de la présence des cadres ; or ce n'est pas le plus souvent le cas du village. En effet le peuple siège, conformément aux principes du parti, en Assemblée, instance ayant parfaitement le caractère d'un congrès hebdomadaire et l'exercice authentique du pouvoir global comporte :

1) — la conception

- 2) — la décision
- 3) — l'exécution
- 4) — le contrôle
- 5) — la rectification

Cependant à partir du stade d'exécution, les insuffisances créent un phénomène d'inertie entravant le dynamisme jailli du Congrès local qu'est l'Assemblée Générale. Ce mécanisme de freinage se traduit par la discontinuité, l'empirisme dans l'action. L'exercice du pouvoir réel n'est plus concret, le PRL doit mettre fin à cet état de choses

Le fonctionnaire ou l'ouvrier est un salarié, cette rémunération ne sera rien à côté de celle du travail de l'homme social, facteur décisif du PRL ; la valeur de la rémunération en PRL, n'est plus comptabilisable ; elle est qualitativement supérieure au salaire en tant que point d'impact direct et immédiat sur le processus du développement du peuple. Ainsi, alors que les plus grandes faveurs sont réservées aux salariés (ouvriers, fonctionnaires, y compris les réactionnaires dont l'insatisfaction irrésistible ou la satisfaction égoïste les perd toujours), le travail de l'homme en PRL, est un facteur de dynamisation de la vie de l'ensemble du peuple.

L'économisme menace constamment le salarié ; en l'absence de la conscience révolutionnaire de l'exigence le salarié s'installe plus vite dans le confort d'une addition périodique de sommes d'argent. Chez le paysan devenu producteur organisé, exerçant le pouvoir révolutionnaire, l'absence d'une rémunération monétaire, le conduit nécessairement à objectiver son appartenance organique, intime à ce peuple où il est d'ailleurs, nous l'avons vu, l'élément essentiel estimable à 4/5 par rapport au fonctionnaire ou à l'ouvrier donnant 1/5 de la population.

Ainsi l'auto-révolutionnarisation des paysans par l'exercice direct des moyens opératoires de l'Etat démocratique, les écarte de l'économisme et leur donne la conscience qu'ils sont les éléments essentiels et décisifs dans le processus d'élévation du niveau de vie du peuple laborieux.

La campagne est le secteur qui occupe la presque totalité des activités vitales de notre peuple. Le parti montrera, à travers la dynamique opératoire du PRL, que les masses paysannes sont parfaitement capables d'édifier le socialisme, aux seules conditions qu'elles en aient la conscience ad hoc qu'elles soient dotées de structures organiques adéquates d'exécution.

L'Etat révolutionnaire ou le Pouvoir Révolutionnaire à la campagne, manié par les larges masses paysannes, est l'instrument le plus efficace dans l'édification du socialisme.

Les problèmes les plus complexes nous attendent dans ce programme audacieux ; nous avons confiance en nous-mêmes car notre ligne est juste par l'unique fait qu'elle est celle de la classe du peuple.

Nous avons sciemment évité toute description du PRL pour deux raisons. La première est que le Secrétaire Général a déjà lumineusement exposé l'ébauche de la structure et du fonctionnement du Pouvoir Révolutionnaire Local dans le numéro 24 de notre revue de doctrine RDA, la seconde raison est que çà et là, nos fédérations abordent le problème délicat de l'exercice du Pouvoir direct par le peuple ; des applications heureuses se manifestent déjà. Et surtout, les pages méthodologiques du PRL ne peuvent être écrites que par les paysans eux-mêmes ! ces pages ne seront point identiques à celles lues ici ; elles seront celles de la nature, loin de l'inertie sociale, de la désuétude idéologique !

Nous irons lire ces pages de la vie sur le terrain !

En quoi cette entreprise historique conduite par le paysan de Guinée encadré dans un Parti Révolutionnaire authentique, est une œuvre d'amélioration de la vie du travailleur intellectuel ?

En quoi elle est appelée à opérer en nous les mutations idéologiques nécessaires ?

En quoi il y a là, possibilité pour notre parti d'enrichir la théorie révolutionnaire mondiale en mettant fin au mythe de l'incapacité de mobilisation du paysan pour l'édification du socialisme ?

C'est votre contribution, la nôtre, celle des ingénieurs, des professeurs de toutes disciplines, des médecins non pas sous forme d'aumône au peuple pour avoir une bonne conscience, ni par adhésion tactique d'opportuniste, mais dans notre aptitude à ne pas vivre en parasites, en nuisibles assis sur le dos du peuple.

Cette lutte de mutation idéologique sera dure ; elle sera même plus âpre que le combat contre la nature physique de moins en moins invincible avec le progrès scientifique, la démocratisation révolutionnaire de la science et de la culture. Nous avons déjà l'arme invincible : le PDG. un parti qui n'est pas un parti idéaliste : nous le soulignons à nouveau ; les militants du Parti sont des adversaires du miracle ou de la providence ; ils ne sont pas ces illusionnistes qui, à force d'exploiter la naïveté des spectateurs, finissent par être victimes de leur propre jeu !

Le cadre de notre mutation existe : la Révolution et la révolution c'est le courage par excellence. Engels affirmait à juste titre qu'un révolutionnaire qui a peur est identique au fer qui s'oxyde !

Assurément, la révolution ne capitule jamais ; elle est l'obstination consciente, la conscience humaine s'opposant victorieusement à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Elle est affrontement délibéré du déterminisme physico-chimique et de la nécessité historique afin de les vaincre et de faire le saut décisif du règne de la nécessité aveugle à celui de la liberté réelle.

Et pour cela nous devons nous débarrasser de l'étroitesse idéologique en réalisant parfaitement que la révolution est, selon une concision conceptuelle du camarade Responsable Suprême, exigence.

Vive la révolution et soyons toujours prêts pour elle.

KABA Seku

**DO NOT REMOVE
SLIP FROM POCKET**

DEMCO

ALF Collections Vault



3 0000 139 474 443

